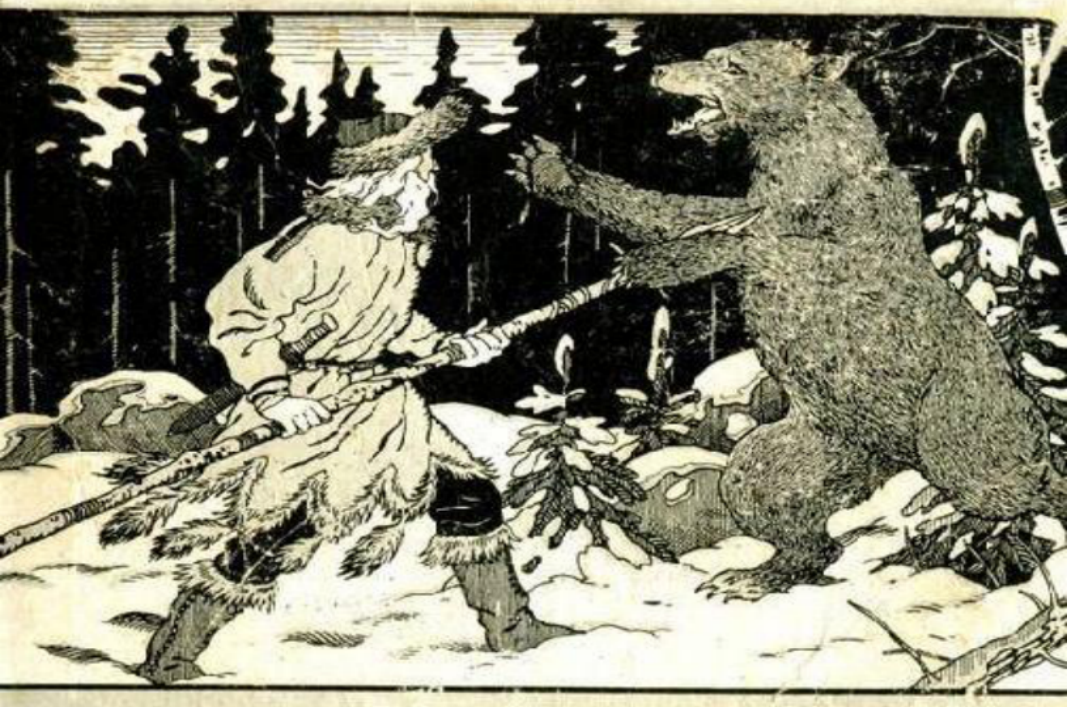
Contes et légendes de Finlande

Thomas Lucie

VISIT...

LANZAROTE Caliente.COM



L. THOMAS

CONTES ET LÉGENDES DE FINLANDE

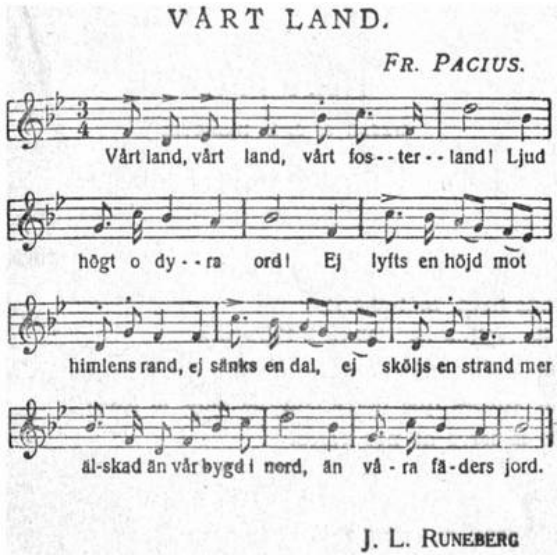
FERNAND NATHAN, ÉDITEUR - PARIS

L. THOMAS

CONTES ET LÉGENDES DE FINLANDE

COLLECTION DES CONTES ET LÉGENDES DE TOUS LES PAYS

LIBRAIRIE FERNAND NATHAN 1947



Traduction en finnois :

MAAMME

Oi maamme, Suomi, synnyinmaa !
Soi sana kultainen !
Ei laaksoa, ei Kukkulaa,
ei vettä, rantaa rakkaampaa,
Kuin Kotimaa tää pohjoinen
maa Kallis isien.

Notre Pays
traduit de J. L. Runeberg

HYMNE NATIONAL FINLANDAIS

Notre pays, notre pays, notre patrie,
Sonne haut, mot chéri !
Nulle colline ne s'élève à l'horizon,
Nulle vallée ne s'enfonce, nulle grève n'est baignée,
Plus aimées que notre contrée dans le Nord,
Que la terre de nos pères.

Notre pays est pauvre, il le sera toujours
Pour celui qui désire de l'or ;
L'étranger passe fièrement devant nous ;
Mais ce pays, nous l'aimons,
Pour nous avec ses landes, ses monts, ses îlots
C'est vraiment le pays de l'or.

Nous aimons le fracas de nos torrents
Et les cascades de nos ruisseaux,
Le mélancolique murmure de la forêt sombre,
Notre nuit étoilée, notre lumière d'été,
Tout, tout ce qui, ici, vision ou chant,
A touché une fois notre cœur.

C'est ici que nos pères menèrent le combat,
Par la pensée, l'épée et la charrue ;
C'est ici que par le temps clair, par le temps sombre,
Dans la bonne et la mauvaise fortune,
Le cœur du peuple finnois a battu ;
C'est ici qu'il a supporté tout ce qu'il a souffert.

Qui pourrait compter les combats
Que ce peuple a livrés
Quand la guerre rugissait de vallée en vallée ;
Lorsque venait le gel et l'horreur de la faim,
Qui pourrait mesurer tout ce sang répandu
Et toute cette endurance.

Ô toi, pays, pays des mille lacs,
Où habitent poésie et fidélité,
Que l'océan de la vie nous a donné pour rivage,
Pays de notre passé, pays de notre avenir,
Ne crains pas ta pauvreté,
Sois libre, sois joyeux, sois confiant.

Ta floraison, encore en boutons,
Éclatera hors de sa prison ;
Vois comme noire amour va célébrer
Ta lumière, ton éclat, ta joie, ton espérance,
Et comme un jour retentira plus haut
L'hymne de notre patrie.

Carte de la Finlande

Marche
des habitants de Björneborg
traduit de J. L. Runeberg

ILS d'un peuple qui saigna sur la steppe de Narva, sur le sable de Pologne, sur les plaines de Leipzig, sur les collines de Lützen !

Elle n'est pas encore morte, la force de la Finlande. Le sang de l'ennemi peut encore colorer de rouge la campagne.

Arrière, arrière trêve, repos et paix ! Une tempête est déchaînée, le feu lance des éclairs et le grondement du canon roule.

En avant, en avant ! Rang contre rang. Les ombres de nos vaillants ancêtres regardent de là-haut nos vaillants guerriers.

C'est le plus noble des buts qui brille au bout du chemin. Notre acier est tranchant et nous avons l'habitude de verser notre sang.

Tous, tous hardiment en avant ! Ici, depuis des siècles, la liberté nous a tracé une belle route.

Brille haut ! Drapeau victorieux, déchiré dans les combats depuis les jours de la grise antiquité.

En avant, en avant ! Noble étendard ! Il se trouve encore un lambeau où demeurent les vieilles couleurs de Finlande.

Jamais la force n'arrachera par la violence notre patrie des bras de nos bataillons sans qu'ils aient perdu tout leur sang.

Jamais nul n'entendra dire que la Finlande a livré sa libre demeure du Nord.

Le brave peut bien mourir mais non reculer sous la menace du danger, ni être courbé, ni se laisser opprimer.

Mourir en combattant, beau butin du guerrier, c'est encore pour nous une victoire.

Aux armes ! et hardiment à l'ennemi ! Mourir pour notre patrie, c'est vivre pour notre honneur.

Sans repos, en avant, de combat en combat ! Car maintenant c'est notre heure et voici venir le temps de la moisson.

Des rangs éclaircis sont une magnifique preuve de courage et de la manière dont nous combattons pour défendre notre pays.

En avant, en avant ! noble et fier drapeau ! Tu as encore autour de toi ta fidèle garde finnoise.

L’enfant de Samatti : Elias Lönnrot

ECI n’est pas un conte, mais l’histoire touchante et vraie d’un petit garçon de Finlande, qui, en dépit de mille difficultés, devint, au siècle dernier, grâce à son amour de l’étude, de la poésie et de son pays natal, le véritable « Homère » finnois dont le nom et l’œuvre se sont répandus par le monde et ont touché le cœur de tous ceux qui aiment les vieilles et belles légendes où la fantaisie s’allie à la sagesse de tout un peuple.

C’était à la fin de l’hiver 1802 ; dans la pauvre maisonnette d’un tenancier de Samatti, assise sur le bord du lac Valkjärvi, un petit garçon venait de naître, et, bien que le pain fût déjà souvent rare pour les parents et les frères aînés, la joie dans la chaumière était grande.

Quelques jours après la naissance, à la date fixée pour le baptême, il faisait à Samatti une tempête de neige si violente que ce fut une courageuse voisine qui se chargea d’emmener le bébé chez le pasteur ; mais quand ce dernier demanda à la brave femme quel nom les parents désiraient donner à l’enfant, elle ne sut que répondre, ayant oublié, en quittant la chaumière, de poser cette importante question.

— Bah ! dit en riant le pasteur, peu importe le nom, nous allons prendre sur le calendrier celui du saint d’aujourd’hui.

Et, ajustant ses lunettes, il se pencha pour mieux lire :

— Elias, s’écria-t-il, voilà donc le nom de notre garçon.

Et quand la voisine, penaude, raconta l’histoire à la maison, le père rit de bon cœur, car, malgré sa pauvreté, il ne manquait pas de gaîté.

Le petit Elias grandit au sein d’un magnifique et sauvage pays où, dans un cadre de collines et de rochers, s’étendaient, silencieuses, d’immenses forêts, où dormaient des lacs aux eaux claires. Il vivait du

rythme des jours et des saisons, ébloui par la blancheur des hivers enneigés où, sous leur manteau de givre, sapins et bouleaux étincellent, par la douceur des nuits claires d'été où le soleil disparaît à peine de l'horizon.

Comme le pain dur et les maigres repas de la chaumière lui semblaient de peu d'importance à côté de la magie de la terre et du ciel ! Quand il sut lire, il aimait, pendant la belle saison, s'asseoir sur les premières branches d'un grand pin, proche de sa demeure, et là, il cherchait, dans les rares livres dont il disposait, une bible, un catéchisme et une géographie, à satisfaire son besoin de savoir et de rêves.

Un jour que ses frères, tels d'agiles écureuils, étaient grimpés jusqu'au faîte de l'arbre, et qu'Elias lisait selon sa coutume sur une des premières branches :

— Eh bien, lui cria son père, qui se reposait un instant, assis sur le seuil de la porte, eh bien, mon garçon, qu'attends-tu donc pour rattraper tes frères ? N'as-tu pas envie d'essayer toi aussi de monter haut dans le monde ? Que fais-tu donc ?

— Je lis mon catéchisme, répondit sagement Elias.

— C'est bon, c'est bon, mais te voilà un homme, six ans déjà ; il est bien temps que toi aussi tu m'aides un peu. Descends donc prendre une leçon de couture.

Pour augmenter les revenus qu'il tirait de sa maigre tenure, le père d'Elias, en effet, taillait et cousait quelques habits pour les gens du village.

Le petit garçon descendit de son arbre et apprit chaque jour un peu à tirer l'aiguille tant bien que mal. Mais aussitôt sa tâche finie, il reprenait son catéchisme qu'il sut bientôt par cœur d'un bout à l'autre, au grand étonnement des villageois et du pasteur.

Bien des fois, ce dernier conseilla au pauvre tailleur d'envoyer son fils l'école.

— Je n'en ai pas les moyens, répondait-il en soupirant.

Cependant, un jour, les parents mirent dans un sac du pain noir, un petit pot de beurre, des harengs salés, et envoyèrent l'enfant à l'école de Tammisaari. Pour Elias, les débuts furent pénibles, il ne savait en effet que le finnois ; or, à cette époque en Finlande, presque tout l'enseignement se faisait en suédois. Cependant, à force d'efforts, le jeune écolier fut vite à même de comprendre la langue de ses maîtres. Pendant deux ans, il travailla avec ardeur ; mais alors, les parents, trop pauvres, ne purent plus envoyer de nourriture à leur petit garçon qui dut revenir tirer l'aiguille dans la cabane de Samatti où sept enfants, le père et la mère vivaient dans une unique pièce.

Pourtant, l'amour de l'étude ne quittait pas Elias. À ses moments de liberté, il lisait avidement les livres que le pasteur lui prêtait. Parfois,

cependant, emporté par son goût du rêve, il s'étendait à l'ombre des sapins sur la mousse fraîche et se laissait bercer par le souvenir des vieilles chansons et des contes populaires de son pays qu'il admirait et aimait déjà.

Grâce à un nouvel effort de ses parents, Elias put reprendre ses études, dans une grande ville cette fois, à Turku. Il y souffrit souvent de la faim, mais ne revint se réfugier à Samatti que lorsque, vraiment, il n'eut plus un seul morceau de pain à manger.

Il reprit une fois encore son métier de tailleur dans lequel il était devenu fort habile. Cependant il continuait à étudier le latin avec le pasteur, prenant sur son sommeil les heures qu'il passait sur ses livres.

Une fois encore il repart, cette fois pour le lycée de Porvoo ; une fois encore il connaît la misère et la faim. Ses parents ne peuvent guère lui envoyer qu'un peu de drap tissé à la maison, afin qu'il taille et couse lui-même ses costumes. Sur le point de se voir obligé d'abandonner ses livres à jamais, il se décide alors à vaincre sa timidité et à gagner son pain en chantant, dans les villages, des cantiques et des chants de son pays natal. Il arrivait ainsi à recueillir un peu de pain de paille, une timbale de lait caillé, quelques harengs séchés, de quoi soutenir ses forces pour continuer à travailler.

Et c'est à force de courage et de privations qu'il arriva à terminer ses études et qu'il devint un médecin fameux, un professeur renommé. Mais sa science, toute belle et utile qu'elle lui parût, ne lui suffisait point. Il aimait sa Finlande natale, sa langue harmonieuse, ses légendes et ses chants qu'on disait le soir pendant les veillées, à la lueur des torches résineuses, dans les cabanes enfumées.

Craignant qu'un tel trésor de poésie ne finît par disparaître, car il ne se transmettait qu'oralement, de bouche en bouche, il résolut d'aller à la recherche de ces chansons qui avaient bercé et consolé tout un peuple.

Son sac en écorce de bouleau sur le dos, vêtu pauvrement, il parcourt à pied les campagnes de Finlande. Traversant les rivières à la nage quand il ne trouvait ni pont ni bac, il allait de village en village à la recherche des conteurs de vieilles histoires, des chanteurs de vieux « runos ». La tâche n'était pas toujours facile ; il fallait gagner la confiance de ces paysans souvent soupçonneux, qui, chanteurs de chansons païennes, craignant de se créer des difficultés avec le pasteur, ne livraient que difficilement leur trésor poétique. Mais Lönnrot ne se laissait décourager par aucune difficulté.

On raconte qu'un jour, alors qu'il dînait dans un château, il se leva brusquement de table pour interpeller une dindonnière qui passait et qui, lui avait-on dit, savait maintes vieilles poésies. La vieille femme du reste invita le savant, assez rudement, à la laisser en paix. Mais Lönnrot, connaissant les paroles qui touchent, finissait presque

toujours par gagner la confiance des vieux diseurs de contes. Soit que, par son art, il les soignât et les guérît de quelque mal, soit qu'il tirât de sa poche la flûte dont il jouait à merveille, ou bien qu'il décrochât du mur le kantelé, la harpe finnoise à trois cordes, dont il tirait des sons harmonieux, il arrivait ainsi toujours à son but : faire chanter les vieux runos de son pays. Alors, selon l'usage, deux hommes se tenant face à face, à cheval sur un banc, les mains enlacées, les doigts entre les doigts, « entonnaient le chant familial, disaient les récits de leur race », que Lönnrot, ravi, notait avec soin.

C'est ainsi, qu'en Carélie, il arriva à rassembler 2 400 chants, qu'il coordonna, formant une véritable épopée : le Kalevala, qui chante l'origine des choses, et les luttes des héros surnaturels et humains, comme Väinämöinen, le vieux barde éternel, le père de la musique et du Kantelé, comme Ilmarinen, qui forgea la voûte céleste. Cette épopée pénètre jusque dans la vie familière et se soucie beaucoup plus de poésie que de cohésion et de vraisemblance ; avec sa fantaisie et sa verve étourdissante, elle compte parmi les plus belles œuvres de la littérature.

Le Kalevala

C'EST le 28 février 1835 que parut à Helsinki la grande épopée finnoise : le Kalevala, du nom de la contrée où l'action se déroule : Kaleva, qui signifie, dit-on, terre des héros.

Nous avons vu comment le savant médecin Elias Lönnrot avait recueilli les vieux chants populaires finlandais, dont les plus anciens remontent au XIIe siècle, et qui s'étaient transmis oralement de générations en générations, par les bardes campagnards : les runoïas.

Frappé par le lien visible unissant tous ces chants, Lönnrot parvint, en rassemblant les poèmes épars, en les ordonnant et les liant entre eux, à mettre au jour une merveilleuse épopée.

Malgré l'unité qu'il essaya de lui donner, le Kalevala, composé d'éléments disparates et créé par l'imagination ardente de paysans encore primitifs et naïfs, n'a pas d'intrigue bien nette, de plan bien défini.

C'est la lutte de héros, mi-hommes, mi-dieux, vivant à Kaleva – sans doute en Carélie du Sud – contre les habitants de Pohja, région imprécise, qu'on a située vers la Laponie. Cette lutte tourne autour du Sampo, moulin magique, symbole de richesse et de bonheur, que nul jusqu'à présent n'a pu définir. Ce précieux Sampo, après avoir donné la joie au sombre Pohjola, finit par tomber aux mains des héros de Kaleva.

Ce qui caractérise tous les personnages de ce splendide poème, c'est que, dans toutes leurs luttes, ils emploient beaucoup plus que la force brutale, la puissance des chants et des paroles magiques. En outre ce sont, malgré l'origine divine de quelques-uns d'entre eux, des gens d'humbles conditions : forgerons, chasseurs, pêcheurs, bûcherons, ce

qui donne au Kalevala une allure simple et familière, et en fait une épopée vraiment populaire.

Les quatre héros principaux du Kalevala, tous bien différents, sont des figures inoubliables, qui ont inspiré poètes et artistes.

C'est d'abord le plus grand, Väinämöinen, le barde éternel, fils d'une mère divine, la vierge Ilmatar, déesse des eaux ; c'est un sage, et un grand enchanteur, qui a laissé en héritage aux Finnois son kantelé et ses chants, source de toute joie. C'est autour de sa noble figure toute puissante et pourtant bien humaine que se déroule tout le poème.

Son compagnon, Ilmarinen, le grand forgeron qui forgea la voûte du ciel et le merveilleux Sampo, est d'une habileté sans égale mais d'une grande naïveté. Il se fabrique, après avoir perdu sa femme, une épouse en or, qu'il s'étonne de ne pouvoir réchauffer !

Le léger Lemmikäinen, hardi, séduisant et gai, est l'élément jeune et joyeux du poème. Alors que Kullervo, l'enfant abandonné, le méchant et malheureux berger, semble poursuivi par le génie du mal, et succombe après un tragique destin.

À côté de ces héros attachants, vit tout un peuple de dieux et de déesses, qui règnent dans le ciel, sur la terre et les eaux, comme Ukko, le dieu du tonnerre, qui a son trône dans les nuages, Tuoni, qui règne aux enfers, Ahto sur les eaux, Tapio dans la forêt ; mais bien que tous soient sans cesse mêlés à la vie quotidienne, ils y jouent un rôle effacé. La nature finlandaise, austère et belle, avec ses lacs et ses forêts, ses pauvres landes, ses marais argentés et ses bruyères, y tient une place bien plus grande et donne à tout le poème beaucoup de couleur locale et d'originalité.

Cette merveilleuse épopée débordante d'imagination et de verve, où le surnaturel s'allie à la vie familière de tous les jours, a été traduite du finnois en français dès 1845 par Leouzon-le-Duc, dont nous nous sommes inspirés pour les pages qui suivent. Depuis, M. Perret en a donné deux traductions, l'une en prose, l'autre eu vers.

Les fiançailles de Väinämöinen
d'après le Kalevala

LE vieux et ferme Väinämöinen, le barde éternel à la longue barbe blanche, passait ses jours dans les forêts et les landes de Kaleva. Il y chantait ses chants inspirés ; jour et nuit sa voix retentissait. Il redisait ses souvenirs, révélait l'origine des choses et les mystères que bien peu d'hommes peuvent comprendre.

La renommée de sa sagesse et de sa science se répandait au loin. Elle atteignit même les solitudes glacées de Laponie, dans les brumes du nord. C'est là qu'un jour, Joukahainen, le maigre Lapon à l'œil louche, entendit célébrer ces chants merveilleux, bien plus beaux que tous ceux qu'il tenait de son père. Son cœur s'enfla de jalousie, et il décida de se rendre à Kaleva pour se mesurer avec le chanteur éternel.

Son père et sa mère essayent de le détourner de ce dessein :

— Ne va pas à Kaleva, là-bas, un sorcier puissant te mettra la bouche dans la neige, la tête dans la glace et t'enfermera dans une grotte affreuse.

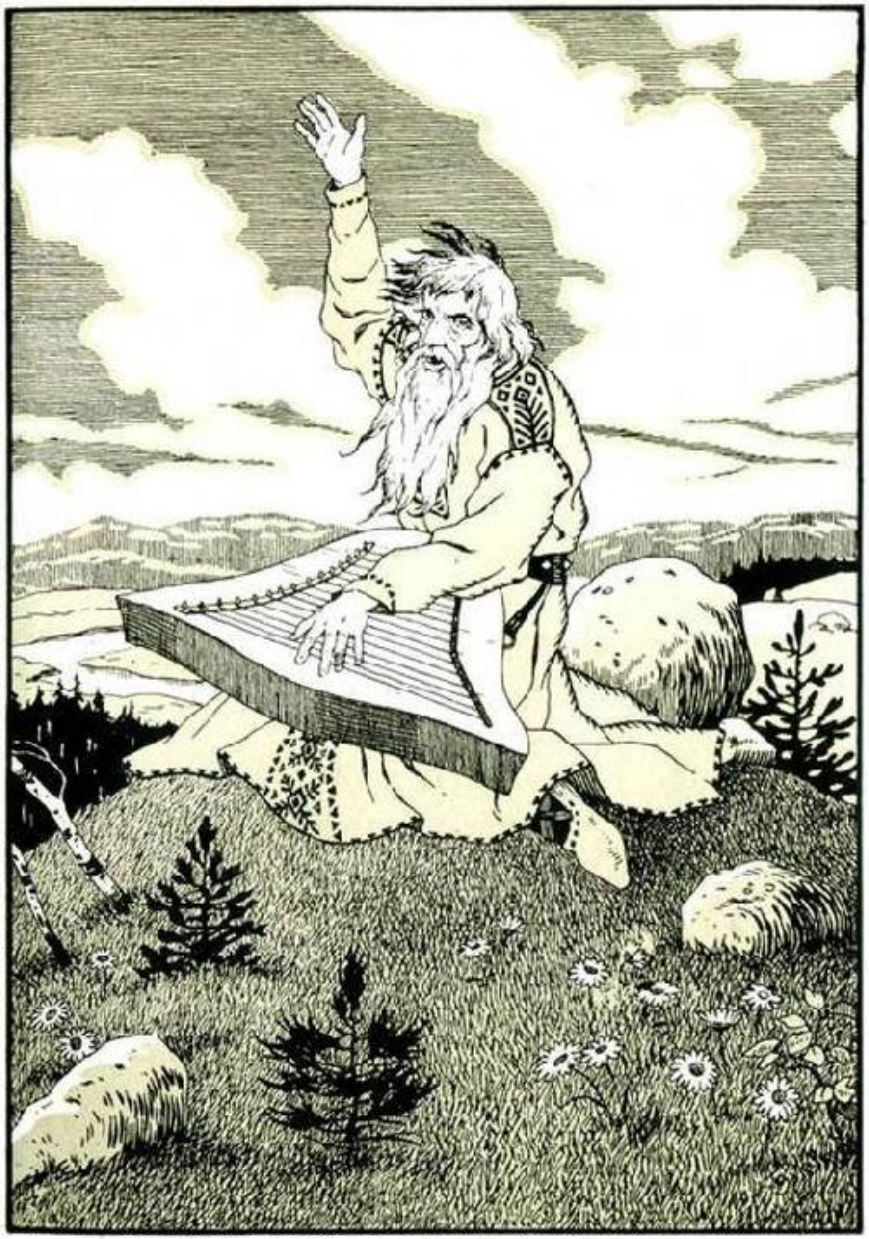
Le jeune présomptueux répondit :

— Si je veux engager la lutte, du plus fort des enchanteurs je ferai le plus faible des hommes. Je lui mettrai aux pieds des chaussures de pierre, autour des jambes des bottes de bois, sur la tête un casque de rochers.

Alors, malgré les larmes de sa mère, les remontrances de son père, il attela à son traîneau de fête son cheval aux naseaux flamboyants, puis s'élança, dans un fracas de tempête. Il marcha un jour, deux jours, et le troisième il arriva dans les terres de Kaleva.

Sur la route, glissait lentement le traîneau du vieux Väinämöinen.

Les deux attelages se heurtèrent, les coursiers fumants s’arrêtèrent.



Il chantait ses chants inspirés.

— Détourne-toi de mon chemin, jeune homme, s'écria le vieillard courroucé, toi qui viens maladroitement de renverser mon traîneau d'or.

— Il ne s'agit ni de jeunesse, ni de vieillesse, repartit l'audacieux Lapon ; que celui qui est le plus grand en sagesse marche en avant, que l'autre lui cède le pas. S'il est vrai que tu es le vieux Väinämöinen, comme je le crois, commençons à chanter, que l'un de nous triomphe de l'autre.

Et sans attendre, il commença d'étaler sa science :

— Je connais, disait-il, l'origine du pinson, je sais que le pinson est un oiseau, que l'eau bouillante engendre la douleur, que le feu brûle avec rage.

Il continua longtemps à dire ce que tout le monde sait ; aussi lorsqu'enfin, à bout de souffle il s'arrêta, son adversaire le railla :

— As-tu encore quelque chose dans la tête, ou ton bavardage est-il fini ?

Le jeune homme s'emporta :

— Si ma science n'est pas suffisante, mon glaive y suppléera. Ô vieux Väinämöinen, viens maintenant mesurer ton glaive, faire s'entrechoquer les lames d'acier.

Mais le sage vieillard secoua la tête :

— En vérité, dit-il, je ne crains guère ni ta parole, ni ta colère, ni ton glaive, ni tes défis ; cependant il ne me convient pas de me mesurer avec un pauvre enfant comme toi.

Joukahainen tordit la bouche, branla la tête, secoua sa noire chevelure et, fou de rage, s'écria :

— Celui qui refuse de se mesurer avec moi, je le changerai en cochon, je lui donnerai un groin allongé, je le traînerai au milieu du fumier.

Alors le vieux Väinämöinen, le barde éternel, fut saisi d'indignation, sa colère gronda et soudain il se mit à chanter, à évoquer les paroles magiques, les paroles qui châtient. Certes, ses chants ne ressemblaient pas à des chansons d'enfants, à un bavardage de femmes : Väinämöinen, plein de courroux, chante et les marais mugissent, la terre tremble, les rochers se fendent, les pierres se brisent sur les rivages. Il accable son faible adversaire de ses ensorcellements, il change son traîneau, son beau traîneau de fête, en un arbrisseau desséché dans le marais, son cheval au front étoilé en rocher, son chien au museau pointu en borne des champs ; enfin il s'en prend au pauvre Lapon lui-même, il le précipite jusqu'au milieu du corps dans un marais mouvant.

Le malheureux comprit alors qu'il avait bien combattu le vieux Väinämöinen lui-même, et quelle avait été sa folie. Il tenta de lever un pied, il ne le put ; il essaya de soulever l'autre, mais en vain ; il

enfonçait toujours. Le désespoir le saisit, il supplia, des sanglots dans la voix :

— Ô sage Väinämöinen, chanteur sans rival, délivre-moi de ces angoisses effroyables, je te paierai une riche rançon.

Et il offrit, tour à tour, un arc, un bateau, son meilleur cheval, enfin un casque plein d'argent et un autre plein d'or. Mais le vieillard inflexible refusait tout sans pitié.

— Je n'ai que faire de ton argent, insensé, je n'ai pas besoin de ton or, mes coffres en regorgent ; mon argent a l'âge du soleil, mon or est antique comme la lune.

Et ce disant, il l'enfonçait plus profondément dans le marais.

Ne sachant plus qu'offrir, plongé dans la vase jusqu'au menton, le misérable Joukahainen fit un dernier effort :

— Ô maître éternel, épargne ma vie, rappelle à toi tes enchantements. Si tu le fais, je te donnerai ma sœur Aïno, la fleur de Jouko, pour s'asseoir à ton foyer, pour mettre en ordre ta maison, pour balayer ta chambre, pour tisser tes vêtements, pour te pétrir des gâteaux de miel.

À cette offre inespérée, le vieux barde sentit dans son cœur une grande joie, l'espoir d'avoir la belle fille de Laponie pour soutenir ses vieux jours fléchit sa colère. Il s'assit sur une pierre, au bord du chemin, il chanta un instant, rappelant à lui ses paroles magiques. Peu à peu, sa victime put se mouvoir, put sortir de la vase humide ; les enchantements se dissipèrent et le pauvre Lapon remonta dans son traîneau, dans son beau traîneau de fête, pour retourner, l'âme triste et la rage au cœur, vers sa lointaine maison.

***

Quand Joukahainen vit ses parents accourus à sa rencontre, il se mit à pleurer, la tête basse, le cœur gros, le bonnet de côté, les lèvres épaisses, le nez pendant sur la bouche. Mais quand, ayant raconté sa mésaventure, sa mère apprit que Väinämöinen avait accepté sa fille comme fiancée, elle s'écria, pleine de joie et de fierté :

— Ne pleure donc pas, mon cher enfant, pourquoi t'attrister ? Mes vœux, les vœux de toute ma vie sont comblés. Je verrai le plus illustre des hommes dans ma maison, parmi ceux de ma race. J'aurai le grand fils de Kaleva pour gendre.

Mais la sœur de Joukahainen, la belle Aïno, se mit à pleurer. Elle pleura un jour, elle pleura deux jours. Couchée sur l'escalier de la maison, elle pleura son grand chagrin, la grande tristesse de son âme. Sa mère ne pouvait la consoler :

— Pourquoi pleures-tu, ma petite Aïno, toi qu'a choisie le plus

illustre des fiancés, toi qui dois habiter sa riche maison, et t'asseoir près de sa fenêtre ?

— Oh, ma mère, répondit la jeune fille éplorée, j'ai raison de pleurer, puisque tu m'as promise, moi, ton enfant, pour servir de soutien au vieillard, de joie au décrépit, d'appui au chancelant. Ah ! Il eût été bien préférable de m'envoyer au fond de la mer pour y devenir la sœur des poissons, pareille aux habitants de l'onde.

Puis, pour apaiser sa douleur, elle quitta la maison et se mit à parcourir les champs et les marais, les forêts et les landes. En marchant, elle chantait :

— Je souffre dans mon cœur, je souffre dans ma tête. Que ne puis-je souffrir davantage, alors la mort viendrait me délivrer. Mon père ne pleurerait pas, ma mère ne me regretterait pas, les yeux de mon frère resteraient secs.

Arrivée au bord de la mer, elle voulut se baigner. Elle suspendit sa chemise à une branche d'osier, sa robe à un peuplier, elle déposa ses bas sur la terre nue, ses souliers sur une pierre, ses colliers de perles sur le rivage, ses anneaux d'or et d'argent sur la grève.

Un rocher s'élevait à la surface de l'eau, tacheté de couleurs variées, brillant comme de l'or, la jeune fille l'atteignit à la nage. À peine s'y était-elle assise qu'il trembla et s'écroula dans l'abîme, entraînant dans sa chute Aïno, la belle fiancée du vieux Väinämöinen.

La jeune fille est tombée dans la mer, tous les habitants de la forêt l'ont vue, mais lequel en portera la nouvelle à sa mère qui attend son retour ?

C'est l'ours qui portera la nouvelle ? Non, l'ours ne sait pas parler, l'ours a disparu parmi les troupeaux de bétail.

C'est le loup qui portera la nouvelle ? Non, le loup ne sait pas parler, le loup a disparu parmi les troupeaux de brebis.

C'est le renard qui portera la nouvelle ? Non, le renard ne sait pas parler, le renard a disparu parmi les troupes d'oies.

Ce sera donc le lièvre qui portera la nouvelle, et le lièvre se mit à bondir, les longues oreilles à sauter. Il arriva vite près de la cuisine, et les jeunes filles dirent au lièvre :

— Viens ici, bête aux pieds obliques, que nous te fassions cuire ; viens ici, bête aux yeux ronds, que nous te fassions rôtir.

Le lièvre répondit hardiment :

— Que Lempo, le démon, vienne si cela lui plaît se faire cuire dans vos marmites. Pour moi, je viens vous apporter la nouvelle : la jeune fille est tombée dans la mer, la jeune fille est disparue sous les vagues immenses pour devenir la sœur des poissons, pareille aux habitants de l'onde.

Alors la mère d'Aïno commença à se lamenter. Ses larmes coulent de ses yeux sur ses tristes joues.

Une larme tombe, puis une autre et, de ses joues elles roulent sur sa poitrine.

Une larme tombe, puis une autre et, de sa poitrine, elles roulent sur les plis de ses vêtements.

Une larme tombe, puis une autre, et des plis de ses vêtements, elles roulent sur ses souliers brodés d'or.

Une larme tombe, puis une autre et, de ses souliers brodés d'or, elles roulent sur la terre, elles roulent dans l'eau.

Et de ces larmes trois fleuves surgirent aux rapides impétueux, et au milieu des fleuves trois îles, et sur le bord de chaque île trois montagnes dorées, et au sommet des trois montagnes trois bouleaux, et dans leur couronne de feuillage trois coucous.

Les coucous se mirent à chanter :

Le premier dit : « Amour, amour ! ».

Le second dit : « Fiancé, fiancé ! ».

Le troisième dit : « Joie, joie ! »

Celui qui dit « amour, amour ! » chanta pendant trois mois, pour la jeune fille privée d'amour, pour celle qui repose au fond de la mer.

Celui qui dit : « Fiancé, fiancé ! » chanta pendant six mois, pour le fiancé, privé de sa fiancée, pour celui qui est laissé à ses amers regrets.

Celui qui dit : « Joie, joie ! » chanta toute sa vie, pour la mère privée de joie, pour celle qui pleure sans repos.

Et la mère d'Aïno dit à son tour :

— Il ne faut pas qu'une mère accablée par la douleur écoute longtemps le coucou chanter. Lorsque le coucou chante, le cœur bat, les pleurs viennent aux yeux, les larmes roulent sur les joues. La vie s'use, le corps vieillit, l'âme se brise lorsqu'on écoute le coucou du printemps.

Voyages de Väinämöinen et d'Ilmarinen à Pohjola
d'après le Kalevala

DÉSOLÉ de la mort de sa fiancée, le vieux Väinämöinen se lamenta quelque temps puis, décidé malgré sa mésaventure à chercher une épouse, il résolut d'aller dans le sombre Pohjola, dans le pays de la neige et de la glace. Il monta sur son meilleur cheval et s'élança dans l'espace.

Cependant, le maigre Joukahainen, le Lapon à l'œil louche, était toujours dévoré par sa vieille haine. Il voulait se venger de celui qui l'avait couvert de honte ; dans cette intention, il se fabriqua un arc neuf ; le fer, l'acier, l'or et l'argent lui donnaient leur éclat et leur force. Ensuite il tailla des flèches à tige de chêne, à pointe de sapin et les durcit en les trempant dans le venin mordant d'une vipère. Quand il eut tout préparé il se mit à guetter Väinämöinen. Il l'attendit le soir, l'attendit le matin, il l'attendit au milieu du jour.

À force d'attendre, il vit enfin son ennemi. Le sage Väinämöinen s'avançait sur son cheval, longeant le rivage escarpé de la mer. Alors Joukahainen saisit son arc ; sa mère et sa femme lui crient en vain :

— Arrête, ne tue pas le vieillard inspiré.

Le farouche Lapon resta inflexible, il s'écria :

— Si la main s'élève trop haut, que le trait tombe plus bas ; si la main s'abaisse trop, que le trait vole plus haut.

Il lança un trait, mais ce trait vola trop haut ; il lança un second trait, mais ce trait tomba trop bas et il pénétra jusque dans les profondeurs de la terre ; la voûte de Manala, la voûte de l'enfer en fut

ébranlée ; le troisième trait atteignit le cheval qui s'écroula, la cuisse transpercée, entraînant son cavalier dans les flots écumants qui le roulèrent loin, bien loin du rivage.

Et le Lapon triomphant, croyant avoir tué son ennemi, s'écria, joyeux :

Maintenant, ô vieux Väinämöinen, tant que les siècles poursuivront leur course, tant que la lune brillera comme de l'or, tu ne viendras plus chevaucher dans les bois de Kaleva, dans les landes de Jouko !

Roulé par les flots, le vieux barde erra, tel une branche de sapin, pendant six jours, pendant sept nuits de printemps. Autour de lui, la mer immense ; au-dessus de sa tête, le ciel rayonnant. Il flotta encore deux nuits, encore deux longues journées. Enfin, après le huitième jour, après la neuvième nuit, il se sentit fatigué, il se sentit malade. Il n'avait plus d'ongles aux pieds ni de peau sur les doigts.

Tout à coup, le vent du Sud souffla l'orage et les vagues tumultueuses rejetèrent le vieillard presque inanimé sur la rive de Pohjola. Là, il reprit un peu de force, mais effrayé de ce lieu sauvage et inconnu, ses yeux versaient des larmes, il se lamentait bruyamment :

— Malheur à moi, infortuné, à moi que les flots ont emporté si loin de mon pays. Quelle route suivre ? Quel chemin me conduira jusqu'à ma demeure, jusqu'à mon cher Kaleva ? Matto Teppo, dieu des chemins, viens à mon secours, marque la route avec des pieux, grave des signes sur les arbres !

Et il continuait ainsi sans fin.

La petite servante de Pohjola, la blonde fille, avait fait un pacte avec le soleil, ils étaient convenus de toujours se réveiller en même temps. Or, un jour, elle devança le soleil, elle se leva avant que le coq eût chanté. Elle tondit cinq brebis, elle tondit six brebis avant que l'aurore eût paru. Ensuite, elle nettoya la longue table, elle balaya le plancher, ramassa les ordures dans un vase de cuivre et les porta dans le champ qui longeait la clôture de l'habitation.

Là, elle s'arrêta, prêta l'oreille : il lui semblait entendre des gémissements, des plaintes venant du côté de la mer. Elle courut à la maison prévenir la maîtresse de Pohjola, Louhi, la vieille édentée. Celle-ci se hâta de sortir dans la cour et écouta un instant :

— Certes, dit-elle, ce n'est pas là la voix d'un enfant, ce ne sont pas les pleurs d'une femme, ce sont ceux d'un homme à la face barbue, d'un héros au menton hérissé.

Sans perdre de temps, elle met sa barque à l'eau, fait force de rames vers le naufragé. Elle le trouve brisé de fatigue, les yeux gonflés, la barbe emmêlée, la chevelure en désordre. Elle réconforte le héros, le fait asseoir dans sa barque et le ramène dans la ferme de Pohjola.

Là, elle lui donne à manger, lui verse à boire ; puis quand il eut

repris ses forces, elle l'interroge, lui demande qui il est. Enfin elle lui dit :

— Que me donneras-tu si je te ramène dans ton pays, si tu retournes sain et sauf dans ta maison ?

— Que voudras-tu de moi, hôtesse hospitalière, pour me ramener dans les champs où mes coucous chantent, où j'entends la voix de mon coq, où je vois la fumée de mon étuve ? Veux-tu un casque plein d'argent, un casque plein d'or ?

— Je ne désire ni or, ni argent, mais je voudrais que tu me forges un Sampo, un Sampo magnifique au couvercle orné de mille couleurs ; il moudra d'un côté le grain, l'autre côté moudra le sel, le troisième côté sera un moulin à monnaie.

Le vieux et sage Väinämöinen répondit, embarrassé :

— Je ne saurai forger un Sampo au couvercle éclatant, mais il est, dans mon pays, un forgeron sans rival, c'est mon frère Ilmarinen ; c'est lui qui a fabriqué le ciel, qui a forgé le couvercle de l'air si habilement que n'apparaissent ni les traces du marteau, ni les morsures de la tenaille.

— C'est à celui qui me fera le Sampo, repartit Louhi, que je donnerai la vierge de Pohjola, ma jeune fille aux cheveux blonds.

— Si tu me ramènes dans ma patrie, déclara Väinämöinen, je te promets de t'envoyer Ilmarinen, le batteur de fer éternel. Il forgera le Sampo, il donnera à la vierge la broche de fiançailles et il enflammera son cœur d'amour.

Ils se mirent d'accord et la maîtresse de Pohjola, Louhi, la vieille aux dents branlantes, attela son cheval rouge au traîneau. Le vieux Väinämöinen s'y assit, le cheval s'élança et s'éloigna à grand bruit du sombre Pohjola, du pays de la neige et de la glace.

***

Väinämöinen fait claquer son fouet orné de perles, il en frappe son noble coursier, le traîneau glisse, la route disparaît, le brancard en bois de bouleau rend un bruit sourd, le timon en bois de sorbier craque. Il voyage un jour, deux jours ; le troisième jour, il atteint les landes de Kaleva. Là, il s'arrête pour proférer des malédictions :

— Dévore, ô loup, le fils de Laponie. Tue, ô maladie, l'homme à l'œil louche qui a prédit qu'aussi longtemps que la lune brillerait de sa lumière d'or je ne reviendrais pas dans les bois de Väinola, dans les landes de Kaleva.

Puis le vieillard reprend sa course, mais il est pensif, son cœur est triste, son bonnet penche sur sa tête. Il songe qu'il a promis d'envoyer son frère Ilmarinen, le merveilleux forgeron, dans le sombre Pohjola

pour forger le Sampo magnifique et il ne sait comment il le convaincra.

Alors le vieux barde se mit à chanter et, soudain, du sol surgit un sapin gigantesque. Sa tête monte à travers les nuages, il étend ses branches dans les airs et déploie au loin son ombre. Le sage vieillard chanta encore, et la lune vint se poser sur la cime de l'arbre et Otava, la Grande Ourse, sema ses étoiles sur les branches.

Ceci fait, Väinämöinen s'en alla vers la forge de son frère. Du plus loin qu'il le vit, Ilmarinen vint à sa rencontre :

— Ô mon vieux Väino, pourquoi as-tu l'air si triste ? Pourquoi penches-tu la tête ? Que t'est-il donc arrivé dans tes voyages ?

Le vieux Väinämöinen répondit :

— Ô frère chéri, fils de ma mère, il est dans Pohjola une merveilleuse jeune fille qui n'est encore fiancée à aucun homme. Tout le monde célèbre sa beauté, son habileté aux soins du ménage. J'ai promis, cher Ilmarinen, que tu irais la chercher. Va donc, forgeron, va forger un Sampo, un Sampo aux mille couleurs et on te donnera la vierge pour prix de ton travail.

Mais Ilmarinen secouait la tête et fronçait les sourcils :

— Ainsi, dit-il enfin, tu m'as promis au sombre Pohjola, au pays du froid et de la glace pour rançon de ta délivrance. Non, certes, je n'irai pas dans ces tristes demeures, dans ces misérables contrées dévoreuses d'hommes.

Après s'être tu un instant, le vieux barde reprit :

— Viens donc voir le pin que j'ai trouvé sur ma route ; la lune repose sur son faîte doré, les étoiles de la Grande Ourse se jouent à travers ses branches.

Et ils allèrent vers le pin. Ilmarinen le contempla avec admiration ; puis poussé par une force mystérieuse, il s'élança dans les branches pour y prendre la lune et Otava, la Grande Ourse.

Le pin s'écria :

— Ô homme insensé, héros à l'esprit d'enfant qui monte dans mes branches pour cueillir une apparence de lune, des fantômes d'étoiles.

Le vieux Väinämöinen, heureux de la réussite de son stratagème, se mit à chanter ses chants les plus puissants et le vent commença à souffler :

— Souffle, ô vent, souffle et enlève Ilmarinen dans les airs, prends-le sur ton aile et porte-le rapidement jusqu'à Pohjola.

Dans un grand tourbillon Ilmarinen, le forgeron éternel, vole sur la route des airs et il s'abat dans la cour de Pohjola. Les chiens ne l'ont point entendu, n'ont pas été réveillés de leur sommeil.

Louhi, la vieille maîtresse de Pohjola, sortit, tout étonnée, dans la cour pour questionner l'hôte inattendu. Quand elle sut que c'était Ilmarinen, le maître-forgeron, elle rentra vite dans la maison prévenir

sa fille et lui faire mettre ses plus beaux atours pour recevoir l'étranger qui, sans doute, serait son époux.

Après avoir fait entrer Ilmarinen dans la grande salle, elle le fit asseoir à sa table, lui donna à manger, lui versa à boire et lui dit :

— Est-il vrai, Ilmarinen, que tu sois un forgeron capable de me forger un Sampo merveilleux au couvercle de mille couleurs, un Sampo de plumes de cygnes, de fine laine et de grains d'orge. Si tu peux le faire, je le donnerai ma fille en mariage comme prix de ton travail.

— Sûrement, répondit l'ouvrier sans égal, décidé par la vue de la blonde jeune fille, sûrement je puis te forger un Sampo, puisque c'est moi qui ai forgé la voûte du ciel, le couvercle de l'air.

Et, sans perdre de temps, il sortit pour se mettre à l'ouvrage.

Ce ne fut pas sans difficulté qu'Ilmarinen put commencer sa besogne. À Pohjola, en effet, il n'y avait ni forge, ni enclume, ni soufflet, ni marteau. Un autre eût désespéré, mais le forgeron du ciel finit cependant par se construire un atelier.

Ses aides soufflèrent trois jours sans arrêt ; les pierres se gonflaient sous leurs talons.

Ilmarinen se pencha sur la fournaise ; le premier jour il retira un arc d'or, qu'il rejeta au feu ; le deuxième jour, ce fut un bateau, un bateau d'or qu'il rejeta de même ; le troisième jour, il rejeta encore une génisse d'or, au front marqué d'une étoile blanche ; une charrue merveilleuse eut le même sort.

Les aides soufflèrent encore trois jours et trois nuits, les vents se déchaînèrent avec furie, ils accouraient en tourbillons de l'Ouest et de l'Est, du Nord et du Midi. Pendant trois jours la flamme jaillit par la fenêtre de la forge, la fumée obscurcissait le ciel d'un nuage épais et noir.

À la fin du troisième jour, le Sampo était né.

Ilmarinen se mit à le marteler avec force, à le façonner avec ardeur. D'un côté c'était un moulin à farine, d'un autre un moulin à sel, le troisième côté était un moulin à monnaies d'or et d'argent. Le couvercle brillait de mille couleurs.

Le cœur battant de joie, la maîtresse de Pohjola, Louhi, la vieille aux dents branlantes, emporta l'objet merveilleux dans sa demeure. Elle le cacha dans un rocher de cuivre fermé de neuf serrures.

Pendant ce temps, Ilmarinen s'impatientait :

— Maintenant, dit-il, la jeune vierge m'appartient, car j'ai forgé le Sampo. J'ai hâte de l'emmener dans ma demeure.

Mais la jeune fille, elle, ne semblait nullement pressée.

— Si je pars tout de suite, dit-elle, qui donc fera chanter les coucous l'année prochaine ? Si la jeune fille de la maison partait, les coucous fuiraient au loin.

« Non je n'abandonnerai pas encore la maison de mes parents : les baies de la forêt n'ont pas encore été cueillies, je ne me suis pas promenée à l'ombre des grands arbres, je n'ai pas assez couru à travers les bois.

Ilmarinen eut alors le cœur rempli d'amertume. Malgré la beauté de la jeune fille, il désirait quitter Pohjola et revoir sa maison natale. La vieille Louhi devina vite son tourment, elle lui servit à boire et à manger, puis elle le fit asseoir dans un bateau au gouvernail de cuivre. Elle invoqua le vent du Nord, et Ilmarinen vogua un jour, deux jours, le troisième il était à Kaleva.

Le vieux Väinämöinen vint à sa rencontre et lui demanda :

— Ô frère, as-tu donc déjà forgé le Sampo ?

— Certes, répondit Ilmarinen, et déjà il s'est mis à moudre. Il a moulu un coffre de blé pour être mangé, un coffre pour être vendu et un coffre pour être conservé.

Väinämöinen construit sa barque
d'après le Kalevala

QUELQUE temps après son voyage à Pohjola, le vieux et ferme Väinämöinen eut envie de se construire une barque, une barque neuve pour des expéditions lointaines. S'apercevant qu'il n'avait pas assez de bois pour mener à bien son entreprise, il s'en alla dans la forêt, sa hache au manche de cuivre sur l'épaule. Il s'arrêta d'abord près d'un peuplier, mais l'arbre le prévint :

— Le bateau que l'on ferait avec moi ne vaudrait rien. Il ferait eau de toutes parts et coulerait vite au fond du fleuve. Mon tronc est percé de trous, trois fois pendant cet été, le ver m'a rongé de part en part, il vit encore dans ma racine.

Le vieux Väinämöinen continua sa route ; voyant un grand et beau chêne, il demanda :

— Ô chêne magnifique ! peut-on faire de toi une quille et des bords pour une barque solide ?

Le chêne répondit avec fierté :

— Certes, on peut faire avec moi une quille solide pour un navire. Je ne suis ni vermoulu ni troué.

Alors le vieillard abattit l'arbre, fendit son tronc et se mit à construire sa barque en chantant les incantations appropriées. Le premier jour, il chante et creuse le fond ; le second jour, il chante et taille les flancs ; le troisième jour, il chante et façonne les rames, dresse les bancs des rameurs. Mais le quatrième jour, lorsqu'il fallut assembler les pièces entre elles, il lui manqua trois paroles pour que son navire fût terminé complètement et d'une solidité à toute épreuve.

C'est en vain qu'il cherche ces paroles, il les cherche sur la tête de

dix hirondelles, sur les plumes de cent oies sauvages, sur le cou de mille cygnes, mais il ne trouve pas une parole, pas la moitié d'une. Un vieux berger de ses amis lui donna son avis :

— Tu trouveras cent paroles, tu trouveras mille thèmes de chant dans la bouche de Vipunen, le vieux sorcier ; voilà celui à qui tu dois t'adresser. Mais la route qu'il faut suivre est des plus rudes, il faut en parcourir une partie sur des pointes d'aiguilles, puis passer sur des épées acérées et enfin cheminer sur le tranchant effilé des haches.

Le vieux et ferme Väinämöinen se résolut à tenter l'aventure. Avant de partir il alla s'équiper à la forge d'Ilmarinen :

— Forge-moi, lui demanda-t-il, des semelles et des gants de fer ; forge-moi aussi une tunique de fer et un bâton d'acier. Je pars arracher des paroles magiques de la bouche et du ventre de Vipunen.

— Vipunen est mort depuis longtemps, repartit Ilmarinen, tu ne tireras pas une parole de lui, pas la moitié d'une parole.

Il fit quand même ce que son vieux compagnon lui demandait et le barde éternel se mit en route à travers tous les obstacles, brûlant du désir d'augmenter son savoir.

Il parvint enfin au lieu où se trouvait Vipunen. Le géant reposait sous la terre avec tous ses chants. Le peuplier poussait sur ses épaules, le bouleau sur ses tempes, l'aulne sur ses joues, le saule sur sa bouche, le pin entre ses dents.

Le vieux Väinämöinen le considéra un instant, puis tira son glaive du fourreau de peau, et abattit à grand peine tous ces arbres qui le gênaient. S'étant approché de la bouche du géant, il y enfonça son bâton jusqu'au fond de la gorge en disant :

— Lève-toi de ta couche souterraine, éveille-toi de ton long sommeil.

Vipunen, le puissant chanteur, s'éveilla aussitôt ; il sentit la morsure du fer, il mordit le bâton mais ne put le briser. Le vieux Väinämöinen se pencha pour regarder dans la bouche, perdit l'équilibre et glissa dans le gouffre.

Vipunen l'avala d'un seul coup, fit la grimace et grommela :

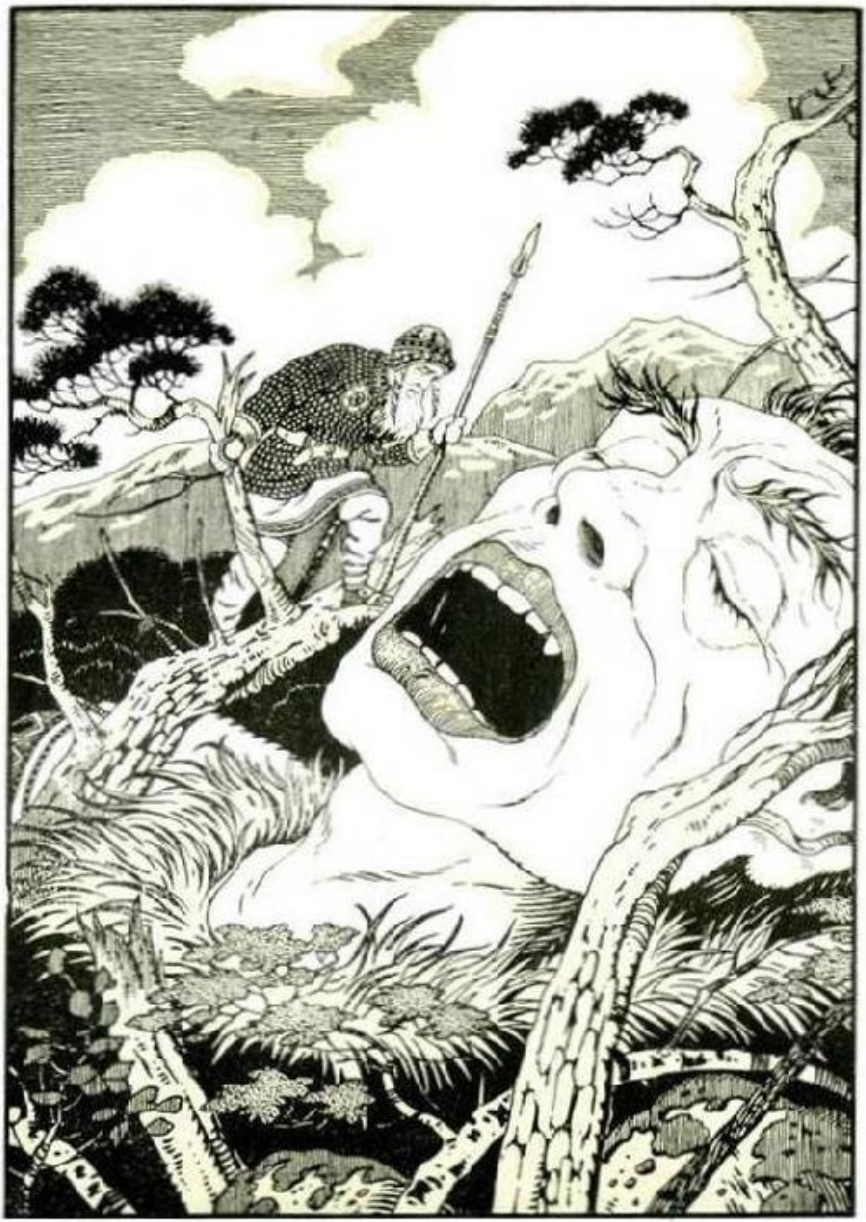
— J'ai déjà mangé bien des choses, j'ai avalé des brebis et des chèvres, des bœufs et des sangliers épais, mais jamais encore je n'ai goûté d'un morceau pareil.

Après s'être un peu remis de son aventure, le sage Väinämöinen, dans son étrange prison, réfléchit quelques instants et décida de se faire forgeron. De sa tunique de fer, il se fit une forge ; de ses gants, un soufflet ; de son genou une enclume ; de son coude un marteau, et il commença de frapper à coups redoublés dans l'estomac du géant.

Celui-ci se mit à crier :

— Qui donc es-tu, toi que j'ai avalé ? Les charbons montent dans ma gorge, les tisons brûlent ma langue. D'où es-tu donc tombé ? Qui t'a

envoyé pour me mordre et me déchirer ? Va-t'en, maudit, dans les déserts de Laponie, va-t'en dans les profondeurs de l'océan, dans la région des morts où dorment les cadavres ! Si tu ne veux pas m'obéir, je prendrai des gants de glace, les serres de l'aigle, les griffes du faucon et je te châtierai, je te tourmenterai jusqu'à ce que ta tête cesse de remuer et ta poitrine de respirer. Va-t'en donc !



Le vieux Väinämöinen le considéra un instant.

Le vieux Väinämöinen répondit avec calme :

— Je me trouve bien ici, j'y passe agréablement le temps, ton foie remplace avantageusement le pain, le poumon se cuit facilement et ta graisse est bonne à manger. J'enfoncerai toujours ma forge plus profondément dans ton cœur et je ne m'en irai pas jusqu'à ce que j'aie entendu et appris de toi toutes les paroles magiques que tu es seul à savoir. La science ne doit pas rester cachée dans le sein des rochers, ni demeurer ensevelie dans la vase des marais.

Alors Vipunen se mit à chanter. Il chanta ses plus beaux chants. Les paroles succèdent aux paroles, les vers aux vers. Il chanta pendant des jours et des nuits, l'origine des mondes et la source de toute science ; le soleil et la lune s'arrêtaient pour l'écouter et le Vuoksi même, le fleuve puissant, suspendit sa course.

C'est ainsi que le vieux et sage Väinämöinen apprit les paroles magiques. Lorsque le géant se fut arrêté, le vieux barde se prépara à sortir et lui dit :

— Ouvre maintenant ta large bouche, écarte tes vastes mâchoires afin que je sorte de ton ventre pour retourner dans ma maison.

— Va-t'en donc, hôte incommode, répondit Vipunen, je ne sais si tu as bien fait de venir, mais tu fais sûrement encore mieux de partir.

Le géant ouvrit la bouche. Väinämöinen sortit de cet antre affreux et s'en alla, joyeux, achever son bateau. Il le termina sans le secours de la hache par la seule force des mots retrouvés.

Le mariage d'Ilmarinen
d'après le Kalevala

Le vieux et sage Väinämöinen songeait encore à la vierge de Pohjola, la jeune fille à la belle chevelure. Il résolut d'aller demander sa main. Il peignit en rouge les bords de sa barque, l'incrusta d'or et d'argent, dressa le mât et hissa deux voiles, l'une rouge, l'autre bleue. Puis il se mit à chanter :

— Souffle, ô vent, dans mes voiles. Entraîne-moi sur les vastes flots, sur l'immense plaine de la mer, vers celle dont je veux faire mon épouse.

Anniki, la jeune sœur d'Ilmarinen, celle qui chaque matin devançait l'aurore, lavait son linge sur le bord du rivage. Voyant à l'horizon une barque rouge et bleue, elle s'écria :

— Si tu es le bateau de mon frère, viens vers la maison, si tu es un bateau étranger, éloigne-toi.

Mais ce n'était ni le bateau de son frère, ni celui d'un étranger, c'était celui du vieux Väinämöinen.

— Où vas-tu, vieux Väino, sur ta barque incrustée d'or et d'argent, sur ta barque rouge et bleue ?

— Je vais pêcher le saumon dans le gouffre de Tuoni, dans le fleuve profond.

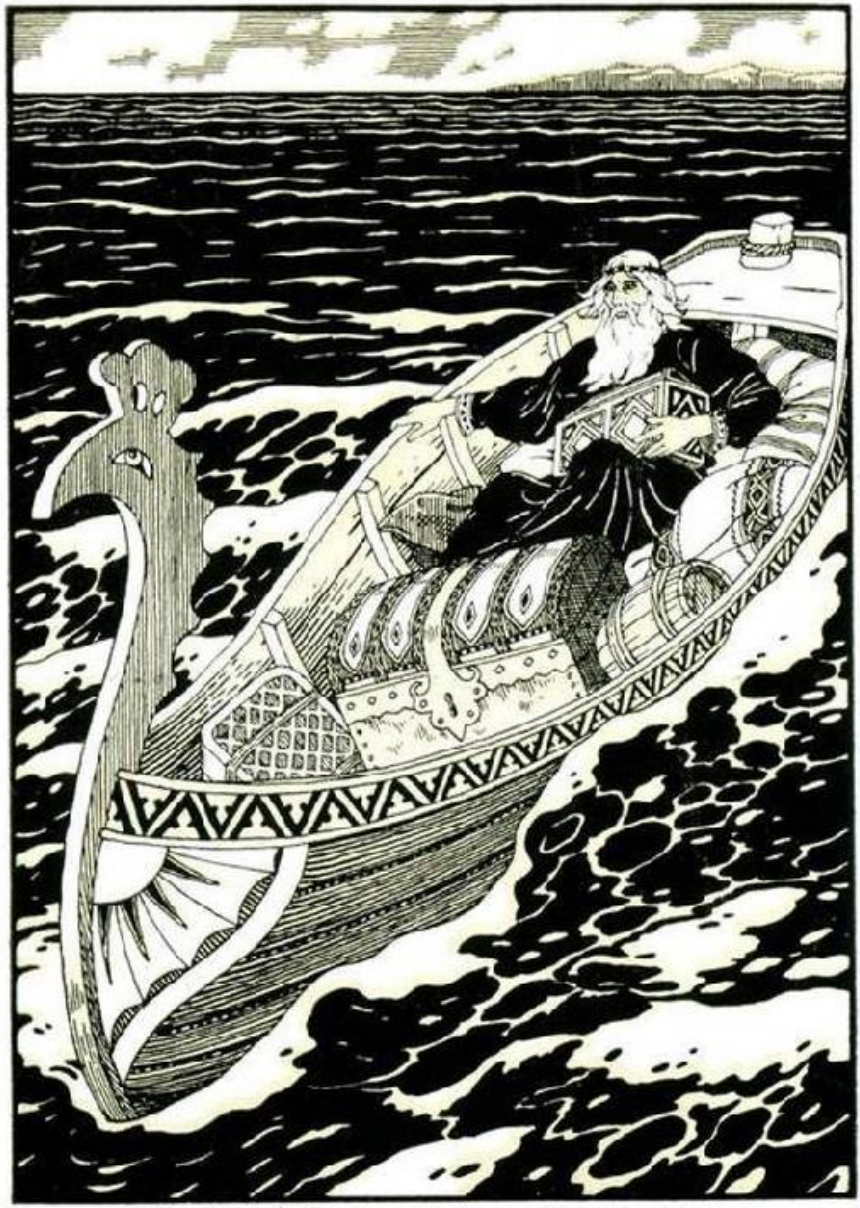
— Ne raconte pas de mensonges inutiles. Quand mon père s'en allait pêcher le saumon, je sais comment il s'équipait. Où sont tes filets, Väino ?

— Je vais à la chasse aux oies, repartit le vieillard.

— Quand mon père allait chasser les oies, il emportait son arc d'acier et ses flèches, son chien noir l'accompagnait. Où vas-tu donc,

Väinämöinen ?

— Je vais dans les batailles. Là où le sang coule à flot, où le sang monte jusqu'aux genoux.



C'était le bateau du vieux Väinämöinen.

— Quand jadis mon père partait pour la guerre, il avait avec lui cent rameurs ; deux cents guerriers étaient assis sur les bancs où étincelaient les glaives et les lances. Parle donc sans détour.

— Viens donc dans mon bateau, jeune fille, là je te dirai la vérité.

Anniki, la fille moqueuse, s'écria :

— Que la tempête fonde sur ton bateau, que les vents se déchaînent contre lui si tu ne cesses de mentir.

— Ne te fâche pas, jeune fille, je vais te dire ce que tu veux savoir. Je vais à Pohjola, dans la terre glacée, dévoreuse d'hommes. Je vais chercher une fiancée, la vierge à la noire chevelure.

Anniki, comprenant qu'elle savait maintenant la vérité, laissa sa lessive et, relevant sa jupe de ses deux mains, elle se mit à courir. Elle arriva à la forge d'Ilmarinen :

— Ilmarinen, ô mon frère, si je t'apporte une nouvelle, me donneras-tu de nouveaux bijoux, forgeras-tu des anneaux pour mon collier, des boucles pour mes oreilles ?

— Si tu m'apportes une bonne nouvelle, répondit le forgeron, tu auras les bijoux que tu désires ; si elle est mauvaise, je briserai toutes tes anciennes parures.

— Ô mon frère, ô forgeron Ilmarinen ! Ne songes-tu pas encore à celle pour qui tu forgeas le Sampo ? À la vierge de Pohjola dont tu voulais faire ton épouse ? Depuis des mois, tu travailles sans trêve pour fabriquer un traîneau qui te mène au sombre Pohjola ; et pendant ce temps un plus rusé te devance, un plus rapide va t'enlever ta bien-aimée. Le sage Väinämöinen vogue sur la mer dans son bateau doré vers la froide contrée, vers la vierge à la noire chevelure.

— Anniki, ma sœur chérie, dit le forgeron, en laissant tomber ses outils, tu auras ta parure. Mais, je t'en prie, fais chauffer l'étuve, prépare-moi l'eau chaude et le savon pour qu'après, je puisse aller chercher ma fiancée.

Pendant qu'Ilmarinen prenait son bain de vapeur, le serviteur attela le coursier, le beau coursier brun, au traîneau, où il plaça une riche peau d'ours, où il mit une belle peau de loutre.

Ilmarinen prit les rênes et lança son traîneau sur la neige.

***

Cependant à Pohjola, le chien gris, le vieux gardien de la porte, se mit à grogner, puis aboya violemment.

Le maître de la maison dit :

— Ma fille, va voir pourquoi notre chien aboie.

La jeune fille répondit :

— Je n'ai pas le temps, père, la pierre est lourde avec laquelle je

dois moudre le grain et fine la farine. Oui, la pierre est lourde, et celle qui moud le grain n'est pas forte.

— Femme, dit le maître de Pohjola, va voir pourquoi le chien grogne.

La femme répondit :

— Je n'ai pas le temps maintenant, il me faut préparer la pâte et pétrir le pain. Oui, il faut pétrir le pain et celle qui le fait n'est pas forte.

— Les femmes n'ont jamais le temps, les filles sont toujours pressées, même si elles se chauffent devant le feu, même si elles paressent au lit. Fils, va voir ce qui se passe.

Le garçon répondit :

— Je n'ai pas le temps, il faut que j'aiguise la hache, que j'abatte un arbre et que je fende un tronc énorme. Oui, il faut fendre un tronc énorme et le bûcheron n'est pas fort.

Le père reprit :

— Notre chien gris n'aboie pas sans raison là-bas, sur la lisière de la forêt.

Et il sortit lui-même, s'en alla jusqu'au bout du chemin qui passait devant la maison et il sut pourquoi le chien aboyait. Un bateau bleu et rouge approchait sur le golfe, un traîneau glissait sur la neige.

Le chef de famille rentra dans sa demeure en disant :

— Voici venir des étrangers, une barque vogue sur la mer, un traîneau glisse sur la neige.

La maîtresse de Pohjola s'écria :

— Il faut vite jeter dans le feu un tronc de sorbier. S'il sort du sang, la guerre menace, s'il sort de l'eau, c'est signe de paix.

La petite servante de Pohjola jeta dans le brasier le bois sacré. Il n'en sortit ni sang, ni eau, mais il s'en échappa du miel, et la vieille hôtesse dit :

— Puisqu'il coule du miel, ce sont des prétendants qui arrivent.

Alors toutes les femmes sortirent dans la cour, et ayant reconnu les visiteurs, la mère dit à sa fille :

— Lequel des deux choisiras-tu lorsqu'ils te demanderont pour vivre à leur côté ? La barque pleine de trésors est dirigée par le vieux Väinämöinen, le traîneau, qui ne renferme rien de bon, par le forgeron Ilmarinen.

« Si, comme promesse de mariage, tu dois tendre la coupe d'hydromel à un étranger, choisis le sage Väinämöinen, qui apporte avec lui de riches présents.

Mais la jeune fille de Pohjola s'écria :

— Ma mère, ma chère mère qui a tant pris soin de moi ! Je ne veux pas l'homme riche, l'homme à la grande sagesse, mais celui qui est beau, celui qui est jeune. Il ne faut pas vendre la jeune fille pour de

riches présents, il faut la donner au forgeron Ilmarinen, à l'habile ouvrier qui a forgé le Sampo.

— Ô simple et naïve enfant, répondit la mère, tu prendrais le forgeron au front toujours en sueur, pour laver ses vêtements couverts de suie et sa tête pleine de charbon !

— Je ne veux pas du vieux Väinämöinen, répliqua sèchement la vierge, je ne serai pas le soutien d'un homme décrépi, d'un vieillard radoteur.

Le sage Väinämöinen arriva le premier à la ferme de Pohjola. Il tira sa barque sur la grève, se dirigea vers la maison, entra dans la salle et parla ainsi :

— Viendras-tu avec moi, jeune fille à la beauté éclatante, pour être mon amie éternelle, l'épouse de ma vie ?

— Je n'aime pas celui qui vient sur les flots, dit la vierge de Pohjola sans hésiter, je ne veux pas te suivre, être ton épouse, préparer ton lit, arranger ton oreiller.

Comme elle disait ces mots amers, Ilmarinen entra dans la maison. Alors la jeune fille remplit, une coupe d'hydromel et la lui présenta, le forgeron prit la coupe, mais ne but pas.

— Je ne boirai pas, dit-il, avant de savoir si elle est prête, celle pour qui j'ai forgé le Sampo, celle pour qui j'ai veillé tant de nuits.

Et la vieille de Pohjola répondit :

— Oui, elle est prête, celle pour qui tu as veillé. Oui, ma fille sera donnée au forgeron Ilmarinen pour être éternellement sa compagne.

Quand le vieux Väinämöinen entendit ces mots, il reprit tristement, la tête basse, le chemin de sa demeure, abandonnant tout espoir de gagner le cœur de la jeune fille.

***

Lorsque les noces d'Ilmarinen eurent été magnifiquement célébrées, le traîneau fut attelé et la jeune femme dut partir. En quittant la maison de sa mère, elle soupire et pleure :

— L'heure des adieux est arrivée, le moment du départ a sonné. Jamais je n'avais pensé qu'il me faudrait abandonner la maison, la colline et les bois familiers, et voilà que j'y pense, que j'y crois et que le temps est venu. Le traîneau de mon fiancé m'attend.

« Merci, mon père, pour la nourriture que tu m'as donnée ; merci, ma mère, pour ta tendresse et tes soins ; merci, mon frère, merci, ma sœur, merci, vous tous, compagnons de mon enfance, pour les beaux jours passés avec vous.

« Ne vous attristez pas, ne gémissez pas trop, ô mes parents, ô mes amis, si je quitte la maison, car le soleil du créateur, la lune de

Jumala, les étoiles du ciel éclairent aussi les lieux où je vais.

« Adieu, maison au toit de sapin, il me sera doux de le revoir un jour. Adieu, salle au plancher de bois, il me sera doux de te revoir un jour. Adieu, sorbiers de l'enclos, avec vos baies sauvages, lacs aux îles verdoyantes, vallées ombragées de bouleaux.

Le forgeron Ilmarinen aide la jeune fille à s'asseoir, puis, de son fouet, il frappe le cheval qui bondit et dévore la longue route, cependant que, sur le seuil de la ferme de Pohjola, les enfants chantent tristement :

— Un oiseau noir est venu du fond du bois, il a pris la plus belle de nos jeunes filles. Qui viendra, maintenant, avec nous puiser l'eau à la source ? Les seaux demeureront vides à la maison. Le plancher ne sera plus balayé puisque la jeune fille est partie.

Le traîneau glisse un jour, deux jours. À la fin du troisième, au coucher du soleil, la maison d'Ilmarinen apparut au loin. La fumée montait du toit en tourbillon vers le ciel, et la mère du forgeron attendait sur le seuil la jeune épouse de son fils.

Kullervo
d'après le Kalevala

UNE femme eut deux fils : Untamo resta dans la maison paternelle, Kalervo partit demeurer chez sa femme.

Un jour, Untamo jeta son filet dans l'étang de Kalervo, celui-ci prit le poisson dans le filet et les deux frères se battirent pour une petite pêche. Nul ne fut vainqueur : celui qui recevait un coup le rendait aussitôt.

Kalervo sema de l'avoine derrière la maison de son frère, la brebis d'Untamo mangea la récolte de Kalervo, le chien de Kalervo dévora la brebis d'Untamo. Untamo, fou de rage, jura de se venger cruellement ; il arma ses hommes, donna des glaives aux plus forts, des épieux aux plus faibles et marcha au combat contre le fils de sa mère.

Les guerriers arrivent chez Kalervo, le fer brille dans leurs mains, ils massacrent tous ceux qu'ils rencontrent et brûlent les habitations. En quittant les lieux désolés, ils emmènent la femme de Kalervo pour mettre en ordre leur maison, pour balayer les planchers.

Au bout de quelque temps, la pauvre femme mit au monde un fils : ce fut Kullervo, le fils de Kalervo. La mère coucha le bébé, le pauvre orphelin dans un berceau de bouleau, elle le berça un jour, deux jours. Le troisième jour l'enfant remua ses pieds, déchira son maillot, brisa son berceau. Et Untamo pensa que ce serait un esclave qui en vaudrait cent, qui en vaudrait plus de mille.

— Mais, au bout de deux mois, au bout de trois mois, l'enfant se prit à songer tout haut, l'enfant pas plus haut que le genou :

— Si je devenais plus grand, si mon corps avait plus de force, je vengerais mon père, je vengerais ma mère.

Untamo, l'homme cruel, entendit ces paroles. Il réunit les hommes, et ils tinrent conseil. Ils décidèrent de faire périr l'enfant.

On l'enferma dans un tonneau, on jeta le tonneau à la mer, dans les flots en furie. Deux nuits, trois nuits s'écoulèrent. Et l'on vit que Kullervo n'était pas noyé, il se balançait sur les vagues et pêchait du poisson.

Untamo ordonna aux serviteurs de couper des sapins résineux, de grands bouleaux, d'en faire un immense bûcher, d'y ajouter cent traîneaux d'écorce et d'y mettre le feu. Quand les flammes montèrent vers le ciel, on jeta l'enfant dans le brasier. Le feu brûla un jour, deux jours ; le troisième jour, Kullervo, à genoux, jouait avec les braises.

On pendit l'enfant à un arbre, à la cime d'un grand chêne. Deux nuits s'écoulèrent et autant de jours ; un serviteur envoyé par Untamo revint en disant :

— Kullervo n'est pas mort, il a pris son couteau et grave des figures de guerriers dans l'écorce, l'arbre en est couvert.

Et Untamo dit à Kullervo :

— Si tu veux bien te conduire et être raisonnable, tu peux rester dans ma maison et y travailler.

On donna, au nouveau serviteur, un enfant à garder.

— Prends-en bien soin, lui dit-on, donne-lui à manger, lave ses langes dans la rivière.

Kullervo prit soin de l'enfant ; le premier jour, il lui cassa les bras ; le second jour, il lui arracha les yeux ; le troisième jour il le laissa mourir de faim, puis il jeta les langes dans la rivière et brûla le berceau.

Untamo réfléchit profondément et dit :

— Ce garçon ne sait pas garder les enfants, peut-être saura-t-il défricher la forêt, la préparer pour la semence.

Et le maître envoya Kullervo dans la forêt pour abattre les arbres et préparer le sol.

Kullervo prit la hache, il aiguisa le fer pendant le jour, il polit le manche pendant la nuit. Puis il s'en fut dans la forêt au milieu des grands arbres. Là, il brandit sa hache, d'un coup il tranche les troncs les plus épais. Cinq arbres, huit arbres tombent à la fois. Kullervo frappe sans arrêt, il frappe avec rage en poussant une immense clameur :

— Que les bois s'écroulent aussi loin que ma voix se fait entendre. Que nulle plante ne germe, que nulle tige ne pousse jamais dans la forêt que le fils de Kalervo a défrichée.

Quand Untamo, l'homme cruel, vint voir le travail, il pensa en lui-même :

— Ce n'est pas là une terre défrichée, prête à la semence. Ce travail ne convient pas à ce garçon. Peut-être réussira-t-il mieux à construire

une barrière.

Pour ce nouveau travail, Kullervo abattit les plus grands pins, les sapins les plus élevés. Il les lia entre eux par des tiges de sorbier, il les planta dans le sol. Il ne laissa ni porte ni ouverture et la barrière montait jusqu'aux nuages. Content de son ouvrage, Kullervo s'écria :

— Que celui qui n'a pas d'ailes renonce à franchir la barrière que le fils de Kalervo a faite.

Quand Untamo vit cela, il pensa :

— Nul ne peut aller de l'autre côté de la barrière, ce travail non plus ne convient pas à ce garçon. Envoyons-le battre le seigle.

Kullervo battit le seigle, il le battit avec force, le grain fut réduit en poudre, la paille en menus morceaux.

Untamo se mit en colère :

— Ce garçon n'est vraiment bon à rien. Envoyons-le en Carélie. Vendons-le à Ilmarinen, mettons-le à l'école du grand forgeron.

Et Kullervo fut vendu au forgeron Ilmarinen. L'esclave qui n'était bon à rien fut vendu un grand prix : deux vieux chaudrons fêlés, cinq faux ébréchées, six râteaux édentés.

***

Kullervo, le fils de Kalervo, demanda à la femme de son nouveau maître, à l'épouse d'Ilmarinen, du travail pour le soir, du travail pour le matin.

La maîtresse de maison résolut de l'envoyer garder les troupeaux. Pour sa nourriture, elle lui prépara un grand pain, avec du froment dessus, de l'avoine par-dessous et une grosse pierre au milieu. Elle le donna au berger en lui ordonnant :

— Tu ne toucheras à ce pain que lorsque tu auras conduit les vaches dans les bois.

Kullervo mit le pain dans son sac et poussa le bétail à travers les landes arides et les marais. Ce métier ne lui plaisait pas, il marchait solitaire et triste.

— Malheur à moi, pensait-il, quelle tâche misérable me donne-t-on à faire ! Ce n'est pas l'ouvrage d'un homme, d'un héros tel que moi, de garder ces vaches ridicules, ces veaux stupides, dans les marais et sur la lande.

Il s'assit sur une pierre, au soleil, et se mit à chanter :

— Répands ta lumière, ô divin soleil, répands ta chaleur sur le berger dans le pâturage, mais ne l'envoie pas sur la maison d'Ilmarinen, ne réchauffe pas la femme du forgeron ; elle mange du pain de froment, des gâteaux frottés de beurre, elle ne donne au berger que du pain sec, une galette d'orge, mêlée de paille ou d'écorce

de bouleau.

« Ô soleil, précipite ta course, descends à la surface des lacs, dans les profondeurs du bois que je retourne à la maison du maître pour manger le pain frais, le beurre délicieux.

Kullervo s'assit sur une touffe de gazon et tira de son sac le pain qu'il examina longuement :

— Bien des pains ont belle apparence, dit-il, dont l'intérieur est de son ou de paille hachée.

Il tira son couteau de sa gaîne de cuir, il coupa son pain ; la lame se brisa sur la pierre, elle vola en éclats, et Kullervo, le fils de Kalervo, regarda son couteau brisé et versa des larmes amères.

— Ce couteau était mon seul frère, c'était le couteau de mon père, mon unique héritage, et le voilà brisé par la méchanceté de ma maîtresse.

Pendant qu'il se désolait, la corneille, au fond du bois, se mit à chanter de sa voix rauque :

— Ô Kullervo, fils de Kalervo. Disperse les vaches dans la forêt, donne la moitié du troupeau aux loups, donne l'autre moitié aux ours. Oui, rassemble tous les loups, rassemble tous les ours de la forêt. Forme un nouveau troupeau, ramène-les à l'étable, venge-toi de la mauvaise femme.

Le soleil s'inclinait à l'horizon lorsque le rude fils de Kalervo revint à la maison de son maître. Il enferma son troupeau dans l'étable, son beau troupeau de loups et d'ours. La femme du forgeron, la fermière diligente, voulut traire ses vaches. Le loup se précipita sur elle, l'ours la saisit dans ses pattes. Le loup lui arracha la mâchoire, l'ours lui dévora la jambe.

Épouvantée, elle supplia Kullervo, l'enfant du malheur :

— Ô berger, ne me laisse pas périr, délivre-moi des dents du loup, des griffes de l'ours. Je te donnerai de beaux vêtements, je te nourrirai de beurre et de froment ; je n'exigerai de toi aucun travail. Hâte-toi, je sens que je meurs.

Kullervo répondit sans s'émouvoir :

— Puisses-tu bientôt mourir, c'est ce que je souhaite, tu as brisé mon couteau, mon seul héritage. Ce sera fort bien que tu retournes au néant, la terre abrite les morts, et les plus grands y trouvent une place.

Telle fut la fin de la femme d'Ilmarinen, de l'épouse, venue de Pohjola, de celle que le forgeron avait attendue pendant six longues années.

***

Après son crime, Kullervo, l'enfant du malheur, se hâta de quitter la

maison du forgeron. Il s'en va, soufflant dans sa corne son chant de triomphe ; il parcourt les landes, les forêts, les marais et quand la nuit vient, il se couche sur la mousse et là, il se lamente.

— Qui suis-je donc pour errer ainsi sans toit et sans asile ? Les autres ont une maison, une demeure ; ma maison à moi, c'est la solitude ; ma demeure, c'est le désert.

« Ô Jumala, dieu créateur, ne crée plus pendant les siècles à venir d'enfants abandonnés et sans famille, n'envoie plus sur la terre de malheureux privés de mère. Le jour brille même pour les oiseaux ; moi, je suis dans les ténèbres, ma vie n'a jamais connu de joie.

« Avant de naître j'avais perdu mon père, tout jeune j'ai perdu ma mère. Mais je vengerai leurs douleurs, je massacrerai Untamo, je brûlerai sa maison, je détruirai sa race maudite.

Une vieille femme, la vieille des bois, vint le trouver et lui dit :

— Ta famille n'est pas disparue, Kalervo n'est pas mort, ta mère est avec lui. Va vers la Laponie, près du lac poissonneux, tout au Nord. Marche un jour, marche deux jours, suis la rive du fleuve. Sur le promontoire, près de l'écueil, est la maison de ton père, la demeure de ta mère ; ton frère pêche dans le lac, ta sœur balaye le plancher.

Kullervo se mit en route, il entra dans la maison, il se fit reconnaître et son père fut joyeux, sa mère plus encore.

Quand le fils de Kalervo, l'enfant du malheur, voulut travailler, il ne put rien faire de bon. S'il ramait, il brisait les rames ; s'il pêchait, il rompait le filet. La malchance et l'angoisse accompagnaient ses pas. De jour en jour plus sombre, il voulait partir se venger d'Untamo, brûler sa maison, massacrer sa famille.

Pour le retenir, sa mère lui dit :

— Si tu meurs dans le combat, que deviendra ton père, qui soutiendra sa vieillesse ?

— Qu'il tombe mort s'il veut, devant la maison.

— Que deviendra ta mère, qui soutiendra sa vieillesse ?

— Qu'elle meure si elle veut, qu'elle périsse étouffée dans l'étable.

— Que deviendra ton frère, que deviendra ta jeune sœur ?

— Que mon frère meure dans le champ, que ma sœur meure sur le chemin de la fontaine.

Et Kullervo, obstiné, se prépara au départ ; il ceignit le glaive, prit sa corne de berger et dit à son vieux père :

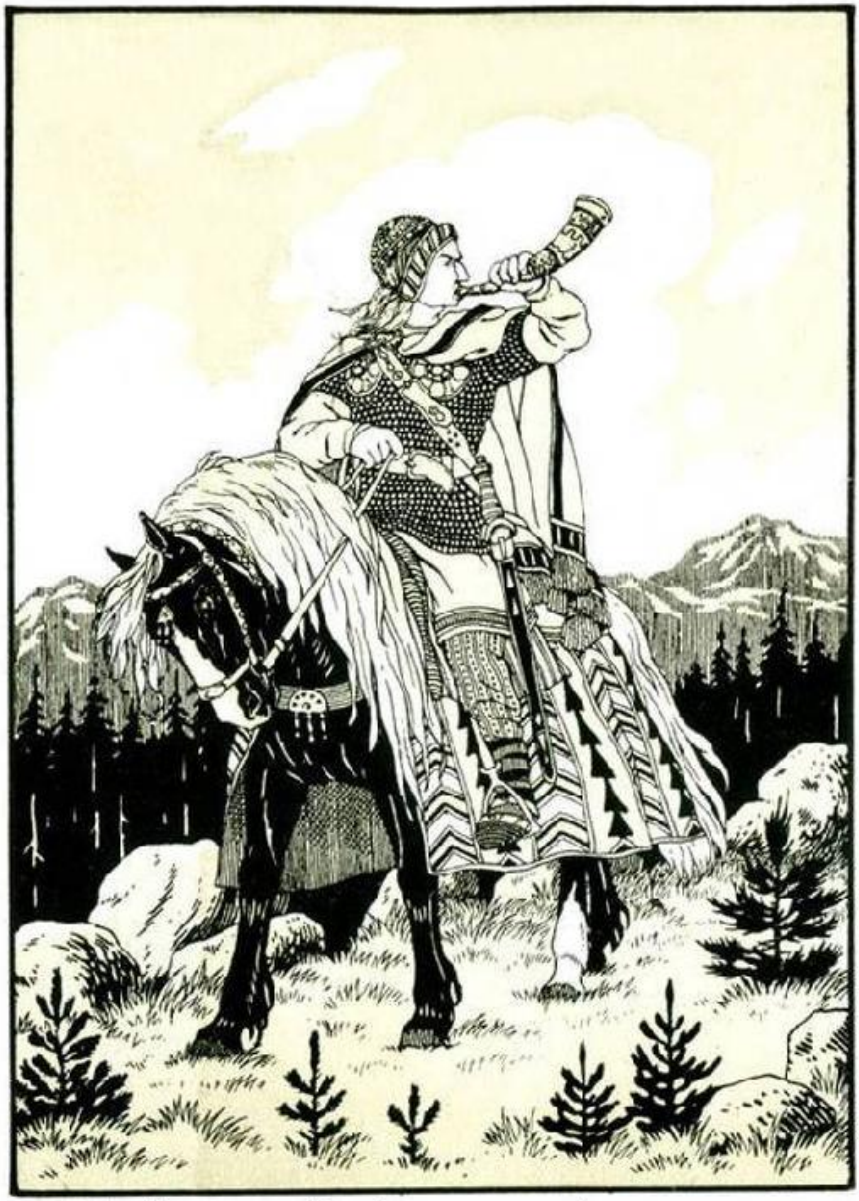
— Adieu, mon père ; si tu apprends ma mort dans les combats, me regretteras-tu amèrement ?

Le père répondit :

— Non, certes, je ne te regretterai pas amèrement, un autre fils me naîtra peut-être qui sera meilleur que toi.

— Et moi non plus, je ne te regretterai pas si tu meurs, dit Kullervo, je ne regretterai pas un père tel que toi, à la tête de pierre, à la bouche

d’argile, aux yeux de baies sauvages, à la barbe de paille sèche. Ma mère, si je meurs à la guerre, me regretteras-tu amèrement ?



Et Kullervo souffla de nouveau dans sa corne.

La mère répondit :

— Tu ne connais donc pas le cœur d'une mère ? Si tu meurs dans les combats, je pleurerai dans la chambre, je pleurerai sur l'escalier, je pleurerai dans l'étable. Si je n'ose me lamenter à haute voix, devant les autres, j'irai dans l'étuve et là je pleurerai encore.

Et Kullervo partit pour les combats en soufflant dans sa corne. Il traverse les plaines et les marais. Un messager court après lui :

— Retourne, Kullervo, ton père est mort, viens voir comment il doit être enterré.

— S'il est mort, peu m'importe ; on trouvera bien un cheval pour le conduire au tombeau.

Et Kullervo recommença sa course à travers landes et bruyères en soufflant dans sa corne. Un messager courait après lui :

— Retourne sur tes pas, ton frère est mort, ta sœur est morte, viens voir comme il faut les enterrer.

Kullervo répondit d'un ton insouciant :

— S'ils sont morts, peu m'importe, qu'on les enterre sans moi.

Et il recommença à souffler dans sa corne à travers les prés et les forêts. Un messager courait après lui :

— Ta mère est morte, retourne, Kullervo, viens voir toi-même comme il faut l'enterrer.

Kullervo, le rude fils de Kalervo, se lamenta :

— Malheur à moi, misérable, elle est morte, celle qui préparait mon lit, qui tissait mes vêtements, et je n'étais pas auprès d'elle ! Mais je ne puis retourner encore, je ne me suis pas vengé d'Untamo.

Et Kullervo souffla de nouveau dans sa corne en continuant sa route vers les combats sanglants. Il tua Untamo, et massacra, sans pitié, toute sa race ; il mit le feu à la maison, il ne resta que la pierre du foyer et un sorbier dans l'enclos.

Sa vengeance satisfaite, le jeune homme reprit le chemin de sa demeure ; il la trouva déserte, nul ne s'avança pour le saluer, pour lui souhaiter la bienvenue.

Il s'approcha du foyer, les tisons étaient éteints : il comprit que sa mère était morte.

Il s'approcha de la cheminée, les pierres étaient froides : il comprit que son père était mort.

Il regarda le plancher, qui n'était pas balayé : il comprit que sa sœur était morte.

Près du lac, le bateau n'était plus amarré : il comprit que son frère était mort.

Alors Kullervo se mit à pleurer, il pleura un jour, il pleura deux jours, le troisième jour, il tira son glaive aigu, il le regarda longtemps et lui demanda s'il aurait plaisir à boire le sang du criminel.

Le glaive répondit :

— Pourquoi ne boirais-je pas avec plaisir le sang du criminel, je bois bien le sang de l'innocent.

Le jeune homme fixa son glaive dans le sol et se précipita sur la pointe. Tel fut le destin de l'enfant du malheur, de Kullervo, le fils de Kalervo.

Le mariage de Lemmikäinen
d'après le Kalevala

Le léger Lemmikäinen, le joyeux Kaukomieli, fut élevé par sa mère sur les bords du golfe, près du promontoire de Kauka. Là, il grandit, se nourrissant de poisson ; il devint un homme, un vrai héros, beau de visage, grand et fort. Mais il se plaisait trop au milieu des femmes, il aimait trop à fréquenter les joyeuses assemblées des jeunes filles, les jeux des belles chevelures.

Pendant ce temps, grandissait dans Saari, dans l'île verdoyante, une jeune vierge aux cheveux blonds, Kylliki ; la gracieuse fille répandait la joie dans la maison de son père.

Le soleil la demanda pour son fils, mais Kylliki ne voulut pas aller dans la demeure du soleil pour briller pendant les longs jours d'été.

La lune la demanda pour son fils, mais Kylliki ne voulut pas aller dans la demeure de la lune pour briller pendant les longues nuits d'hiver.

Il vint des prétendants de toutes parts, il en vint d'Estonie, il en vint d'Ingrie. Mais Kylliki les refusa tous, leur disant :

— En vain vous dépensez votre argent, en vain vous gaspillez votre or. Je n'irai pas en Estonie, manger du poisson trop maigre, me nourrir de soupe trop claire. Je n'irai pas, non plus, en Ingrie ; c'est un pays misérable, il n'y a ni bois, ni eau, ni froment, ni seigle.

Lorsque le joyeux Lemmikäinen apprit que nul n'avait pu plaire à la belle Kylliki, il voulut lui aussi aller à Saari, demander la vierge dédaigneuse. C'est en vain que sa mère essaya de le retenir, de le dissuader de son projet.

— Ô mon fils, lui disait-elle, ne prétends pas à plus haut que toi. La

jeune fille est d'une famille trop illustre pour nous.

— Si je ne suis pas d'une race renommée, répondit le présomptueux Lemmikäinen, qu'importe ! C'est par mon visage que je triompherai, c'est moi-même et non ma famille que la vierge acceptera.

Et, sans plus tarder, il attelle l'étalon fougueux à son traîneau. Il part pour Saari chercher une épouse. Lorsqu'il arriva devant la maison, dans l'île verdoyante, son traîneau versa, le jeune homme roula dans la neige et les jeunes filles se moquèrent de lui.

En entendant leurs rires, le léger Lemmikäinen, le beau Kaukomieli, grinça des dents, secoua sa noire chevelure, et dit :

— Jamais encore, je n'avais vu, jamais encore, je n'avais entendu une femme se moquer de moi, une jeune fille me tourner en dérision.

Puis sans s'émouvoir davantage, il demanda :

— Est-il un lieu dans Saari où jouent les belles jeunes filles, où je puisse danser avec les belles chevelures ?

Les vierges de Saari lui répondirent avec malice :

— Tu trouveras une place de pâtre pour jouer, dans la forêt défrichée, une place de berger, dans la prairie. Les chevaux de l'île vaudront mieux pour toi que les jeunes filles.

Le léger et joyeux Lemmikäinen ne se fâcha pas de cette réponse moqueuse ; il s'engagea comme berger pour garder les troupeaux pendant le jour, mais les soirs, il se rendait aux fêtes et se mêlait aux joyeux ébats des belles chevelures. Et bientôt il n'y eut pas dans toute l'île une seule jeune fille qui ne l'aurait voulu pour fiancé.

Une pourtant le méprisait, celle qu'aucun homme n'avait pu charmer, la belle Kylliki, la gracieuse fille de Saari. C'est en vain que le beau Kaukomieli usa cent paires de chaussures, cent paires de rames pour courir après elle, pour se trouver sur sa route.

— Pourquoi restes-tu ici, vaurien ? lui disait-elle. Pourquoi, vilain oiseau, rôdes-tu dans cette île autour des jeunes filles ? C'est en vain que tu te places sur mon chemin. Que m'importe une folle cervelle, un garçon impudent ! Je veux un homme sérieux et digne de moi ; à ma beauté, il faut un époux plus beau encore, à ma sagesse un époux plus sage encore.

Quelque temps après, par une soirée d'été, les vierges de Saari dansaient sur la bruyère en fleur, près de la grande forêt. Kylliki était avec elles.

Tout à coup, Lemmikäinen arriva dans sa voiture dorée, traînée par un étalon fougueux. Il saisit Kylliki, l'enlève, la place dans son traîneau et part au galop à cheval, en menaçant les compagnes de la pauvre enfant :

— Ne me trahissez pas, ô jeunes filles, ne dites pas que j'ai enlevé la gracieuse fleur de Saari. Si vous le racontez au village, de grands malheurs fondront sur vous. Je provoquerai vos fiancés au combat. Je

les ensorcellerai de telle sorte que jamais, jamais plus, vous ne les verrez se promener sur vos sentiers, traverser les bois défrichés par le feu.

Kylliki versait des larmes amères, se lamentait, suppliait :

— Laisse-moi partir, rend l'enfant à la liberté, qu'elle retourne dans sa demeure, près de sa mère désolée. Si tu t'obstines, mon père, mes cinq frères, les sept fils de mon oncle suivront les traces du ravisseur, m'arracheront de tes bras.

Pour la calmer, pour sécher ses yeux, Lemmikäinen lui dit tendrement :

— Ô Kylliki, perle de mon cœur, cesse de t'affliger. Je ne veux pas te faire de mal. Pourquoi soupires-tu si tristement, ô ma bien aimée ? Crains-tu, dans ma maison, de ne pas trouver de vaches, de souffrir de la faim ?

« Chasse tout souci, j'ai un riche troupeau. J'ai une vache dans le marais, c'est Muurikkinen ; j'en ai une autre sur la colline, c'est Mansikkinen ; la troisième dans la forêt, c'est Puolukka. Point n'est besoin de les soigner tant ce sont de belles bêtes. Oui, il est inutile de les parquer le soir, de les sortir le matin, de s'inquiéter de leur litière, de leur donner leur ration de sel.

« Te désoles-tu parce que je ne suis pas d'assez grande race, d'assez illustre famille ? C'est vrai, mais mon épée est flamboyante, mon glaive fait jaillir l'éclair ; avec lui, j'illustrerai mon nom, j'étendrai au loin ma renommée.

À ces mots, Kylliki, craignant déjà pour son ravisseur, se mit à trembler ; la pauvre enfant supplia :

— Ô Lemmikäinen, ô fils de Kauko, si tu veux pour épouse une jeune fille telle que moi, si tu me veux pour compagne de ta vie, écoute-moi : il faut me promettre par un serment éternel, il faut me jurer de ne jamais entreprendre d'expédition guerrière, ni pour conquérir de l'or, ni pour amasser de l'argent.

Le joyeux Lemmikäinen répondit sans hésiter :

— Ô Kylliki, ma douce fiancée, je le promets par serment, je le jure pour l'éternité. Mais, à ton tour, il faut que tu jures de ne pas aller vagabonder dans le village, même si tu as grand désir de t'amuser, même si tu as grande envie de danser.

Et la jeune fille jura, elle aussi. C'est ainsi que, devant Jumala, le dieu éternel, Lemmikäinen et Kylliki échangèrent leurs promesses, l'un de ne pas aller à la guerre, l'autre de ne pas courir dans le village.

Heureux et fier d'avoir enfin conquis la jeune fille, la belle fleur de Saari, le beau Lemmikäinen fit claquer son fouet, pressa son cheval, en disant :

— Adieu, tilleuls de Saari, adieu, pins et sapins, vous autour de qui j'ai erré pendant les nuits d'été, durant les jours d'hiver, tandis que je

chassais cette douce gelinotte, que je cherchais à capturer cette gracieuse colombe.

Le cheval galopait et bientôt apparut une vieille maison. La belle Kylliki s'écria :

— C'est une triste cabane qui se dresse là-bas ; elle appartient sans doute à quelque pauvre homme.

Le léger Lemmikäinen répondit :

— Ne t'inquiète pas, ma pomme d'or, nous en construirons une neuve, avec les plus beaux arbres de la forêt, avec les plus belles poutres.

Lorsque les voyageurs s'arrêtèrent devant la porte, la mère de Lemmikäinen était là sur le seuil attendant le jeune homme.

— Tu es resté bien longtemps, ô mon fils, sur la terre étrangère, oui, bien longtemps.

— Les jeunes filles s'étaient moquées de moi, répondit le jeune homme, elles m'avaient tourné en dérision. Alors, pour me venger, j'ai enlevé la plus belle, je l'ai emportée au galop de mon cheval.

« Ô ma mère, toi qui m'as donné le jour, je te ramène l'épouse que j'avais été chercher. Prépare pour elle ton lit le plus doux, tes coussins les plus moelleux.

— Sois glorifié, ô Jumala, divin créateur, s'écria la vieille femme, car tu m'as envoyé une gracieuse belle-fille, habile à allumer le feu, à tisser le lin, à filer la laine, à blanchir le linge.

« Ô mon fils, l'écume est blanche sur la mer, plus blanche est la jeune fille qui t'accompagne.

« Le canard est beau sur le golfe, plus belle est celle que tu amènes dans ta maison.

« L'étoile brille dans le ciel, plus brillante est ta fiancée.

« Élargis ta chambre, agrandis les fenêtres, élève de nouveaux murs, perce de nouvelles portes, car ta fiancée est de race illustre.

La lutte pour le Sampo
d'après le Kalevala

LE forgeron Ilmarinen, en revenant de Pohjola, se promenait en soupirant, la tête basse et le bonnet tout de travers. Le sage Väinämöinen, arrivant sur le chemin, s'aperçut de sa tristesse :

— Qu'as-tu donc, cher frère, s'écria-t-il, regretterais-tu Pohjola ?

— Oui, répondit, Ilmarinen, car c'est là-bas qu'il fait bon vivre. C'est là-bas que se trouve le Sampo, dont le beau couvercle de toutes les couleurs s'agite sans cesse. Un jour il moud le grain que l'on mangera, l'autre jour celui que l'on vendra, le troisième celui que l'on conservera.

— Ô forgeron Ilmarinen, s'écria Väinämöinen, sois joyeux, relève la tête et partons ravir le Sampo, apportons-le à Kaleva.

— Il sera difficile, ô barde éternel, répondit le forgeron en secouant la tête, de s'emparer du Sampo, de l'enlever de Pohjola, car Louhi, la vieille édentée, le garde au fond d'une caverne, derrière neuf cloisons d'airain, derrière neuf serrures de cuivre.

Mais une fois encore, le vieux Väino répéta :

— Ilmarinen, ô mon frère, allons chercher le Sampo. Tu me forgeras un long glaive dont le tranchant écartera les enfants, les chiens et les hommes quand nous serons là-bas dans le sombre Pohjola, dans la nébuleuse Sariola.

Alors le marteleur éternel se mit à l'ouvrage et bientôt un glaive naquit, orné d'incrustations splendides : la lune brillait sur la pointe, le soleil sur sa poignée d'or. Väinämöinen s'en ceignit, Ilmarinen prit son armure et voilà les deux héros partis sur le sentier de la forêt.

Mais de la grève toute proche une plainte s'élève, une voix se

lamente.

— C'est ma barque qui gémit, dit Väinämöinen en s'approchant, qu'as-tu, ô mon bateau de bois, te trouverais-tu trop lourd, trop grossièrement fabriqué ?

— Je pleure, répondit la barque, parce que je reste attachée là. J'aurais aimé aller dans les combats, être un beau navire de guerre. Mais Väinämöinen m'oublie, et solitaire sur la grève, je languis et me désespère. Ah ! mieux eût valu pour moi être le pin dans la forêt, le bouleau sur la prairie verte.

Alors le vieux chanteur éternel se pencha sur sa barque et lui dit tout en caressant ses flancs :

— Vogueras-tu, ô mon bateau, si je te lance sur la mer ? et ta course sera-t-elle rapide si tu es poussé par les rames, si le vent enfle tes voiles ?

Et le sage bateau promit. Alors le ferme et vieux Väinämöinen se mit à dérouler ses chants, puis il s'assit au gouvernail et saisissant la barre il dit :

— Ô barque que j'ai construite, franchis les espaces mouvants, sois légère comme une bulle, comme une feuille sur la mer.

Ilmarinen prit en mains les avirons. La barque s'agite, la proue chante comme un cygne, la poupe croasse comme un corbeau, les rames gloussent comme des oies.

L'embarcation coupe les vagues, les deux héros chantent joyeux. Mais bientôt le bateau s'arrête et refuse de continuer. Väinämöinen regarde et dit :

— Est-ce un rocher, un tronc d'arbre ou bien une masse d'airain qui vient d'interrompre ma course ?

La barque ne s'était, arrêtée ni sur un rocher, ni sur l'airain, mais sur le dos d'un gros brochet, sur les côtes d'un chien de mer. Ilmarinen avec son glaive essaie de la dégager, mais c'est en vain. Il brise le fer sans avoir percé le poisson.

Le vieux barde, à son tour, tire du fourreau la lame d'acier fulgurant et l'enfonce profondément dans les côtes du chien de mer. Il le coupa en deux morceaux. La queue coula au fond de l'eau, la tête sauta dans la barque qui reprit sa course sur l'onde. Ils s'arrêtèrent dans une île, là Väinämöinen examine avec soin la tête du poisson.

— Que pourrait bien fabriquer, dit-il, un habile ouvrier avec les os et les dents de ce chien de mer ?

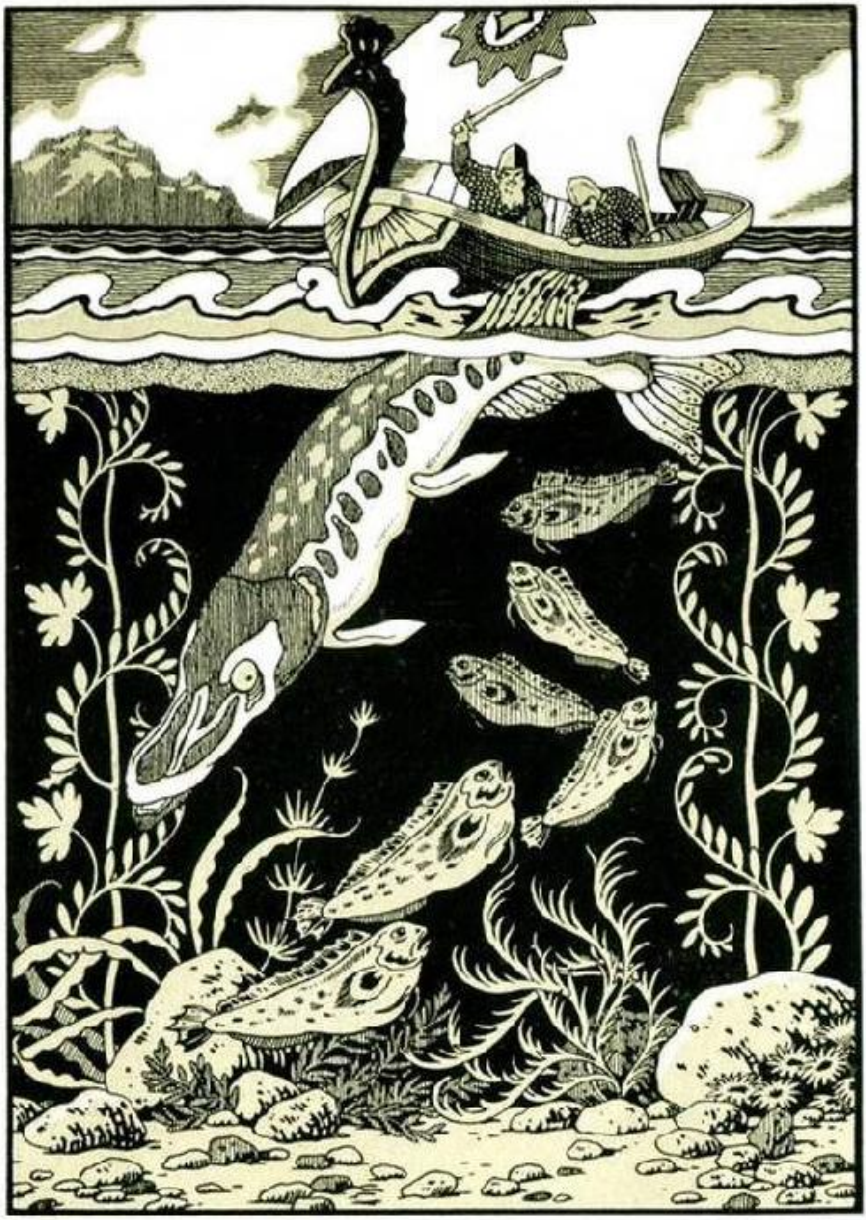
Le marteleur de fer répondit :

— Rien ne se fait de rien, un habile ouvrier ne pourra tirer rien de cette tête morte.

— De ces os, de ces dents, dit le vieillard, un ouvrier habile, un artiste prudent pourra certainement tirer un kantelé.

Mais aucun ouvrier, aucun maître ne fut trouvé. Alors Väinämöinen,

le vieux barde, se mit lui-même au travail et tira des os du brochet la source éternelle de joie, l'instrument qui berce et qui console : le kantélé.



Le vieux barde tire du fourreau
la lame d'acier fulgurant.

De la mâchoire du poisson, il fit la caisse harmonieuse, les dents pointues formèrent les chevilles, et les cordes furent arrachées à la crinière du coursier de Hiisi, le dieu de l'enfer.

Voilà le kantélé prêt, la source de joie achevée. Les gens pour le contempler accourent de toutes parts. Alors le barde cria :

— Venez tous, jeunes et vieux, venez essayer l'instrument, faites chanter le kantélé.

Les vieux essayent les premiers, mais leurs têtes tremblent et leurs pauvres doigts fatigués ne font pas couler l'harmonie. Quand les jeunes durent chanter, leurs doigts se crispèrent et craquèrent, ils ne tirèrent aucun son capable de répandre la joie.

— Sans doute, dit Väinämöinen irrité, il n'est ici personne capable de faire résonner l'instrument, envoyons-le à Pohjola, peut-être là trouvera-t-on des mains plus fines et plus habiles.

Tous ceux de Pohjola essayèrent leurs doigts, leurs dix doigts sur les cordes, ils en tirèrent non des chants mais seulement des sons affreux et des grincements discordants.

Le bruit réveilla un vieillard qui dormait dans une soupente.

— Cessez, cessez, s'écria-t-il, ce bruit me brise jusqu'aux moelles et me transperce les oreilles. Si cet instrument de Suomi ne fait que troubler le repos sans donner ni joie, ni plaisir, rendez-le à celui qui l'a fait, ou jetez-le au fond de la mer.

Mais soudain les cordes du kantélé se mirent à soupirer :

— Laissez-moi vivre, ne me jetez pas à l'eau avant que je n'aie vibré sous les doigts de celui qui m'a fabriqué, sous les dix doigts du grand runoïa.

Et le kantélé fut rapporté à son maître, au barde éternel.

Alors le vieux Väinämöinen, assis sur le bord de la mer, se purifia les doigts, prit l'instrument sur ses genoux et entonna ses plus beaux chants. Sa voix s'élève harmonieuse et belle, les cordes harmonieusement vibrent, les dents du brochet résonnent et la joie répond à la joie.

Et de tous côtés accourent bêtes et gens, les écureuils et les hermines grimpent aux branches des sapins, le loup déserte les marais, l'ours grogne dans sa tanière et prend le chemin de la mer. Le dieu des bois lui-même, Tapiola, arrive avec sa douce épouse, vêtue de ses plus beaux atours : sa robe multicolore, ses bas bleus et ses souliers aux rubans rouges.

Les oiseaux volent et s'arrêtent près du célèbre runoïa, l'aigle descend des nuages, les canards montent sur les vagues et les alouettes, les pinsons, les rossignols et les mésanges se posent, pour mieux entendre, sur les épaules et les bras du barde éternel, mêlant leur chant joyeux aux accords du kantélé.

Les vierges de l'air, les filles de la lune et du soleil prêtent aussi

l'oreille au son du magique instrument. Atho, le roi de l'onde verte, le vieillard à la barbe de gazon, étendu sur des nénuphars, s'abandonne à la voix suave, aux doux accords des cordes sonores.

Pendant un jour, pendant deux jours résonna le kantélé merveilleux et il ne se trouva personne qui, ému, ne se mît à pleurer. Väinämöinen lui-même sentit bientôt couler ses larmes. Plus nombreuses que les baies des bois, elles roulent sur son beau visage, sur sa barbe, sur sa poitrine, sur ses genoux et sur ses pieds et de là jusque sur la terre. Formant un ruisseau impétueux, elles se dirigent vers la mer, elles roulent jusqu'au fond de l'abîme.

— Allez, belle jeunesse, dit alors le chanteur, allez recueillir dans les profondeurs des eaux tumultueuses, dans la région du sable noir, les larmes qui s'y sont perdues.

Mais pas un jeune homme n'osa descendre au fond des mers. Le corbeau noir plongea bien, mais il ne trouva pas les larmes sous les eaux claires de l'abîme. Ce fut ensuite une mouette au beau plumage qui, à son tour, plongea dans l'eau glacée. Elle y sonda la vase noire et elle en rapporta les larmes du héros devenues des perles resplendissantes et fines.

***

Väinämöinen et Ilmarinen ayant repris la mer arrivèrent enfin dans la région glacée, but de leur voyage, dans le sombre Pohjola. Louhi, la vieille édentée, vint à leur rencontre et dit :

— Que veulent les héros ? Que racontent-ils de nouveau ?

— Nous voulons, dit Väinämöinen, partager avec toi le Sampo.

— L'hermine, répliqua-t-elle, ne peut se partager en deux, ni l'écureuil en trois morceaux. Il plaît au Sampo de demeurer dans la montagne aux neuf serrures et il me plaît à moi de le posséder tout entier. Vous pouvez retourner à Kaleva.

— Alors nous le prendrons de force, repartit le vieux barde.

Louhi, pleine de fureur en entendant cette menace, appela son peuple à l'aide.

Aussitôt Väinämöinen saisit son kantélé et de ses doigts habiles lui fait rendre ses plus beaux chants. Tous accourent et s'attendrissent, puis sous la magie des sons, tous s'engourdissent, et Väino, qui possédait les aiguilles du sommeil, se mit à coudre leurs paupières.

Puis, avec Ilmarinen, il se dirige vers la montagne de cuivre pour y ravir le Sampo, y arracher le beau couvercle. En arrivant devant la porte, il prononça les mots magiques et les portes s'ébranlèrent, Ilmarinen les frotta de beurre pour les empêcher de grincer et elles s'ouvrirent toutes grandes.

Mais il fallut bien des efforts pour arracher le Sampo aux mille couleurs. Des racines profondes le fixaient dans le dur rocher.

Il y avait dans Pohjola un bœuf superbe, aux muscles durs comme de l'acier, aux cornes longues d'une brasse. On l'alla chercher dans le pré, on l'attela à la charrue et il laboura le roc où le Sampo s'enracinait.

Alors l'instrument merveilleux s'ébranla, le beau couvercle s'inclina. Et les héros de Kaleva l'enlevèrent de la montagne et l'emportèrent dans leur barque sur laquelle ils prirent la mer en grande hâte.

— Où porterons-nous le Sampo ? dit le marteleur éternel à son compagnon.

— Sur un promontoire ombragé où jamais le glaive des hommes n'a porté le désespoir, répondit sans hésiter le vieux et sage Väinämöinen, et, le cœur plein de joie, le vieillard se mit à chanter pour donner du cœur à sa barque et l'encourager à marcher.

Pendant ce temps, à Pohjola, les dormeurs s'éveillent aux grands cris d'une grue. Louhi, la maîtresse de maison, inspecte l'étable et la grange, mais les bêtes sont là et les épis aussi, elle court à la montagne, en voit les portes brisées.

— Malheur à moi, crie-t-elle, malgré les neuf serrures, les héros de Kaleva ont ravi le couvercle orné, la prospérité et la joie. Malheur à moi et à eux aussi.

La vieille maîtresse édentée implore, les mains au ciel, Utu, la vierge des brouillards, pour qu'elle soulève un sable noir sur la surface de l'eau, pour que les gens de Kaleva ne puissent rejoindre leur rive. Elle implore le dieu du tonnerre, pour qu'il déchaîne sur la mer une tempête terrible, pour qu'il fasse chavirer la barque qui s'enfuit avec le Sampo.

Utu, la vierge des brouillards, souffla sur l'onde une nuée sombre, puis Ukko déchaîna les vents qui mugirent effroyablement en soulevant d'énormes vagues. Les arbres étaient déracinés, le mât craquait, Ilmarinen se lamente :

— Malheur à moi, dit-il, qui suis parti sur l'eau porté par cet arbre qui roule, sur cette planche ballottée par les vagues. Ô vent, protège-moi, et prends pitié de ma misère.

Alors Väinämöinen l'encourage par ces mots :

— Il ne faut point pleurer sur la barque légère, les pleurs et les lamentations ne sauvent pas du danger.

Mais la méchante Louhi arme les gens de Pohjola, elle équipe son navire en grand bâtiment de guerre pour combattre Väinämöinen et lui reprendre le Sampo.

Bientôt les gens de la barque aperçurent un nuage épais s'élever vers le Nord. On dirait une île où des vautours et des corbeaux jouent dans les branches des bouleaux, mais on distingue maintenant les guerriers

et leurs longs glaives.

— Rame, rame, ô forgeron Ilmarinen, fuyons le navire armé.

Mais la barque n'avance point, elle demeure là, immobile. Alors le sage Väinämöinen, par un artifice magique, fait soudain du fond de la mer surgir un énorme rocher, un noir écueil menaçant. Le navire de Pohjola qui se balançait sur les vagues, vint se briser contre le roc.

Mais la méchante Louhi soudain changea de forme, elle se transforma en aigle immense, les rames devinrent ses ailes qui abritèrent cent guerriers, et le gouvernail sa queue où prirent place mille hommes armés. L'oiseau terrible se posa sur la barque de Kaleva, en même temps il essaya, de ses serres aiguës et de son bec pointu, de ravir le Sampo magique.

Ilmarinen tire son glaive. Väinämöinen laissa le sien, mais il saisit son gouvernail et en frappa l'aigle qui tombe comme un coq des bois, comme un écureuil blessé, pendant que les guerriers se noient. Alors l'hôtesse de Pohjola saisit d'un seul doigt le Sampo, et le précipite à la mer où il se brise sur le roc. Ses débris au fond de l'onde enrichirent le dieu des eaux.

Et Louhi, la vieille édentée, revînt au sombre Pohjola, pleurant sa puissance perdue, et le malheur de Laponie.

Mais le brave Väinämöinen, une fois arrivé à terre, trouva les débris du Sampo, épars sur la grève. Il les rassembla et les mit au bout d'un calme promontoire pour y grandir, y fructifier et y apporter le bonheur.

La vengeance de Loubi
d'après le Kalevala

PAR la vertu du Sampo tout florissait à Kaleva, les récoltes mûrissaient, les poissons dans les lacs pullulaient.

Cependant, à Pohjola, Louhi, la vieille édentée, était dévorée par la jalousie et la haine. Elle invoqua les divinités de l'enfer, du sombre Tuonela. Il était, dans ces lieux affreux, une hideuse fille, source de tout le mal qui arrive aux hommes ; son visage était noir, sa peau repoussante. Elle entendit la vieille Louhi et accourut bien vite.

En secret, la maîtresse de Pohjola la fit entrer dans l'étuve, sans que nul au village ne la vît. Elle frotta les portes avec de la bière, les gonds avec du beurre, pour empêcher les portes de crier et les gonds de grincer.

Quand la fille maudite de l'enfer fut entrée dans l'étuve, elle mit au monde neuf enfants et les soigna tous de son mieux, les trouvant tous à son gré. Elle appela le premier Pleurésie, le second Colique, les autres Phtisie, Ulcère, Gale, Abcès et Peste. Un seul n'eut pas de nom, mais il était le plus terrible de tous.

Et la vieille Louhi les envoya vers Kaleva, vers la contrée couverte de forêts. Les habitants furent alors atteints de maux infinis. La maladie était partout. Les planchers pourrissaient, les toits mêmes exhalaient une odeur infecte, les membres des hommes se couvraient de plaies.

Le sage Väinämöinen voulut venir en aide à son peuple. Il se rend dans son étuve, il fait chauffer le bain, enduit les rameaux de bouleaux avec du miel pour chasser les douleurs ; puis il commence ses incantations.

— Ô maladie, monte vers le ciel. Ô douleur, va-t'en vers les nuages, que le vent te pousse vers Pohjola, vers la froide contrée que n'éclairent ni la lune, ni le soleil.

« Ô Ukko, dieu suprême, viens toi-même rétablir la santé dans nos demeures.

Et le sage vieillard remplit sa chaudière d'herbes salutaires, d'herbes de plusieurs espèces venues des pays lointains. Quand elles eurent bouilli trois jours et trois nuits il s'écria :

— Maintenant le remède est sûr, maintenant le remède est infaillible. Ô Ukko, dieu suprême, guéris pendant la nuit celui qui souffre, fortifie-le pendant le jour. Chasse la douleur, donne-lui la santé.

Et il s'en alla panser les malades, guérir leurs plaies. C'est ainsi que Väinämöinen sauva la race de Kaleva.

***

La nouvelle du triomphe de Väinämöinen sur la maladie se répandit jusqu'au froid Pohjola et Louhi sentit son amertume augmenter, sa haine croître. Pour se venger, elle envoya l'ours des forêts, afin qu'il dévore le bétail et déchire les troupeaux de Väinola.

Le sage Väinämöinen alla trouver le forgeron Ilmarinen et lui dit :

— Forge-moi, ô mon frère, un épieu à trois pointes, au manche de cuivre, car il faut que j'aille à la chasse, à la chasse à l'ours. Il faut que j'abatte la toison d'argent pour qu'elle ne disperse pas nos troupeaux, qu'elle ne dévore pas notre bétail.

L'habile ouvrier forgea l'épieu, il n'était ni trop grand, ni trop petit, nul n'aurait pu en fabriquer un pareil. Lorsque Väinämöinen l'eut reçu il partit pour la forêt.

— Ô mon bel ours, disait-il, ô pattes de miel, quand tu m'entendras, cache tes griffes, ne montre pas tes dents afin de ne pas me blesser. Ô bel ours, reste couché sur le gazon, ne te mets pas sur tes pieds.

Dès le premier coup d'épieu, il abattit l'animal féroce et lui dit :

— Ô mon bel ami, ne te courrouce pas, ce n'est pas moi qui t'ai frappé, tu as trébuché contre un tronc ou bien heurté une branche, les jours d'automne sont si sombres !

Heureux et fier, le sage Väinämöinen dépouilla l'ours de sa belle fourrure, puis il remplit la chaudière de cuivre avec la chair encore fumante de l'animal. Il met dans la chaudière du sel des pays lointains venu sur un navire et la place sur le feu. Quand l'ours fut cuit, on le porta sur la grande table. Elle était en sapin, les plats en cuivre, les cuillers en argent, les couteaux en or, et la bière et l'hydromel remplissaient de grands vases.

Pendant le festin, le vieux et sage Väinämöinen raconta la naissance de l'ours :

— Un jour la vierge de l'air parcourait le ciel, en longeant le bord des nuages. Elle portait au bras une corbeille remplie de laine. Poussé par le vent, porté par les flots, le flocon vint se déposer sur le rivage de l'île riche en miel. Mielikki, la mère des bois, prit cette laine, l'enveloppa de langes, la coucha dans un berceau d'érable, suspendit le berceau à une branche par des chaînes d'or et le balança doucement.

Et le flocon devint un ours qui grandit en liberté dans les bois. Son pied était court, son museau épais, sa tête large, son nez écrasé ; il avait la plus belle des fourrures, mais ni dents, ni griffes.

Mielikki dit à son petit ourson :

— Je te trouverai bien des dents, je te trouverai bien des griffes, mais il ne faudra pas t'en servir pour faire le mal.

Mielikki s'en alla par les bois. Un pin poussait sur la bruyère, un sapin sur la colline. Dans ce pin il y avait un rameau d'argent, dans le sapin, un rameau d'or. La femme prit le rameau d'argent, elle prit le rameau d'or et en fit des griffes et des dents pour son enfant, puis elle envoya l'ourson parcourir les marais, rôder dans les bruyères.

C'est ainsi que le sage Väinämöinen raconta la naissance de l'ours, pendant que les pots de bière et d'hydromel circulaient autour de la table et arrosaient le festin. Il termina en invoquant le dieu créateur :

— Ô puissant Jumala, dieu créateur, fais que dans l'avenir comme aujourd'hui, on célèbre avec la même allégresse les noces de l'ours, le festin de la belle fourrure. Puisse mon vœu s'accomplir et que le kantélé retentisse joyeusement, les soirs, dans les vastes régions de Suomi, au milieu de la jeunesse de notre race qui grandit.

***

Pendant que Väinämöinen jouait du kantélé, la lune vint se poser sur la cime d'un bouleau, le soleil sur la couronne d'un sapin, pour entendre la musique éternelle.

Louhi, la vieille de Pohjola, s'empare de la lune. Elle prit aussi le soleil et les emporta dans sa patrie glacée. Elle cacha la lune dans le sein d'un rocher, elle cacha le soleil sous une montagne de cuivre, puis elle les ensorcela par ses chants :

— Ô lune, ô soleil, pour sortir d'ici, pour aller de nouveau éclairer le monde, il vous faudra attendre que je vienne vous chercher avec neuf chevaux nés d'une même cavale.

Puis, furtivement, pendant la nuit, elle alla éteindre le feu dans les maisons de Väinola, dans les foyers de Kaleva.

Une nuit sans fin s'étendit sur ces malheureuses contrées. Il est cruel d'être privé de feu, de vivre sans lumière. Toute joie était morte, la terre était triste et sans vie. Ukko, le dieu suprême, était mélancolique.

Il frappa son ongle avec son glaive, et une étincelle jaillit, une étincelle de feu au milieu des étoiles. Elle roula dans le ciel à travers les nuages et tomba sur la terre.

Le vieux Väinämöinen dit au forgeron Ilmarinen :

— Mon frère, allons voir cette flamme qui vient d'apparaître dans le ciel et de tomber sur la terre.

Une femme leur apprit :

— Le feu est tombé dans le lac. Les perches ont poursuivi l'étincelle, mais la truite bleue l'avala, elle a englouti le feu brillant, et s'est mis à souffrir atrocement. Le saumon rouge a dévoré la truite et il fut brûlé profondément ; qu'il nage ou qu'il s'arrête, la douleur le poursuit. Le brochet vorace vit le saumon et l'engloutit. Depuis, il nage dans le lac sans connaître de répit à son horrible souffrance.

Le vieux et sage Väinämöinen, le forgeron Ilmarinen fabriquèrent une nasse de genévrier et d'osier. Ils lancèrent la nasse dans le lac, d'un côté contre une île, de l'autre contre le promontoire et ils la tirèrent vers Kaleva.

Après avoir beaucoup peiné, ils prirent le brochet gris, le brochet mangeur de feu. Alors le vieux Väinämöinen ouvrit le brochet, il trouva le saumon rouge. Il ouvrit le saumon et trouva la truite bleue et dans la truite l'étincelle.

Après avoir trouvé le feu, le héros se demanda comment il le porterait dans les foyers éteints de Kaleva. Pendant qu'il réfléchissait, l'étincelle s'échappa, elle brûla la barbe du vieillard, elle brûla les joues et les bras d'Ilmarinen. Mais le barde éternel saisit la parcelle de feu et la mit dans un vase de cuivre. Il la porta dans l'île riche en ombrages, et le feu reparut dans les foyers, la lumière dans les pièces obscures.

***

Cependant, si le feu répandait maintenant à nouveau sa chaleur, ni la lune ni le soleil n'étaient reparus à Kaleva. Les plantes se flétrissaient, les troupeaux dépérissaient et les hommes étaient en proie à une mortelle angoisse. Ils ignoraient quand un jour nouveau se levait, quand une nuit nouvelle tombait.

Les hommes tiennent conseil en vain. Les jeunes filles se lamentent. Elles vont trouver le forgeron Ilmarinen.

— Forge-nous, lui disent-elles, une nouvelle lune ; fabrique-nous un nouveau soleil, car la vie est une souffrance sans la douceur de la

lune, sans la chaleur du soleil.

Le forgeron Ilmarinen se mit au travail. Avec de l'or il forge une lune, avec de l'argent il forge un soleil. Le sage Väinämöinen, entendant ses coups acharnés, se rend à la forge :

— Que fais-tu donc, frère Ilmarinen, jamais ton marteau n'a résonné avec une force pareille ?

— Je forge une lune d'or, un soleil d'argent pour les suspendre à la voûte des cieux.

— Ô forgeron, répondit Väinämöinen en secouant la tête, l'or ne brillera pas comme la lune et l'argent ne chauffera pas comme le soleil.

Ilmarinen acheva pourtant son travail. Il porta la lune d'or à la cime d'un pin, le soleil d'argent au sommet du plus haut sapin de la forêt. La sueur ruisselait de son front.

Mais la lune ne brilla pas, et le soleil ne chauffa pas. L'or et l'argent ne donnèrent ni lumière ni chaleur. Väinämöinen se décida à interroger les signes pour savoir où retrouver la lune, où rechercher le soleil. Il tailla des fragments de bois dans le tronc d'un arbre, il les rangea selon le rite et parla de sa voix puissante :

— Dis-moi la vérité, signe du créateur, signe de Jumala. Où le soleil a-t-il pris sa course, où la lune est-elle enfermée ?

Et le signe répondit au vieillard que les astres éternels étaient cachés dans les profondeurs des montagnes de Pohjola.

Dès qu'il sut la vérité, le vieux barde monta dans sa barque, se dirigea vers le nord. Il entra dans le golfe, il entra dans l'enclos de Pohjola, il entra dans la grande salle. Les hommes étaient assis autour de la table. Ils buvaient l'hydromel et tous avaient l'épée au côté pour combattre l'étranger.

Väinämöinen leur dit :

— Où le soleil est-il parti ? Où la lune est-elle cachée ? Répondez vite et sans feinte.

Les hommes de Pohjola répondirent avec arrogance :

— C'est ici qu'est caché le soleil ; ici que se trouve la lune et tu ne les délivreras que si nous le voulons.

La colère emplit le cœur du ferme Väinämöinen. Aussi s'écria-t-il de sa voix puissante :

— Si la lune, si le soleil ne sont pas remis en liberté sur-le-champ, alors nous combattrons avec le glaive.

Et il tira son épée du fourreau de cuir. La bataille commença et les hommes de Pohjola furent abattus par le héros comme les épis par la faux du moissonneur.

Mais quand il voulut délivrer les deux astres lumineux, son glaive s'émoussa sur les portes, ses chants furent impuissants à forcer les serrures. Il dut reprendre tristement le chemin du retour, pour

demander de l'aide au forgeron Ilmarinen.

— Ô marteleur sans égal, lui dit-il, forge-moi une fourche à triple pointe, douze coins de fer, des clefs puissantes. Il faut que nous délivrions la lune et le soleil.

***

Lorsque la vieille Louhi apprit que la cheminée d'Ilmarinen fumait nuit et jour, que le marteau du forgeron frappait sans relâche, elle se transforma en vautour. Elle vola jusqu'à la forge. Elle demanda à l'ouvrier :

— Que fabriques-tu donc, ô toi qui forgeas la voûte du ciel ?

Ilmarinen répondit :

— Je forge une chaîne de fer pour attacher la vieille de Pohjola au flanc de la montagne.

La vieille femme comprit qu'elle serait vaincue, que le malheur était sur elle. Elle vola vers la montagne et remit en liberté les astres captifs qui reprirent leur place dans le ciel.

Lorsque le forgeron Ilmarinen vit la lune briller et le soleil rayonner, il se hâta vers Väinämöinen.

— Ô mon frère, la lune est retrouvée, le soleil est revenu.

Le vieux chanteur se précipita hors de sa demeure et il salua de sa voix puissante les astres tant désirés.

— Salut à toi, lune brillante qui as surgi du sein du rocher, salut à toi, soleil éblouissant, échappé des entrailles de la montagne. Puissiez-vous vous lever chaque soir et chaque matin pour féconder nos terres, pour nous donner la santé et la joie.

Le départ de Väinämöinen
d'après le Kalevala

MARJETTA, la belle enfant, la gracieuse jeune fille, qui, pendant de longues années, avait gardé dans les champs et les bois les troupeaux de son père, mit au monde, sur la paille de l'étable, un splendide petit garçon que le cheval, en soufflant, réchauffa. La jeune mère le soigna, lui peigna ses cheveux soyeux, le berça entre ses bras. Et le petit garçon grandit. Mais il n'avait pas de nom, sa mère l'appelait beau trésor, bouton de fleur, pomme d'or ou bâton d'argent. Quand il fallut le baptiser on fit venir Virokannas, le protecteur des champs d'avoine, mais le vieillard refusa le baptême à l'enfant qui n'avait pas de père, à moins qu'il ne fût jugé.

Ce fut Väinämöinen, le vieux chanteur de Suomi, qui parla :

— Si l'enfant est sans père, dit-il, s'il vient de la forêt, du marécage ou de la lande, qu'il soit ramené dans les bois, qu'on lui brise la tête contre un arbre, qu'on écrase ses membres à grands coups de marteau.

Mais le petit garçon qui n'avait que quelques semaines, s'écria d'une voix fluette :

— Malheur à toi, vieillard stupide, malheur à toi, méchant chanteur, tu viens de porter contre moi un jugement bien insensé, et tu as mal interprété la loi.

Alors le protecteur des champs d'avoine baptisa l'étonnant enfant, il le couronna roi de toute la forêt et du pays de Carélie.

Le ferme et vieux Väinämöinen baissa la tête en rougissant. Il comprit qu'il venait de juger non un petit garçon, mais un dieu tout puissant.

Alors il s'en alla, il suivit le rivage, et tout en contemplant la mer, il

se mit à chanter ; ce fut son dernier chant, mais si puissant et beau que de sa seule force une barque de cuivre naquit. Le vieillard y monta, s'assit au gouvernail et gagna la vaste mer.

— Les jours succéderont aux jours, dit-il, les années aux années, mais il arrivera un temps où les hommes m'appelleront pour que je leur donne un Sampo, pour que je fasse briller la lune et le soleil, pour que je ramène la joie et le bonheur.

Et en disant ces mots, le chanteur de Suomi disparut et gagna les lointains horizons et le ciel infini. Mais il laissa en héritage ses chants et son kantélé aux enfants de la Finlande pour leur éternelle joie.

Lippo et Tapio

Il y avait en Laponie, il y a bien longtemps de cela, un chasseur nommé Lippo qui, par une belle journée de fin d'hiver, s'en fut, en skis, avec deux camarades, chasser les rennes sauvages. Après avoir erré tout le jour dans les grands bois déserts, la nuit les surprit, mais, grâce à Dieu, ils trouvèrent sur le bord d'un sentier une hutte de branchages, où ils purent dormir en paix et d'où, le lendemain, ils repartirent dès l'aurore pour battre à nouveau fourrés et halliers. En quittant la cabane, Lippo frappa violemment ses skis l'un contre l'autre et s'écria :

— Il nous faut abattre aujourd'hui deux gros gibiers pour chaque ski et un troisième pour le bâton.

Ils avaient à peine fait quelques mètres qu'ils aperçurent sur la neige les traces de trois rennes. Ils les suivirent et bientôt aperçurent les bêtes ; deux d'entre elles avaient leurs bois emmêlés, la troisième s'enfuit de toute la vitesse de ses jambes agiles et fines. Lippo dit alors à ses camarades :

— Attrapez ces deux-là, je vous les laisse. Pour moi, j'aurai bien vite fait d'atteindre l'autre à la course.

Aussitôt dit, Lippo s'élança sur les traces du renne, il les suivit tout le jour sur ses skis rapides, sans pouvoir arriver cependant à rattraper l'étonnant animal. Quand le soir tomba, Lippo, redoublant d'effort, croyait bien tenir la bête, mais celle-ci se précipita dans le clos d'une petite chaumière sur le bord du chemin. Le chasseur l'y poursuivit.

Alors apparut sur le seuil de la maisonnette un vieillard hirsute, aux cheveux et à la barbe en mousse de sapin, qui s'écria :

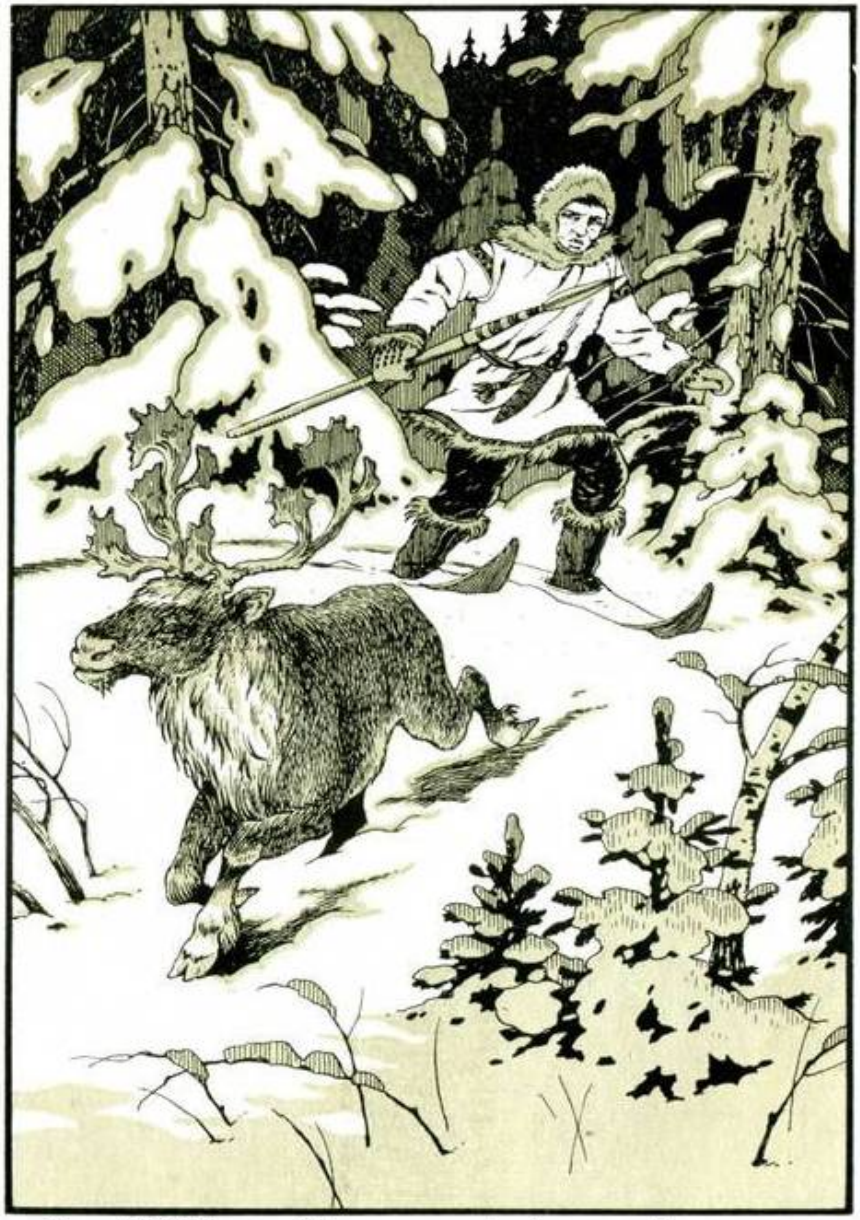
— Quel est donc l'étranger qui tout le jour a poursuivi et mis en

sueur mon beau coursier blanc ?

— C’est moi, dit le chasseur, en s’avançant.

Il s’inclina devant le vieillard en disant :

— Excuse-moi d’avoir, entraîné par ma course, pénétré jusque chez toi, je croyais poursuivre un animal sauvage.



Aussitôt Lippo s'élança sur les traces du renne.

Le vieillard, qui n'était autre que Tapio lui-même, le dieu de la chasse et de la forêt, répondit :

— C'est bon, entre dans ma demeure. Bien que tu aies poursuivi mon renne blanc jusqu'au soir, je te donne volontiers l'hospitalité pour la nuit.

Et Lippo pénétra dans la grande salle enfumée, aux poutres mal équarries, où se trouvait une grande quantité de bêtes qu'on rencontre dans les immenses forêts du Nord : des élans, des ours, des rennes, des renards et des loups.

Tapio offrit au chasseur fatigué un bon repas et une couche moelleuse. Mais quand, le lendemain, Lippo voulut reprendre sa route et retourner vers ses camarades, il ne put retrouver ses skis, qu'il avait pourtant soigneusement rangés la veille. Il les demanda à Tapio, celui-ci répondit :

— Pourquoi ne resterais-tu pas ici, pour devenir mon gendre, j'ai une fille unique que je te donnerai volontiers.

— Sans doute, répondit Lippo, je resterais avec joie, mais je suis pauvre.

— Oh ! peu importe, dit le dieu de la forêt ; que cela ne te tracasse pas, la pauvreté n'est pas un vice, et je pourrai te donner ici tout ce que tu peux désirer.

C'est ainsi que Lippo, l'agile skieur, le chasseur habile, épousa la fille du dieu et resta, en qualité de gendre, dans la chaumière au milieu de l'immense forêt.

***

Il y vivait depuis trois ans, et était père d'un robuste garçon, mais pourtant il n'était pas parfaitement heureux. Lippo, en effet, désirait revoir son village natal, assis sur le bord du lac aux eaux poissonneuses et claires. Il fit part de son désir à Tapio, lui demandant de le conduire avec sa femme et son fils au-delà de son royaume. Le vieux dieu à la barbe de mousse lui répondit :

— Si tu me fais des skis à mon goût, je te promets de t'emmener chez toi.

Aussitôt, Lippo, le bon chasseur, s'enfonça dans la forêt, et se mit au travail, coupant de sa hache les plus belles branches des meilleurs sapins, taillant et façonnant de son couteau acéré le bois odorant dont les copeaux jonchaient le sol. Il travaillait sans relâche, la sueur coulait sur son front bruni, mais il n'y prenait garde, tout à la pensée de sa chaumière, qui, là-bas, se mirait dans le lac.

Les skis commençaient à prendre bonne tournure, quand une mésange, perchée près de lui sur la branche d'un bouleau, se mit à

chanter :

Petit oiseau ! petit oiseau !
Mésange sur le blanc bouleau !
Place une branche sous le ski
Un bon taquet devant le pied.

Cette chanson, dont il ne comprenait pas le sens, agaça Lippo qui, saisissant un morceau de bois mort, le lança dans la direction de la mésange en grommelant :

— Qu'as-tu donc à radoter, vieille commère ?

L'oiseau s'envola, disparut dans le ciel, et Lippo continua de façonner ses skis du mieux qu'il put. Mais lorsqu'il les présenta à son beau-père, celui-ci secoua la tête et s'écria :

— Ces skis ne me conviennent pas !

Et le jour suivant, le pauvre chasseur s'enfonça de nouveau dans la forêt et se remit au travail. Cette fois encore, pendant qu'il s'appliquait à faire une œuvre sans reproche, la même mésange qu'il avait chassée la veille, perchée sur le même bouleau, reprit la même chanson :

Petit oiseau ! Petit oiseau !
Mésange sur le blanc bouleau !
Place une branche sous le ski,
Un bon taquet devant le pied.

— Te voilà encore, avec tes stupides bavardages, s'écria le jeune homme impatienté, et il lança un copeau à l'oiseau qui s'enfuit.

Ne prêtant pas attention aux paroles de la mésange, il tailla et orna les skis de son mieux. Mais quand il les présenta à son beau-père, celui-ci, comme la première fois, secoua la tête et dit dédaigneux :

— Ces skis ne me conviennent pas !

Et pour la troisième fois Lippo s'enfonça dans la forêt, mais lorsqu'il revit la mésange sur la même branche de bouleau, au lieu de la chasser il l'écouta avec attention :

Petit oiseau ! Petit oiseau !
Mésange sur le blanc bouleau !
Place une branche sous le ski,
Un bon taquet devant le pied.

— Pourquoi ne suivrais-je pas son conseil, pensa-t-il ? Ce ne doit pas être sans motif qu'elle chante toujours le même refrain.

Il fixa donc deux solides morceaux de bois sous les skis, et en ajusta deux autres pour maintenir les pieds. Il tremblait un peu en revenant présenter son ouvrage au dieu chenu. En voyant les nouveaux skis Tapio s'écria :

— Ils sont bien tels que je les désirais ! Maintenant je puis te conduire avec ta femme et ton fils vers ta demeure natale. Écoute-moi bien. Je vais, monté sur mes skis, partir le premier, tu suivras mes traces et tu t'arrêteras pour la nuit là où tu verras l'empreinte de mon bâton. Alors construis-toi, à cette place même, une cabane bien close où la moindre clarté des étoiles ne puisse pénétrer.

Et dès le lendemain, pendant tout le jour, Lippo et sa femme, montés sur leurs skis et traînant leur fils dans un petit traîneau, glissèrent sur les traces que les skis neufs du dieu de la forêt avaient profondément imprimées dans la neige.

Vers le soir, au moment où le soleil allait disparaître derrière les arbres, ils aperçurent la trace ronde du bâton et à côté, pour le dîner, un élan rôti. Ils s'arrêtèrent heureux, et Lippo construisit sa hutte en rameaux de sapin, prenant bien soin de lui faire un toit assez compact que pas un seul rayon d'étoile ne puisse traverser. Ils y apportèrent le traîneau de l'enfant et s'y reposèrent de leurs fatigues. Partis le lendemain à l'aurore, emportant avec eux comme provision un morceau d'élan, ils glissèrent tout le jour et, au crépuscule, trouvèrent comme la veille la trace du bâton de Tapio et, à côté, un renne rôti. Comme le soir précédent, Lippo bâtit une hutte de rameaux de sapins et prit encore bien garde à ce que le toit fût assez compact.

Et le lendemain tout se passa encore comme les deux premiers jours. Fatigués et las, ils aperçurent avec joie, quand vint le crépuscule, la trace ronde marquant le lieu du repos. À côté, était placé un coq de bruyère rôti.

— Maintenant, dit Lippo, ma chaumière natale est sans doute bien proche puisque nous n'avons pour toute provision qu'un coq de bruyère.

Tout joyeux, il confectionna, à la hâte, une hutte de rameaux, si peu épais et si mal entrelacés, que pendant la nuit, alors qu'ils reposaient tranquilles, les rayons clignotants des étoiles du ciel pénétrèrent entre les branches du toit.

Le lendemain matin, lorsque Lippo s'éveilla, sa femme avait disparu. Surpris, il se précipita hors de la hutte, mais la forêt s'étendait silencieuse et froide sous son manteau blanc. Il n'y avait sur la neige aucune trace de skis pour le conduire à sa maison natale. Lippo dut se résigner et attendre dans la hutte avec son enfant. Ils restèrent là tout

la jour, mais le soir tomba sans qu'ils n'eussent vu rien d'autre qu'un élan craintif qui apparaissait et disparaissait autour de la cabane.

Quand la nuit fut venue, Lippo et son fils s'endormirent sur leur lit de feuilles. Le lendemain matin ils trouvèrent de nouveau près de leur hutte un coq de bruyère rôti et ils aperçurent l'élan craintif qui les regardait.

Ils vécurent ainsi dans la hutte de sapin pendant des années. Le fils de Lippo devint un jeune homme adroit et fort. Un jour il pria son père de lui fabriquer une longue lunette, il voulait chercher à voir la maison natale et le pays de son père. Lippo fit ce que le jeune homme demandait, puis regardant lui-même dans la lunette, il s'écria aussitôt plein de joie :

— Nous sommes très près de ma chaumière assise au bord du lac, j'aperçois d'ici la prairie qui l'entoure.

Le père et le fils se mirent aussitôt en route et arrivèrent vite au pays si longtemps désiré.

Ils vécurent là jusqu'à la fin de leurs longs jours. Le jeune garçon s'y maria et c'est de lui que descendent les Lapons de Finlande.

Contes lapons

Les Lapons racontent, qu'avant le déluge, ils habitaient des contrées bien plus fertiles que maintenant, mais, qu'un jour, leur dieu Juhmel bouleversa tout leur pays de fond en comble.

Les eaux des marais et des fleuves envahirent les campagnes et noyèrent tous les habitants. Deux d'entre eux seulement échappèrent au désastre, un garçon et une fille… Juhmel les avait pris sous son bras et les avait portés sur le sommet d'une montagne qui émergeait seule au milieu de l'immense marécage.

Lorsque l'eau se fut retirée et que la terre eut séché, les deux enfants partirent chacun de leur côté pour voir s'ils ne trouveraient pas quelques autres survivants. Mais quand trois ans après ils se retrouvèrent, par hasard, ils n'avaient rencontré personne.

Ce sont ces deux enfants qui furent les ancêtres de tous les Lapons.

Les terres submergées ne retrouvèrent jamais leur ancienne fertilité, ni le climat sa douceur primitive. La Laponie était devenue ce qu'elle est maintenant, froide et désolée.

***

En ces temps légendaires, les Lapons avaient comme voisins des géants, le plus souvent malfaisants, mais heureusement d'une grande stupidité. C'était entre les deux races des luttes perpétuelles.

Le Lapon Askovis était le voisin du géant Stallo, et plus d'une fois, Askovis ne dut son salut qu'à sa présence d'esprit. Son plus grand plaisir était d'ailleurs de berner son redoutable adversaire.

Un jour que le géant avait attrapé le Lapon et voulait le dévorer, ce dernier proposa au colosse de mesurer leurs forces. Étonné d'une telle prétention, et certain de sa supériorité, Stallo accepta. En premier lieu, ils convinrent de cogner, chacun à son tour, leur tête contre un arbre, et celui-là serait le plus fort dont la tête pénétrerait le plus avant dans le tronc.

Stallo tenta l'épreuve le premier, mais quoique toute la forêt retentît de ses coups, sa tête ne s'enfonça pas d'un pouce et il se fit très mal.

Le tour d'Askovis avait été fixé au lendemain et le rusé compère passa une partie de la nuit à creuser plusieurs arbres puis à recouvrir les trous avec de l'écorce. Aussi quand le moment fut venu de montrer la dureté de son crâne, il fit entrer, à la stupéfaction admirative de Stallo, sa tête entière dans plusieurs troncs, l'un près l'autre, sans se faire la moindre bosse.

Stallo proposa alors une autre épreuve. Il s'agissait, cette fois, de lancer le pic du géant le plus haut possible. La force de Stallo était telle, qu'il fallut bien longtemps au pic, disparu dans les airs, pour retomber sur le sol. Alors Askovis ramassa l'outil et attendit un long moment.

— Qu'attends-tu donc ? questionna le géant impatient.

— J'attends ce nuage qui arrivé, j'ai envie de lancer le pic dessus pour voir s'il y restera perché.

— Ah ! de grâce, arrête, mon cher ami, s'écria Stallo effrayé, ne fais pas cela, je t'en prie, car ce précieux outil appartient à mon père et pour rien au monde je ne voudrais le perdre.

Cette fois encore le Lapon triompha. Puis au bout de quelques instants il se mit à tresser des brins d'osier :

— Que fais-tu là ? demanda son compagnon, intrigué.

— Oh ! c'est simplement pour emporter ta maison en argent, répondit le Lapon d'un air très sérieux.

— Ma maison ! Mais je ne veux pas, mais pas du tout. Si tu renonces à ton projet, je te donnerai ton bonnet plein de belles pièces.

Askovis accepta avec empressement, mais pendant que Stallo allait chercher de quoi tenir sa promesse, le rusé Lapon perça son bonnet et le plaça sur un trou qu'il fit dans le sol, si bien que le pauvre géant dut faire plusieurs voyages pour remplir ce nouveau tonneau des Danaïdes.

Stallo et ses descendants continuèrent longtemps encore à vivre dans les contrées sauvages de Laponie, mais en dépit de leur haute taille et de leur force surnaturelles, trompés et bafoués par les Lapons, malingres mais rusés, les méchants et stupides géants quittèrent la Laponie, et errèrent à travers les immenses forêts finlandaises.

C'est d'eux, ainsi que d'autres géants, que sont nés bien des caps, des isthmes, des collines et des îles de Finlande. Souvent, en effet, arrêtés

dans leur course par un lac infranchissable, ils transportaient, pour faire un pont, pierres et rochers mêmes, qui forment maintenant, recouverts par le temps d'humus et de verdure, beaucoup des belles crêtes qui traversent tant de lacs aux eaux claires.

Le rusé Lapon perça son bonnet et le plaça sur un trou qu'il fit dans le sol.

Quelquefois aussi, les géants de Laponie portaient sur leurs dos d'énormes sacs remplis de sable et de terre, et si, par malheur, le sac, trop chargé, venait à se percer, son contenu se répandait sur le sol, pour devenir l'une de ces collines, qui, aujourd'hui, couvertes d'épaisses forêts, sont un des charmes de la Finlande.

La légende de St-Henri

LES Finlandais, à l'écart dans le Nord de l'Europe, restèrent longtemps païens. Poètes et musiciens, ils adoraient des divinités assez vagues et peuplaient la nature sauvage qui les entourait de génies et d'hommes au pouvoir surnaturel qui étaient, comme eux, sensibles au charme des mots et des chants.

En 1156, le roi de Suède, Erik, appelé le saint, leva contre les habitants de Finlande une grande armée, et vint, le glaive à la main, les forcer à embrasser le christianisme. Mais les Finnois indépendants et libres résistèrent un temps pour conserver leurs antiques croyances. Pourtant, devant la force, ils durent s'incliner et se soumettre au pouvoir de l'Église.

Le roi de Suède s'était fait suivre dans sa croisade par l'évêque Henri, devenu l'apôtre martyr des Finlandais, car c'est pendant son œuvre d'évangélisation en Finlande, qu'il périt assassiné. Cette mort tragique est racontée dans un runo célèbre : la légende de Saint Henri.

***

Deux enfants grandirent autrefois, l'un en Finlande, l'autre en Suède. Le premier était Henri de Häme, l'autre le roi Erik.

Henri de Häme dit à Erik, son ami :

— Je veux aller baptiser les régions païennes, les pays qui n'ont pas de prêtre.

Le roi Erik lui répondit :

— Mais si les lacs ne sont pas glacés, si les fleuves ne sont pas

gelés ?

— Alors, dit Henri de Häme, je ferai le tour du lac Kuulo, je ferai le tour du fleuve recourbé.

Il attela son cheval au traîneau, prit ses livres sacrés et partit sans tarder. Il glissa deux jours et deux nuits de printemps ; alors le roi Erik dit à son ami :

— Déjà la faim nous presse, mais nous n'avons ni à manger ni à boire et n'avons pris aucun repos.

— Derrière le golfe habite Lalli, nous trouverons chez lui à boire et à manger et nous pourrons nous y reposer, repartit l'évêque Henri.

Lorsqu'ils arrivèrent à la ferme, Kerttu, l'indigne maîtresse, bavarda, tourna dans sa bouche sa langue de vipère et leur refusa à manger. Alors, selon la coutume en pareil cas, Henri de Häme prit du foin pour son cheval, un pain au-dessus du foyer, de la bière dans le cellier et mit de l'argent à la place. Puis les deux amis mangèrent, burent et après s'être reposés se mirent de nouveau en route.

Lalli, le patron de la ferme, rentra bientôt à sa maison, alors Kerttu, sa méchante femme, bavarda de nouveau et mentit.

— Des hommes sont venus ici, dit-elle, ils ont mangé, ils ont bu, ils se sont reposés. Ils ont pris du foin pour leur cheval, du pain au-dessus du poêle, de la bière dans le cellier, laissant pour chaque chose du sable à la place.

Le berger couché près du poêle l'entendit :

— Elle ment, s'écria-t-il, il ne faut pas la croire.

Mais Lalli, le mauvais homme, né d'une méchante famille, Lalli prit son meilleur cheval de selle, sa longue lance et partit à la poursuite des voyageurs.

Le fidèle serviteur dit à ses maîtres :

— J'entends du bruit derrière nous. Dois-je presser le cheval ?

Alors Henri de Häme répondit :

— Si on entend du bruit derrière nous, ne presse pas notre cheval, ne le fais point courir.

— Mais si l'on nous rattrape ? Si l'on nous tue ?

— Alors, dit le maître, cache-toi derrière ce rocher et prête l'oreille. Si l'on m'atteint et si l'on me tue, ramasse mes os sur la neige, mets-les dans un traîneau tiré par un bœuf.

« À l'endroit où le bœuf s'arrêtera fatigué, que l'on bâtisse une église, une chapelle où l'on prêchera pour tous les hommes la Sainte Parole.

Quand le méchant Lalli revint à sa maison, le berger, couché près du poêle, lui dit :

— Qui a donné à Lalli cette coiffure ? Qui a donné au méchant homme cette belle mitre ? Où ce porte-fourche a-t-il pris cette tiare d'évêque ?

Alors Lalli, angoissé, arracha la mitre de sa tête, mais toute la chevelure du méchant homme, sa peau du crâne même, restèrent accrochées à la tiare. En même temps, il ôta l'anneau de son doigt et sa chair se détacha.

Ainsi le mauvais Lalli, le meurtrier du grand évêque, fut puni par celui qui règne sur la terre et dans le ciel.

***

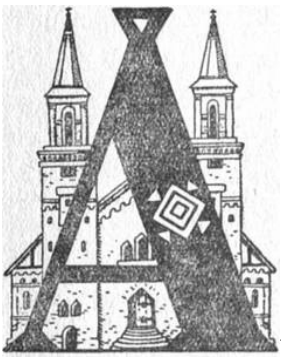
On éleva une chapelle à l'endroit même où Lalli assassina l'évêque Henri. On raconte qu'aussitôt après sa mort des miracles se produisirent, montrant qu'un homme puissant et aimé de Dieu venait de disparaître.

Le doigt de l'évêque, coupé par le méchant Lalli, aurait, dit-on, longtemps flotté à l'époque de la Saint-Jean sur les eaux limpides du lac Kyöliö. Un corbeau l'aurait pris dans son bec et l'aurait transporté à la cathédrale de Turku. Là, le doigt aurait rendu la vue à tous les aveugles par son seul contact. Les reliques de saint Henri reposent maintenant dans cette cathédrale.

Quant au méchant Lalli, il fut terriblement puni de son forfait. Après s'être enfui au fond des grands bois, un nombre incalculable de souris l'attaquèrent et voulurent le dévorer. Il essaya de leur échapper, mais en vain. Il dut pour s'en défendre bâtir une maison de pierre où il s'enferma et pleura le reste de ses jours sa détresse et son crime affreux.

On montre encore en Finlande ce qui reste de sa cabane : une pierre humide de larmes, qu'on appelle le roc des pleurs.

Comment un géant construisit l'Église de Reso



AU temps où les habitations de pierres étaient encore rares en Finlande, les habitants de Reso, paroisse située dans la région de Turku, eurent honte de leur vieille église de bois et décidèrent dans leur assemblée de printemps, d'en faire construire une en pierre qui, naturellement, devrait surpasser en grandeur et en beauté toutes celles des environs. Ils se déchargèrent humblement sur leur pasteur du soin de trouver un architecte assez habile et de surveiller la construction.

Le pasteur, tout heureux et fier qu'il fût de cette marque de piété et de cette confiance, n'en fut pas moins fort embarrassé. Ce bon vieillard, durant son long ministère, n'avait guère eu affaire aux architectes et il se demandait avec une certaine anxiété comment il trouverait un homme capable de bâtir un pareil édifice en pierre dans une région où toutes les constructions étaient en bois et de dimensions très modestes.

Un dimanche, peu de temps avant la Pentecôte, notre pasteur se promenait sur la grand-route, réfléchissant à ce problème. Il ne voyait guère qu'une solution possible et qui ne lui plaisait guère : aller à Turku chercher un maître maçon. Mais quel voyage coûteux et fatigant ; et s'il n'aboutissait pas, quelle désillusion à son retour pour les bonnes gens de la paroisse. Fatigué et soucieux, il s'assit sur une pierre près du chemin et continua de songer à sa difficile entreprise.

Il se disposait à repartir, lorsqu'il vit venir sur la route un homme bien vêtu, d'aspect robuste et décidé. S'adressant au vieillard, l'homme

lui demanda si Reso était encore loin et si la maison du pasteur était éloignée du centre du village. Il avait entendu dire que l'on y projetait la construction d'une église en pierre et il voulait se présenter comme maître d'œuvre.

Tout heureux d'être tiré d'embarras, le pasteur se fit connaître sur-le-champ, et l'étranger lui apprit qu'il avait été de pays en pays s'instruire dans l'art de l'architecture et qu'il se faisait fort de bâtir à Reso, avant l'automne, une église plus belle que toutes celles des environs moyennant un prix modéré. Il dit bien son nom, mais si vite et avec un tel accent étranger que le pasteur aurait eu bien du mal à le répéter.

Dès le lendemain, les principaux habitants de la paroisse, réunis par le pasteur, se mirent d'accord avec l'architecte sur le plan de l'église et sur la somme d'argent qu'elle leur coûterait. L'homme, le marché conclu, repartit pour aller chercher, disait-il, son matériel et ses ouvriers.

Quelques jours après, il revint, mais avec un seul compagnon. Le pasteur, étonné, lui demanda quand viendraient ses autres aides. Le maître-ouvrier lui répondit très sèchement que celui-là suffisait parfaitement et qu'il ne s'inquiétât de rien.

Et, en effet, la construction avança rapidement. Le maître portait lui-même les pierres et construisait les murs ; il paraissait doué d'une force surnaturelle et se jouait des plus lourds fardeaux. Pendant ce temps, son acolyte avait installé une forge et y travaillait jour et nuit sans relâche. La fatigue ni le sommeil ne semblaient avoir de prise sur eux, et, la nuit surtout, quand personne ne voyait ce qu'ils faisaient, leur travail progressait d'une façon prodigieuse. Avant la fin des récoltes, l'église était couverte et il ne restait plus que des détails à terminer.

Cette rapidité semblait effrayante au pasteur ; il y trouvait, sans trop savoir pourquoi, quelque chose de diabolique. N'y tenant plus, il décida d'aller demander conseil à son collègue le plus voisin, dont le renom d'intelligence et de savoir était grand.

Celui-ci, après avoir entendu le récit que lui fit d'une voix angoissée son visiteur, lui dit :

— Il est vraisemblable que vos deux ouvriers sont deux trolls. Vous savez que les trolls aiment beaucoup à amasser l'or et l'argent dans les cavernes des montagnes ; l'occasion d'en gagner leur aura semblé bonne. Tâchez de savoir leurs vrais noms, il vous sera alors facile de les mettre en fuite en faisant le signe de la croix, mais il serait prudent d'employer ce moyen avant que leur tâche ne soit entièrement terminée et qu'ils n'aient jeté un sort sur l'église.

Le vieux pasteur, en suivant le chemin du retour, était si préoccupé de ce qu'il venait d'entendre, qu'à un carrefour il se trompa de sentier

et se perdit dans la forêt. Comme la nuit tombait, il décida d'attendre le lever du jour à la place où il se trouvait, pour ne pas s'égarer plus profondément dans les ténèbres. Fatigué de sa longue route, il s'étendit sous un arbre et s'endormit sans tarder.

Vers le milieu de la nuit, il fut réveillé en sursaut. Des hurlements perçants troublaient le calme de la nuit ; on eût dit des cris d'enfant, mais d'un enfant à la voix d'une puissance extraordinaire. À ces cris se mêlèrent bientôt ceux d'une femme en colère qui essayait, en l'effrayant, de faire taire le bébé ; puis de guerre lasse, pensant mieux réussir par la douceur, la mère, sans doute, se mit à chantonner en guise de berceuse :

Killi kirkkoja tekee
Nalle nauloja takoo
Rahallisess' Raision maass'

(Killi bâtit l'église, Nalle forge des clous dans le riche pays de Reso.)

Toute la forêt résonnait sinistrement de cette voix terrible se mêlant aux pleurs de l'enfant qui finit, toutefois, par s'endormir. Mais le pasteur, lui, ne put retrouver le sommeil ; aussi, dès que l'aurore empourpra le ciel, il reprit sa route, joyeux d'avoir appris que les deux maçons s'appelaient Killi et Nalle, car c'était, sans nul doute, la femme de Killi qui, dans la forêt, avait, pendant la nuit, bercé son enfant.

Dès le matin même il alla visiter l'église, il la trouva presqu'achevée ; seuls y manquaient quelques ornements. Sans parler à personne de ce qu'il avait appris, le soir venu, il revint au chantier ; les deux ouvriers sculptaient sur le toit de l'église des ornements en forme de croix. Mais ces hommes qui, jusqu'alors, s'étaient montrés d'une si prodigieuse habileté, ne pouvaient venir à bout de cette dernière tâche pourtant si simple.

Le pasteur n'eut plus aucun doute. Vite il fallait, en employant le moyen donné par son ami, chasser ces mauvais génies. Après avoir fait une courte prière, le vieillard, en se signant, s'écria :

Pois Killi kirkosta !
Pois Nalle harjasta !

(Va-t'en, Killi, de l'église, va-t'en, Nalle, du toit.)

À ces paroles, ô miracle, les deux ouvriers se transformèrent en deux corbeaux gigantesques, qui, avec des cris discordants, s'envolèrent dans les airs et disparurent dans la nuit sans étoiles.

Cette disparition combla de joie le bon pasteur. Le lendemain, il réunit ses paroissiens pour les mettre au courant de l'extraordinaire aventure et de son dénouement imprévu. Les habitants de Reso, tout heureux d'avoir une superbe église sans bourse délier, félicitèrent chaudement leur pasteur, et ils décidèrent d'inaugurer l'édifice pour la saint-Michel, après avoir fait terminer les croix qui seules manquaient.

***

Peu de temps après ces événements, il ne fut bruit dans toutes les îles autour de Turku que d'un prodigieux géant qui se promenait çà et là et qui jetait l'effroi partout. Bien des gens l'avaient vu, et tous s'accordaient à dire qu'il était habillé de gris, grand comme un pin, et qu'il portait sur son dos, dans un sac de cuir, un énorme rocher ; qu'enfin, dans ses voyages peu lui importait de cheminer sur terre ou dans la mer car même en marchant dans les plus grandes profondeurs, l'eau atteignait à peine le revers de ses bottes.

Certains racontaient même qu'il demandait à tout venant le chemin de la paroisse de Reso, car il voulait, disait-il, se rendre dans ce lieu pour se venger des habitants qui ne lui avaient pas payé la belle église qu'il leur avait construite, et il ajoutait :

— J'ensevelirai cette église sous le rocher que je porte sur mon dos ; ainsi ces paroissiens malhonnêtes ne tireront aucun profit de leur mauvaise foi.

Tout cela vint aux oreilles des habitants de Reso, qui se rendirent au presbytère chercher conseil. Le vieux pasteur comprit immédiatement que le géant grand comme un pin n'était, autre que Killi, et il pensa que le mieux était d'essayer de s'entendre avec la femme de ce dernier ; peut-être arriverait-elle à détourner son époux de ses projets de vengeance.

Le vieillard s'enfonça courageusement dans la forêt à la recherche de la femme de Killi. Après avoir marché quelques heures il trouva la géante non loin de l'endroit où, une nuit, il avait entendu pleurer l'enfant. Vieille et laide, elle habitait une grotte profonde avec son jeune fils qui, pour l'instant, dormait dans un berceau de pierre.

Le pasteur l'aborda poliment, lui demandant si elle n'était pas la femme du puissant Killi, et si elle en avait de récentes nouvelles.

— Mon mari, répondit-elle, est bien le puissant Killi, le roi de la montagne, mais hélas ! je l'attends en vain depuis le dernier été, car malgré sa richesse et sa puissance, il nous laisse, son enfant et moi, dans le plus profond abandon. Sans doute, ajouta-t-elle, la construction de l'église de Reso a dû lui porter malheur, car depuis, l'enfant ne cesse de pleurer, et ni mes menaces ni mes caresses

n'arrivent à le consoler.

Le pasteur, après avoir laissé la géante parler et se plaindre, lui raconta les bruits qui, dans le pays, couraient sur son mari.

— Ne pourriez-vous, lui demanda-t-il, moyennant une bonne récompense, l'éloigner de notre paroisse ?

La géante refusa d'abord, en se mettant en colère :

— Peu m'importe votre église, qu'elle croule si elle le veut, vous ensevelissant vous et vos paroissiens.

Mais elle se radoucit bien vite quand le pasteur lui eut tendu quelques pièces d'argent et lui en eut promis beaucoup d'autres.

— Peut-être, dit-elle alors doucement, pourrai-je arranger l'affaire.

Elle laissa dans la grotte l'enfant endormi dans son berceau de pierre, elle ferma la porte avec un énorme rocher et se dirigea vers la mer. Elle trouva là une barque qu'elle remplit de vieilles chaussures usées, de rames brisées, puis dans ce singulier équipage, elle partit à la recherche de son époux. Elle le trouva bientôt, pataugeant dans un bras de mer.

Killi, qui portait toujours son rocher, lui cria, dès qu'il l'aperçut :

— Quel bonheur de te voir, tu vas peut-être pouvoir m'indiquer le chemin de Reso. Sais-tu que les habitants n'ont pas voulu me payer leur église ? Je veux pour me venger la démolir de fond en comble. Mais dépêche-toi de me montrer le chemin.

— Mon pauvre ami, répondit doucement la géante, comme tu te trompes si tu crois être près de Reso ! J'en viens tout droit, et regarde dans ma barque toutes les chaussures que j'ai usées et toutes les rames que j'ai rompues avant de te rencontrer.

Killi, très désappointé par cette réponse, haussa les épaules de dépit et s'écria :

— S'il en est ainsi, je ne veux plus traîner ce rocher, j'en trouverai bien un autre sur ma longue route.

Il le jeta en l'air et s'éloigna de la mer avec sa femme.

C'est ainsi que l'église de Reso fut bâtie par de mauvais génies et ne fut pas détruite grâce à la ruse de son pasteur.

Il y a dans la région de Turku un énorme rocher, que l'on appelle encore aujourd'hui Kukkaro Kivi, c'est-à-dire « pierre du sac ».

La légende de Jacques de La Gardie

JACQUES DE LA GARDIE fut un des noms les plus célèbres de la Finlande, vers la fin du XVIe et au début du XVIIe siècle. Non seulement l'histoire a conservé la mémoire de ses combats fameux contre les Russes, mais l'imagination populaire lui a prêté maints exploits étranges et surnaturels, qui sont devenus légendaires.

Ce qu'il y a d'intéressant pour nous, Français, c'est que son père, Pontus de La Gardie, était de famille languedocienne. En effet, il était né à La Gardie, dans l'Aude, vers 1520. C'était un aventurier qui, après avoir combattu en Italie et en Écosse, fut fait prisonnier par les Suédois, alors qu'il était à la solde du roi de Danemark.

Le roi de Suède, Éric XIV, qui régnait aussi sur la Finlande, car à cette époque, les deux pays étaient unis, prit à son service le soldat français qui devint un général célèbre.

Pontus de La Gardie fit à la tête d'armées suédoises et finlandaises de nombreuses et brillantes incursions en Russie, où il assiégea Narva et Novgorod. Il périt noyé à Narva en 1585 et fut enterré à Tallin, aujourd'hui capitale de l'Esthonie. On peut encore voir son mausolée dans la cathédrale de cette ville.

Il avait épousé Sofia Gyllenhjelm, fille du duc Jean, successeur du roi Éric. Leur fils, Jacques, fut le fameux « Jaakko », bien souvent confondu avec son père Pontus.

Jaakko naquit à Tallin en 1583, mais la légende place son lieu de naissance dans le Häme, province de la Finlande centrale. C'est là, raconte-t-on, dans cette splendide région de lacs et de forêts, qu'il passa son enfance.

C'était, dès l'âge de quinze ans, un solide gaillard mais qui n'aimait

guère le travail. Il avait même coutume de ne rien faire du tout pendant l'hiver, si ce n'est se divertir. Aussi l'appelait-on « Jaakko le Paresseux ».

L'été, pourtant, il entreprenait quelque tâche. C'est ainsi que, par une belle journée, il travaillait sur ses terres quand il aperçut un groupe de soldats, passant sur le chemin.

La vue de ces guerriers aux longs sabres étincelants sous le soleil, lui donna soudain envie de suivre ces hommes à l'allure martiale. Sans plus de réflexion, il se précipita vers le chef de bande, lui fit part de son désir, et comme il était fier et beau on jugea qu'il ferait un bon soldat. Sans hésiter, les bottes couvertes de glaise, les mains noires, les vêtements en désordre, mais l'air décidé et marquant le pas, il suivit la petite troupe jusqu'à la ville voisine. Là, il apprit vite et sans peine le métier des armes.

Pourtant, parfois, repris par son invincible paresse, il négligeait les devoirs les plus élémentaires et les ordres les plus stricts, si bien qu'un jour, il fut, par punition, enfermé dans un cachot profond. Là, assis sur la terre humide, loin de se repentir, il se mit à pester et à jurer.

— Et dire, criait-il, que pas même l'esprit malin ne viendra à mon secours !

Mais il n'eut pas plus tôt prononcé ces mots que le diable en personne apparut dans l'ombre et, en ricanant, lui promit son aide entière et pour toujours, à condition toutefois que le jeune prisonnier se vendît à lui.

Jaakko n'hésita pas une seconde ; de la main gauche, avec l'index trempé dans son propre sang, il signa, dit la chronique, un pacte avec le diable, lui promettant de devenir son serviteur mais seulement après s'être mis en grande tenue. Aussi Jaakko, rusant avec le malin, demeura-t-il bien longtemps sans se laver le visage, sans peigner ses cheveux, sans faire sa barbe. Sa tenue était toujours sommaire et quand le diable se présentait pour le prendre, le jeune homme n'était jamais prêt.

— Attends, disait-il, je n'ai qu'une seule botte.

Et pendant presque toute sa vie, il se promena malgré les rires moqueurs de tous ses camarades avec un pied chaussé d'un brodequin, l'autre d'un soulier bas.

Tour à tour plein de mollesse ou d'entrain, il avait gagné dans ce pacte un étrange pouvoir, grâce auquel, dit la légende, il triompha sans effort de tous ses ennemis, et qui fit de sa vie un tissu d'aventures extraordinaires et merveilleuses.

Car, en effet, malgré son dégoût de l'effort, Jaakko le Paresseux devint un grand chef d'armée. Dès l'âge de vingt-cinq ans, et ici le conte fait place à l'histoire, il assiégea et prit, en Russie, Moscou et Novgorod ; dans cette dernière ville, il demeura près de six ans, et ce

temps sembla bien long à ses soldats, qui disaient en plaisantant :

— La belle saison s'en va, l'hiver aussi, seul Jaakko le Paresseux demeure.

Il agrandit, au début du XVIIe siècle, la Finlande qu'il chérissait, de plusieurs places fortes. On dit aussi que c'est près de lui, en 1614, que le roi de Suède, Gustave-Adolphe, s'initia à la guerre.

Mais jusque dans ses luttes avec l'ennemi, Jaakko avait du mal à secouer sa lenteur et son indolence. Rarement il livrait bataille le premier, mais il se plaisait à harceler son adversaire par des taquineries et des expédients, qu'il tirait de son esprit plein de ressources et de malice auquel on a prêté un don surnaturel. C'est ainsi que le bonnet à plumes que portait Jaakko devint fameux, car il possédait un pouvoir magique. Quand, dans une bataille, la situation était critique et que les ennemis devenaient menaçants par leur nombre, le jeune chef d'armée soulevait ce bonnet enchanté, l'élevait vers le ciel en le secouant à tous les vents et disait :

— Homme et cheval, cheval et homme. Alors, de chaque plume descendaient prêt à combattre, un cheval et un cavalier armé. Devant ce prodige, l'ennemi ne pensait plus qu'à fuir.

Jaakko le Paresseux ne manquait pas non plus d'imagination pour construire bateaux ou maisons et inventer de nouvelles armes. On raconte qu'il donna à la Finlande une flotte militaire armée de canons tels, que lorsque l'un d'eux tirait, on l'entendait à 500 kilomètres. Les canons de terre ne le cédaient en rien à ceux de la marine, ni par leur portée ni par leur taille : il ne fallait pas, en effet, moins de quarante bœufs pour en tirer un seul. Quand les boulets de telles armes touchaient par hasard la surface de l'eau, soit de la mer, soit des lacs, ils recevaient de ce contact une force nouvelle, et repartaient de plus belle, tout droit dans la direction de l'ennemi.

La légende a mêlé Jaakko le Paresseux à un des faits les plus célèbres de l'histoire de Finlande : « Le boum de Viipuri ». Et si l'imagination populaire a confondu Jacques de La Gardie avec Knut Posse, qui vivait cinquante ans plus tôt et qui défendit Viipuri contre les Russes, c'est un signe de plus montrant l'extraordinaire impression qu'a laissée en Finlande le fils du gentilhomme languedocien.

Dès cette époque, comme de nos jours, la Russie était une terrible voisine pour le peuple finnois. C'étaient des incursions sans cesse renouvelées dirigées comme aujourd'hui, particulièrement contre Viipuri, la capitale de la Carélie, qui, au fond de son golfe parsemé d'îles, et serrée contre son château fort aux épaisses murailles et au fier donjon, était comme la porte et la sentinelle protégeant le pays tout entier.

Vers 1495, les Russes, passant leurs frontières, répandirent la terreur dans toute la Carélie ; toutes les paroisses, que la guerre de 1940 nous

rendent familières, étaient comme aujourd'hui pillées et dévastées.

« Maintenant, dit la chronique, notre Carélie ne rit plus, mais elle pleure, car le Russe, dans son œuvre de destruction, est cruel et sauvage. »

En septembre 1495, soixante mille ennemis, dit-on, franchissent la frontière, armés de terribles canons longs de quarante pieds. Les Finlandais, au contraire, mal préparés, étaient en très petit nombre. Mais bien vite le vaillant peuple s'agite, organise sa résistance, arme sa fière citadelle, lance dans tout le peuple un appel angoissé :

« Accourez tous, jeunes et vieux, riches et pauvres, la Finlande est en danger, soixante mille Russes nous assiègent. »

Les évêques eux-mêmes, du haut de leur chaire, battent le rappel et poussent leur peuple à la résistance. Épouvanté devant le nombre surprenant des ennemis, Maunu III, évêque d'Abo, fait appel à la Suède, lui demandant une aide qui vint trop tard, car Sten Sture, qui devait commander l'expédition, se mit en route avec une grande lenteur.

Heureusement, de tous les coins de la Finlande, accourent chevaliers, hommes d'armes et paysans armés. Mais en dépit de leurs efforts, l'ennemi en trois grandes colonnes et suivant un drapeau flamboyant, approche de la ville et le 30 novembre, jour de la Saint André, cerne le château, où Knut Posse commande à huit cents courageux soldats.

À coups de béliers, les Russes attaquent les épaisses murailles ; déjà deux tours sont entre leurs mains, ils arrivent même au sommet de la troisième et par des cris de joie et de guerre, l'ennemi vainqueur s'enhardit encore.

Les Finlandais, loin de désespérer, luttent avec une énergie farouche. C'est alors que le gouverneur, Knut Posse, eut l'idée d'allumer sous les tours des barils de poudre. Ce fut une terrible explosion. La fumée et les flammes semèrent chez l'ennemi la panique et l'effroi. Tous ceux qui grimpaient à la tour périrent, une grande partie de ceux qui, affolés, cherchaient à fuir, tomba dans le golfe et se noya, d'autres furent massacrés à grands coups de béliers par les Finlandais.

La tradition populaire veut, qu'au moment où l'ennemi prit la fuite, apparût, dans le ciel sombre d'automne, la croix de Saint André ! C'est elle qui aurait protégé et sauvé la ville. En même temps, le nombre des guerriers finlandais, qui était en réalité très petit, aurait tout à coup semblé si grand aux yeux de l'ennemi que, celui-ci, effrayé, ne se crut plus capable de tenir tête à tant de soldats.

Mais la légende confondant Jaakko de La Gardie avec Knut Posse, et c'est là que réapparaît notre héros, raconte que c'est ce dernier qui commandait la forteresse au moment où les Russes l'investirent. Quand tout espoir sembla perdu, Jaakko, ayant recours à ses secrets

de sorcellerie, serait bien vite descendu dans une cuisine du château.

Là, dans un grand chaudron de fer, il prépare en secret et en toute hâte une étrange mixture : il fait cuire à grand feu, en agitant constamment cent serpents et autant de crapauds, avec du vif argent, de la potasse et de la chaux.

Quand la cuisson fut terminée, il recommanda aux soldats finlandais de descendre bien vite avec lui dans les caves du château, et là de se bien boucher les oreilles. Puis il dit à un vieillard de monter le chaudron au haut de la tour, d'y mettre un tison ardent et de jeter le tout sur les Russes.

Aussitôt que le mélange fut lancé, il se produisit une telle explosion, un « boum » si formidable, que subitement les tours où grimpaient les ennemis furent projetées vers les nuages et réduites en poussière, et que ce bruit étourdissant rendit sourds bien des habitants de la ville.

Tel est le « boum de Viipuri », par lequel, une fois encore, les Russes furent rejetés hors de Finlande.

Malgré sa ruse et son grand art, Jaakko tomba pourtant un jour aux mains des ennemis ; fait prisonnier, il se tira encore de ce mauvais pas. Il eut l'idée, en effet, de dessiner un bateau, et bien que ce ne fût que quelques traits sur le papier, il s'assit sur cette simple image qui le conduisit à travers le golfe de Bothnie jusqu'à Stockholm. C'est là qu'il se construisit un château d'une taille vraiment imposante, puisqu'il comptait autant de fenêtres qu'il y a de jours dans l'année et autant de portes qu'il y a de saints sur le calendrier. Il n'avait pas fallu pour le construire moins de sept tonneaux d'or, mais qu'était-ce pour Jaakko qui recevait chaque nuit autant d'argent qu'il en avait dépensé pendant le jour ?

Jouissant d'un tel prestige dans le pays, il épousa, naturellement, la fille du roi.

C'est ainsi que selon la légende, Jaakko de La Gardie mena une existence où le miracle s'alliait à la vie quotidienne. Il parvint par sa ruse à se défaire du diable lui-même avec lequel, en vieillissant, il ne voulait plus avoir à faire.

Peu de temps avant sa mort, sentant la fin prochaine, il aurait appelé autour de son lit ses meilleurs compagnons d'armes.

— Quand je serai mort, leur dit-il, je voudrais que l'on fasse de ma peau un tambour, un beau tambour qui entraînera les soldats au combat. Aussi longtemps qu'il résonnera, vous serez victorieux à la guerre.

Le conte dit qu'on exécuta ce désir suprême, et que le moribond avait dit vrai. Longtemps le beau tambour porta bonheur aux soldats finnois auxquels il donnait courage et succès.

Jaakko, à son lit de mort, aurait dit encore à ses camarades :

— Si de durs moments se lèvent pour vous, si notre cher pays est en

détresse, qu'on m'appelle, je sortirai du tombeau pour secourir et délivrer la Finlande.

Au moment où il rendait le dernier soupir, Dieu lui pardonnant ses folies, car il avait été brave et bon, aurait envoyé voltiger autour de son lit de mort un oiseau blanc, en signe de pardon.

Telle est la vie, dans l'histoire et la légende, de Jacques de La Gardie, petit-fils d'un pauvre gentilhomme languedocien et d'un roi de Suède.

Sven Dufva
d'après J. L. Runeberg

VEN Dufva était un grand garçon de Finlande, blond, robuste, d'humeur égale et toujours plein de bonne volonté. Mais il n'avait pas de chance, et, il faut bien le dire, son corps vigoureux semblait s'être développé au détriment de son intelligence. S'il fauchait, il ne tardait guère à ébrécher sa faux, conduisait-il une voiture, elle avait bien des chances de verser, s'il fallait mener le bétail d'un côté, il le menait de l'autre.

Aussi son père, le vieux sergent Dufva, se désespérait-il jour après jour. Réformé après avoir été estropié par les Russes, le sergent avait regagné la petite ferme qu'il tenait de ses parents, et il y avait élevé de nombreux enfants, tous casés à présent, sauf le plus jeune Sven.

Ce dernier était son perpétuel tourment, aussi le vieillard gémissait sans fin sur les mésaventures de son jeune garçon et la maison retentissait sans cesse de ses reproches et de ses plaintes. Alors le pauvre Sven, déjà fort contrit de ses déconvenues perpétuelles, sentait souvent sa tête près d'éclater, si bien qu'un jour, n'y tenant plus, il se mit à réfléchir et chose curieuse, sa pauvre cervelle trouva une solution.

Quand son père répéta son éternel refrain :

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! Que pourrais-je faire de toi ?

Le garçon releva la tête et, rassemblant son courage, répondit d'un ton décidé :

— Je serai soldat.

À ces paroles extraordinaires, le vieux guerrier resta stupéfait, ouvrit la bouche, la referma, puis s'écria :

— Toi, un ours si mal dégrossi, prendre un fusil et te faire soldat ! Rêves-tu ?

— Non, répondit le garçon, ici je ne réussis à rien et ne suis qu'une charge inutile, peut-être est-il plus facile de mourir pour le roi et le pays.

Le sergent, ému, regarda son fils et le vit grave et résolu ; alors ses yeux se gonflèrent et sa moustache se mit à trembler ; quant à Sven Dufva, il prit son sac et d'un cœur léger se rendit au corps le plus proche. Il avait la taille et le poids, était solide et bien portant, on lui mit un uniforme sur le dos.

Dès lors, il fallut apprendre le métier de soldat. C'était une grande réjouissance de le voir se tenir sous les armes et manœuvrer à sa manière toute particulière. Le caporal criait, puis riait, criait encore et riait de nouveau. Si la recrue ne faisait guère de progrès, du moins montrait-elle tant de bonne volonté qu'il était impossible de lui en vouloir. Sa force physique était remarquable ; quand il marquait le pas, le sol tremblait et la sueur coulait sur son front ; mais si l'on commandait :

— À droite ! Marche ! il hésitait toujours un moment et allait bien souvent à gauche. Présentez les armes, croisez la baïonnette, il semblait comprendre tout cela, mais au commandement :

— Présentez armes ! il se mettait aussitôt en garde et présentait les armes quand il fallait les reposer.

Aussi l'exercice exécuté par Sven Dufva devint-il fameux dans la compagnie, et tous, chefs et soldats, riaient de bon cœur devant ce prodige. Pour lui, il allait son petit train, patient comme toujours, attendant des jours meilleurs… Sur ces entrefaites, la guerre éclata.

La compagnie dut marcher. On se demanda si Dufva se conduirait bien et quelle figure il ferait sur le champ de bataille. Il laissa les autres parler, puis régla l'affaire en disant :

— Si l'on ne veut pas que j'aille avec les autres, eh bien ! j'irai tout seul !

Il obtint pourtant de conserver armes et bagages, se fit domestique pendant les haltes, soldat quand il fallait se battre.

Se battre, servir, tout se faisait du même petit train uniforme ; aussi on ne songeait jamais à le traiter de paresseux.

Pressé par les Russes, il fallut reculer. La retraite se fit en bon ordre le long d'un cours d'eau. La section de Sven Dufva avait été chargée de réparer une route près d'une étroite passerelle, enjambant la rivière.

Leur tâche terminée, les soldats se tenaient au repos dans une ferme non loin de là. Dufva montait la garde au bord de l'eau.

Il était là, ferme, large d'épaules,
tranquille comme à l'habitude.

Tout semblait calme, quand, soudain, éperonnant son cheval couvert d'écume, un aide de camp du général Sanders arrive au galop, criant à pleine voix :

— Au pont, mes enfants, aux armes, un détachement russe qui cherche à passer la rivière est signalé. Sergent, ajouta-t-il en s'adressant au chef de poste, jetez la passerelle à l'eau, si vous le pouvez, sinon, résistez jusqu'au dernier homme. L'armée est perdue si l'ennemi passe. Vous allez recevoir du renfort, le général lui-même arrive, soyez tranquille et tenez bon.

Il repart au galop, les hommes se précipitent, mais ils avaient à peine atteint la rive qu'une troupe russe se déploie de l'autre côté, et d'un feu de salve abat huit Finnois ; la place était intenable, une seconde décharge et cinq hommes seulement restent debout, aussi à l'ordre de retraite, tous obéissent, sauf Sven Dufva qui, ayant naturellement mal compris, croise la baïonnette et mieux encore, loin de se retirer, s'élance seul sur l'étroite passerelle.

Il était là, ferme, large d'épaule, tranquille comme à l'ordinaire, prêt à enseigner au premier venu tout ce qu'il avait si péniblement appris.

Il n'attendit pas longtemps un élève, car en un moment le petit pont se trouva rempli d'ennemis. Ils couraient, homme par homme, mais qui se présentait, était frappé, de droite ou de gauche, et renversé. Il eût fallu plus d'un adversaire pour abattre ce géant ; mais continuellement l'homme le plus proche lui était un rempart contre les coups de fusil des autres. De son côté, l'ennemi s'acharnait d'autant plus qu'il voyait s'échapper l'occasion de passer.

À ce moment, le général Sanders parut avec sa troupe ; il vit comment se battait Dufva.

— Bien ! Bien ! lui cria-t-il, tiens bon, vieux camarade, n'épargne aucun de ces diables. Tiens encore un moment. Voilà un vrai soldat ! Voilà comment doit frapper un vrai Finnois ! En avant, mes enfants, à son aide ! C'est lui qui nous a sauvés !

L'attaque fut repoussée ; les Russes reculèrent et se retirèrent lentement. Quand tout fut fini, Sanders mit pied à terre, s'approcha de la rivière et demanda où était le soldat qui tout à l'heure défendait si bien le pont. On lui montra alors Sven Dufva.

Il s'était battu jusqu'au bout, comme un homme, et semblait ne s'être couché que pour se reposer. Il était là, étendu, non pas plus calme, mais beaucoup plus pâle qu'avant.

Sanders se pencha et regarda cet homme. Ce n'était pas un étranger pour lui : il le connaissait bien, au contraire. Sous le corps l'herbe était rouge ; par la poitrine blessée, il avait perdu tout son sang.

— La balle a bien su par où le prendre, dit le général simplement, il faut lui rendre cette justice, elle en savait plus long que nous. Elle s'est bien gardée de toucher le front, ce pauvre front si étroit, mais elle a

frappé ce qu'il avait de meilleur, sa noble, sa brave poitrine.

Le mot du général se répandit dans toute l'armée, et chacun pensait qu'il avait bien parlé.

— Car, disait-on, l'intelligence était peu de chose chez Dufva, il avait une pauvre cervelle, mais le cœur, ah ! le cœur, lui, était bon.

Tuhkimo

Il était une fois trois frères ; les deux aînés, actifs et entreprenants, travaillaient sans relâche et dirigeaient tout dans la maison, à la place de leur vieux père affaibli par l'âge, mais ils étaient durs et orgueilleux.

Le plus jeune, au contraire, aimait à rester de longues heures à rêver, assis au coin du feu. Il était doux et patient, mais se souciait peu de gagner de l'argent, aussi ses frères le méprisaient et, par dérision, l'appelaient Tuhkimo, ce qui en finnois veut dire Cendrillon.

Lorsque le père se sentit mourir, il réunit ses trois fils et leur dit :

— Mes enfants, je sens les forces m'abandonner. Voici mon dernier désir : je voudrais qu'après ma mort, vous veniez, chacun à votre tour, veiller et prier une nuit sur ma tombe.

Les enfants promirent en pleurant et bientôt le vieillard rendit le dernier soupir.

Le lendemain, lorsqu'il s'agit de savoir qui passerait la première nuit, les deux aînés, un peu effrayés à la perspective de cette longue veillée solitaire, près d'une tombe, au milieu d'un cimetière sinistre, décidèrent que ce serait Tuhkimo qui commencerait.

Le jeune homme, malgré sa nature rêveuse, n'était pas peureux et il accepta volontiers, heureux d'accomplir le premier la dernière volonté d'un père tendrement aimé.

La nuit venue, il se rendit donc au cimetière, s'agenouilla près de la tombe et se mit à prier. Soudain, il se releva, effrayé. Il lui semblait que des bruits étouffés sortaient du tombeau. Il retint son souffle et entendit distinctement la voix de son père qui interrogeait :

— Quel est celui de mes fils qui, en ce moment, prie pour moi avec

tant de ferveur ?

— Et qui serait-ce, père chéri, si ce n'était moi, le plus jeune de tes trois fils ? répondit Tuhkimo, d'une voix rendue un peu tremblante par l'émotion.

— L'aîné aurait dû venir le premier, reprit la voix, enfin, puisque c'est toi, voici le dernier présent que j'ai à te faire.

Et sortant de la tombe, le fantôme du vieillard tendit au jeune homme tremblant une baguette rouge, et lui montrant une colline voisine, il reprit :

— Quand tu frapperas de ta baguette le sol de cette colline, elle s'ouvrira et tu trouveras dans ses flancs un cheval rouge au front marqué d'un rayon de lumière et bien d'autres présents.

Lorsque Tuhkimo, le lendemain matin, rentra à la maison, encore tout ému de cette apparition, ses frères lui demandèrent comment il avait passé la nuit.

— Bien mal, répondit le jeune homme, père est sorti de son tombeau et a voulu me dévorer. Il a promis d'ailleurs de venir jusqu'ici pour vous dévorer vous aussi, si vous n'allez pas veiller sur sa tombe.

Cette réponse terrifia les deux frères, le cadet surtout, qui devait veiller la nuit suivante. Il demanda à Tuhkimo de le remplacer, disant qu'il était malade et ne pouvait supporter les émotions, et qu'au fond, peu importait que la promesse faite au mourant fût tenue par l'un plutôt que par l'autre. Le jeune homme accepta, après s'être un peu fait prier, disant malicieusement :

— En tout cas, si je suis emporté, la perte ne sera pas grande.

Comme la nuit précédente, il se mit à prier et bientôt entendit la voix de son père lui demander :

— Pourquoi donc mon fils cadet n'est-il pas venu veiller à son tour ?

— Il n'a pas osé, mon père, répondit Tuhkimo, cependant il prie pour vous dans sa chambre.

— C'est bon, puisqu'il n'est, pas venu, c'est toi qui auras sa part.

Et le fantôme, sortant du tombeau, donna à son fils une baguette grise.

— Si tu frappes avec cette baguette le sol de la montagne que tu vois là-bas, elle s'ouvrira et tu trouveras un cheval gris, marqué au front d'un rayon de lune, et des richesses bien plus grandes que dans la première montagne.

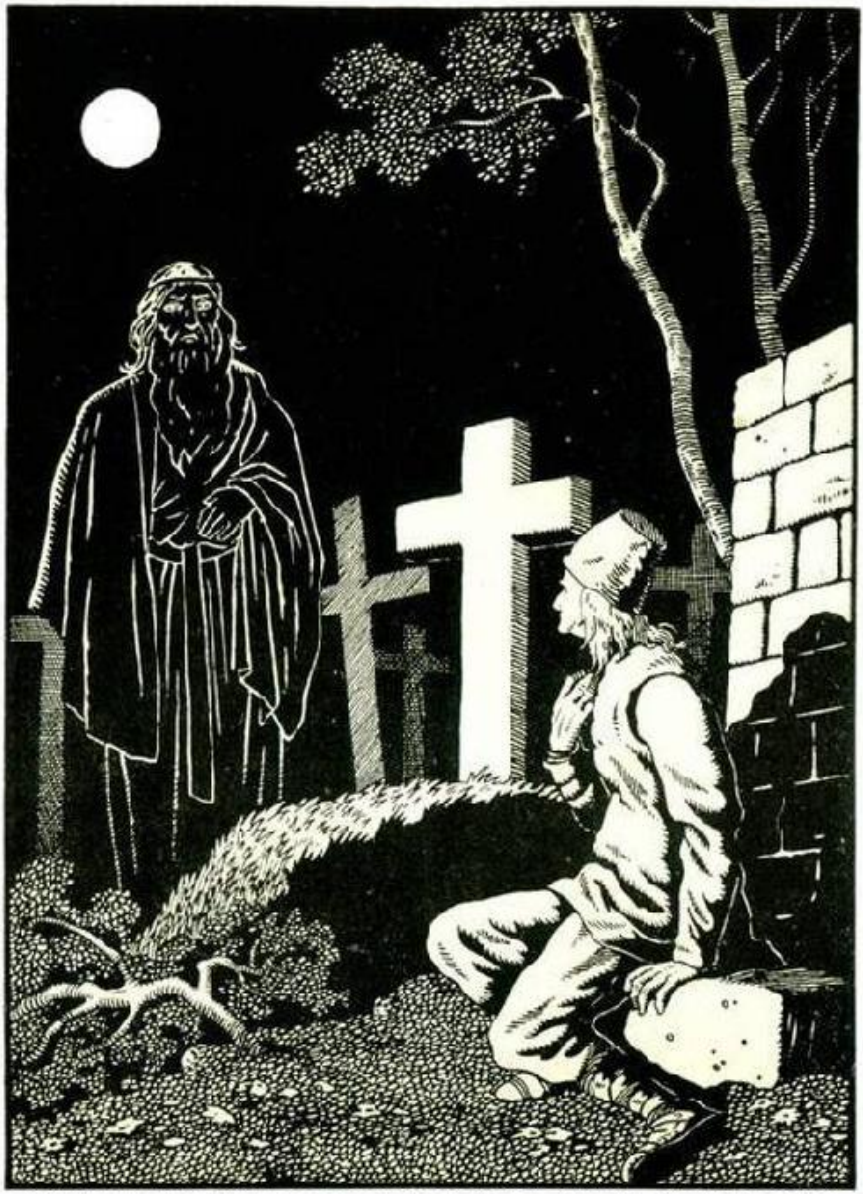
Lorsque la nuit fut terminée et que Tuhkimo eut rejoint le coin de son feu, pour s'y reposer, ses frères l'interrogèrent, anxieux de savoir ce qu'avait fait le père.

— Il a encore voulu me dévorer et était bien plus terrible que la nuit dernière.

Et s'adressant à l'aîné blême de peur, il continua :

— Père a promis de venir te manger ici même, si tu n'allais pas près

de lui ce soir.



Sortant de la tombe, le fantôme du vieillard tendit au jeune homme tremblant une baguette rouge.

Affolé par cette menace, le frère aîné préféra cependant attendre le danger dans sa maison bien close, plutôt que de l'affronter seul dans un cimetière désert, et il supplia longtemps son jeune frère d'aller veiller cette nuit encore et de l'excuser de son mieux.

À la longue, Tuhkimo promit, et ce fut lui encore qui, le soir, reprit le chemin de la tombe ; mais quand le père s'aperçut que, pour la troisième fois, c'était son jeune fils qui était venu, il déclara :

— Puisque ton frère aîné n'a pas jugé bon de venir lui-même, et puisque c'est toi qui l'as remplacé, c'est toi qui auras sa part.

Et il tendit une baguette noire à Tuhkimo en lui expliquant :

— Lorsque, avec cette baguette, tu frapperas la montagne noire, elle s'ouvrira et tu trouveras dans ses flancs un cheval noir au front orné d'un rayon de soleil et assez de richesses pour que tes enfants et tes petits-enfants puissent vivre heureux.

À ses frères qui, le lendemain matin, lui demandaient avidement des nouvelles de sa nuit, Tuhkimo répondit de nouveau :

— Cette fois, il était tout à fait furieux, il a voulu me dévorer et j'ai eu beaucoup de peine à m'en tirer sain et sauf.

Et la vie continua comme de coutume, les frères aînés faisaient de longs voyages pour leurs affaires et Tuhkimo restait à la maison, se chauffant et rêvant, assis le plus souvent au coin de la cheminée.

Dans la ville voisine se trouvait le château du roi. Ce roi avait une fille à marier et pour se choisir un gendre digne de lui, il avait imaginé de la loger au troisième étage de son palais, puis il avait déclaré que le cavalier qui pourrait chevaucher jusqu'à la fenêtre de la princesse pour lui donner le baiser de fiançailles, serait seul son époux.

Pendant trois jours, tout le monde pourrait tenter sa chance. De grandes fêtes furent organisées pour recevoir dignement les prétendants et la foule des curieux.

La nouvelle fit grand bruit dans toute la contrée et dans les royaumes voisins. Tuhkimo lui-même sortit de sa torpeur. Il aurait bien voulu assister aux fêtes et même essayer sa chance comme les autres. Aussi quand il vit ses frères faire leurs préparatifs et parader sur leurs meilleurs chevaux, il leur demanda la permission de les accompagner. Mais ceux-ci, plus arrogants que lorsqu'il s'agissait de veiller sur la tombe de leur père, lui répondirent brutalement :

— Tu ne penses tout de même pas que nous allons emmener avec nous quelqu'un de si mauvaise mine. Reste au coin de ton feu et tiens-toi tranquille, pauvre sot.

Ils se mirent en route, laissant le malheureux Tuhkimo tout déconfit de cette rebuffade. Sans se décourager cependant, il les laissa s'éloigner, puis se rendit aux écuries, disant aux serviteurs :

— Si je ne vais pas au château, je veux pourtant me promener, moi

aussi. Prêtez-moi donc le vieux cheval borgne.

Il monta sur la vieille rosse et, armé de sa baguette rouge, partit vers la montagne. Là, il frappa le roc et dans une grotte qui s'ouvrit, il trouva le cheval rouge marqué au front d'un rayon de lumière et dans un coffre, de beaux vêtements.

Remerciant son père en lui-même, il s'équipa magnifiquement et partit vers le château. Tout le monde s'écarta pour faire place au superbe cavalier et nul ne le reconnut, ses frères pas plus que les autres. Ne parlant à personne, il lança son cheval sur la muraille et atteignit le premier étage, ce que nul n'avait pu faire avant lui.

Sans s'attarder, il tourne bride et repart au galop, laissant la foule stupéfaite et émerveillée.

Puis, ne perdant pas un instant, Tuhkimo alla rapidement reprendre sa vieille monture, ses vieux habits et regagna le coin de son feu.

Quand ses frères revinrent, tard dans la soirée, il les questionna :

— Quelqu'un a-t-il pu parvenir jusqu'à la jeune princesse ?

— Personne, répondirent-ils, c'est un exploit impossible. Un seul est arrivé jusqu'au premier étage. C'était un inconnu monté sur un beau cheval rouge.

— C'était peut-être moi, dit Tuhkimo.

— Oui, il te ressemble beaucoup, plaisantèrent ses frères en se moquant de lui.

Le lendemain, seconde journée des fêtes. Tuhkimo demanda encore à ses frères de les accompagner. De nouveau ils refusèrent méchamment :

— En effet, nous allons t'emmener ! Le roi serait content de nous voir arriver avec un tel compagnon, alors que la place manque pour la foule des gens de qualité.

Après leur départ, Tuhkimo emprunta une fois encore le vieux cheval borgne, prit la baguette grise et s'en fut au château, en passant cette fois par la seconde montagne.

Lorsqu'il arriva, monté sur le magnifique coursier gris au front marqué d'un rayon de lune, la foule s'écarta pleine d'admiration, mais nul cette fois encore ne le reconnut. Sans s'arrêter, il gagne la façade du palais et son coursier, d'un bond, atteint le second étage, mais là il glisse et ne peut monter plus haut. Comme le premier jour, Tuhkimo repart au galop et regagne son logis après avoir été changer de monture et de vêtements.

À ses frères qui, à leur retour, lui parlent avec admiration et envie du beau cavalier inconnu, il répondit simplement :

— Je le connais. C'était moi.

— Tais-toi donc, idiot, crièrent ses frères en colère, va-t'en vite dans ton coin, si tu ne veux pas être battu.

Tuhkimo ne répondit pas, il retourna près du foyer et fit semblant de

dormir.

Le lendemain était le dernier jour de fête, et partout on disait que la princesse risquait fort de ne pas trouver d'époux puisque même le cheval gris au front marqué d'un rayon de lune n'avait pu conduire son cavalier auprès d'elle.

Comme la veille et l'avant-veille les méchants frères de Tuhkimo lui défendirent avec de dures paroles de les accompagner.

Cette fois, Tuhkimo ne put prendre le cheval borgne, car les servantes en avaient besoin pour aller chercher de l'eau et c'est à pied qu'il dut gagner la montagne Là, il frappa le roc de sa baguette et dans la grotte qui s'ouvrit, il trouva un cheval noir au front marqué d'un rayon de soleil, piaffant et rejetant du feu par les naseaux.

Dans un tourbillon de poussière et d'étincelles, Tuhkimo arriva au château ; tous, effrayés, s'écartaient sur son passage. Il fit prendre de l'élan à son cheval, et aux acclamations de la foule, il s'éleva d'un seul coup jusqu'au troisième étage. Arrivé près de la fille du roi, il lui donna le baiser de fiançailles, et celle-ci, pour être sûre de le reconnaître, lui appuya sa bague sur le front pour qu'il en portât le signe. Tuhkimo fit ensuite tourner son cheval et comme les autres fois, sans plus se soucier de la foule, il repartit au galop comme il était venu.

Lorsque ses frères revinrent dépités et de mauvaise humeur, car un étranger avait réussi là où ils avaient piteusement échoué, il leur demanda :

Alors, la fille du roi a-t-elle trouvé un fiancé ?

— Il y avait aujourd'hui un inconnu, venu sans doute de quelque lointain château, répondirent-ils ; il montait un cheval noir qui lançait des flammes par les naseaux et, d'un seul élan, il est arrivé au troisième étage et a donné le baiser de fiançailles à la fille du roi. Nul ne le connaît.

— Je le connais bien, dit Tuhkimo, puisque c'était moi.

— Tais-toi donc, imbécile, dirent ses frères, si nous répétions tes sornettes au roi, il te ferait couper la tête et ce serait bien fait.

Le jeune homme se retira bien vite derrière le poêle et ne dit plus rien.

***

Cependant, au château, le roi et sa fille s'impatientaient. Les jours passaient et le fiancé ne venait toujours pas se faire connaître. La princesse pleurait et le roi était fort en colère. Il avait bien fait proclamer à son de trompe, dans tout le royaume, que le cavalier qui avait gagné la main de sa fille devait se présenter au château pour se

marier avec elle, mais nul ne venait.

Tuhkimo, pendant ce temps, restait tranquillement au coin du feu selon son habitude.

Lassée d'attendre, la princesse dit à son père :

— Je reconnaîtrais bien mon fiancé, si seulement je le voyais.

Et le roi fit donner des ordres à tous les hommes du royaume d'avoir à se présenter à la porte du château dans le délai le plus bref, avec menace de mort pour qui ne viendrait pas.

Ce fut un grand branle-bas dans tout le pays. Le roi était assis, sa fille auprès de lui, à la grille de son palais, et les hommes du royaume passaient devant eux, un à un. Pendant près d'un mois, le défilé continua. La fille du roi les regardait tous au front en soulevant leurs mèches de cheveux pour voir si elle ne trouverait pas la marque de sa bague. Mais elle ne la voyait sur aucun.

Pendant ce temps, Tuhkimo ne bougeait toujours pas. Cependant lorsqu'il apprit que presque tous les jeunes hommes étaient passés devant la princesse, il se prépara lui aussi à obéir au roi. Il lava simplement son front et s'en alla doucement vers le château avec ses vêtements de tous les jours, usés et malpropres.

Quand il arriva à la grille de la demeure royale, la fille du roi était encore là avec son père, elle releva les cheveux du garçon et voyant la marque de sa bague, elle se jeta à son cou en s'écriant :

— Voilà mon fiancé.

Le roi fut bien déçu et ne put s'empêcher de remarquer :

— Ce ne semble pas être un fiancé bien cossu, enfin il faut se contenter de ce que l'on a, et ce qui est promis est promis.

Il n'y avait plus qu'à préparer les noces, et c'est ce que l'on fit. La veille du jour fixé, Tuhkimo dit au roi :

— Il ne serait pas convenable de me marier avec mes habits de tous les jours. Il faut que je retourne chez moi pour revêtir mes vêtements de noces.

Le roi fut de son avis et le jeune homme quitta le château. Il gagna la montagne noire, prit les plus beaux vêtements du trésor, monta sur le cheval noir marqué d'un rayon de soleil et revint près du roi.

Ce dernier, le voyant si magnifique, n'eut plus aucun regret de l'aventure :

— Voilà un bon gendre, dit-il, il ne doit pas être pauvre pour être habillé de la sorte.

Et il donna à Tuhkimo, avec sa fille, la moitié de son royaume.

Histoire du garçon qui délivra le fils du Roi

’ÉTAIT un pauvre garçon qui décida d’aller au loin chercher fortune. Il embrassa sa mère en pleurs et partit plein d’espoir en disant pour la consoler :

— Dès que j’aurai gagné un peu d’argent, je reviendrai et nous vivrons heureux.

Il arriva bientôt à la ville voisine. Les gens dans les rues semblaient graves et soucieux et le vieux roi, à la grille de son château, tirait sa barbe d’un air tout à fait désolé. Le garçon l’aborda poliment et lui demanda s’il n’aurait pas du travail à lui donner.

— Mon pauvre ami, répondit le roi, je n’ai pas le cœur à rien entreprendre. Mon fils unique a disparu le mois dernier, et nul ne sait ce qu’il est devenu. J’ai pourtant promis de grandes richesses à celui qui le retrouverait.

— Où donc est-il parti ? demanda le jeune homme.

— Il est allé dans cette grande forêt que tu vois là-bas, où pullulent animaux sauvages et génies malfaisants et jamais, hélas, il n’en est revenu.

— Que l’on me donne des provisions dans un sac et j’irai volontiers à sa recherche, repartit le jeune homme.

Le sac bien garni, il le met au bout d’un bâton sur son épaule et part à travers la forêt.

Le large sentier moussu qu’il suit d’abord disparaît bientôt dans l’enchevêtrement des branches vermoulues. Il arriva enfin dans une petite clairière. Là, sur un banc, près du seuil d’une maisonnette, une

vieille femme toute ridée et ratatinée, mais l'œil vif et malicieux, se reposait.

— Bonjour, bonne grand'mère, dit le garçon, en ôtant son bonnet.

— Bonjour, mon enfant, répondit la vieille en hochant la tête. J'ai vécu bientôt l'âge d'un arbre, mais personne encore ne m'avait salué si gentiment. Pourrais-tu me donner un morceau de pain ? continua-t-elle.

— Ma route risque d'être longue, fit remarquer le garçon, mais il faut bien donner à qui a besoin.

Il ouvrit son sac et sortit un beau pain blanc qu'il tendit à la pauvre femme en lui demandant :

— Ne sais-tu pas où est le fils du roi qui a disparu le mois dernier ? J'ai promis de le ramener à son père.

— J'ai bien entendu parler de cette histoire. Mais je n'en sais rien de précis. En tout cas, tu as été si aimable que je veux t'aider. Voici une corne, prends-la. Quand tu y souffleras les bêtes sauvages des environs accourront près de toi, la plus sage viendra la dernière. L'une d'elles sans doute te renseignera sur le fils du roi. En tout cas, va droit au nord.

Le jeune homme prit la corne, remercia et s'en fut droit au nord. Au bout d'un instant, il pensa qu'il serait bon d'essayer l'instrument. Il s'assit donc sur une pierre et souffla de toutes ses forces. Au premier son, déboule un lièvre gris ; au second, un ours fait craquer les branches mortes de son pas pesant ; et au troisième, on voit s'agiter la queue d'un grand renard roux.

Le garçon demanda au lièvre :

— Sais-tu où est le fils du roi ?

— Non, répondit l'animal, mais l'ours qui rôde partout, cherchant du miel, le sait sans doute.

L'ours, interrogé, grogna :

— J'ai vu un gamin qu'entraînaient deux sorcières, c'est peut-être bien lui. Demande au renard, car il sait, mieux que tous, ce qui se passe dans la forêt.

— Je sais où habitent les sorcières, dit le renard, mais ce n'est pas près d'ici et le chemin n'est pas commode. Il faut aller au nord, toujours au nord et il n'y a aucun sentier tracé. Je t'y conduirai volontiers, omis il me faut un coq de bruyère bien gras avant de me mettre en route. Je ne veux pas faire, le ventre vide, une telle course.

— Je n'ai pas de coq à te donner, camarade, répondit le garçon, mais reviens demain matin au petit jour, je tâcherai de te contenter.

Les animaux disparurent dans les fourrés et le jeune homme continua sa marche vers le nord.

Ce ne fut qu'après avoir bien peiné dans les broussailles qu'il trouva une nouvelle éclaircie. Là, près d'une petite cabane au toit bas et

moussu, un vieil homme tout courbé, la tête coiffée de la casquette laponne des quatre vents, fendait péniblement du bois.

— Salut, bon grand-père, dit le garçon en soulevant son bonnet.

— Bonjour, mon enfant, dit le vieux en se redressant. J'aurai bientôt vécu deux fois la vie d'un arbre et personne encore ne m'a jamais salué si gentiment.

Il s'arrêta un peu, en regardant le jeune homme de ses petits yeux plissés, puis il reprit :

— N'aurais-tu pas un peu de pain à me donner ?

— Il ne m'en reste pas beaucoup, mais il faut donner à celui qui a besoin.

Et il tendit un pain au vieillard.

— N'as-tu pas rencontré ma petite sœur ? continua ce dernier.

— J'ai rencontré une petite vieille, qui m'a donné un bon conseil pour retrouver le fils du roi.

— C'est bien ma sœur, affirma le vieux. Je suis content d'avoir de ses nouvelles. Puisque tu as été si aimable, demain à ton réveil, tu trouveras près de toi un beau coq de bruyères.

Content de cette promesse, le jeune homme, une fois encore, reprit sa marche. Le soir tombait ; las de sa longue course, il s'étendit sur la mousse et dormit jusqu'au matin. À son réveil, le coq promis était là, près de lui, gras et dodu.

Aussitôt le jeune garçon souffla dans sa corne, et les animaux accoururent bien vite : le lièvre, l'hermine, l'ours, un élan même, et enfin, toujours le dernier, le renard rusé. Le jeune homme ne garda près de lui que ce dernier venu et lui dit :

— Renard, mon ami, il est temps de tenir ta promesse. Voici le coq de bruyères que tu m'as demandé, il s'agit maintenant de me conduire le plus vite possible à la maison des sorcières.

— C'est entendu, répondit l'animal en passant sa langue sur ses babines, laisse-moi porter le coq à mon terrier pour le manger avec mes enfants, nous partirons ensuite.

Quand le renard revint, ils se mirent en route. Ils cheminèrent toute la journée et lorsque le soir fut tombé, le jeune homme s'étendit de nouveau sur la mousse et dormit jusqu'au matin.

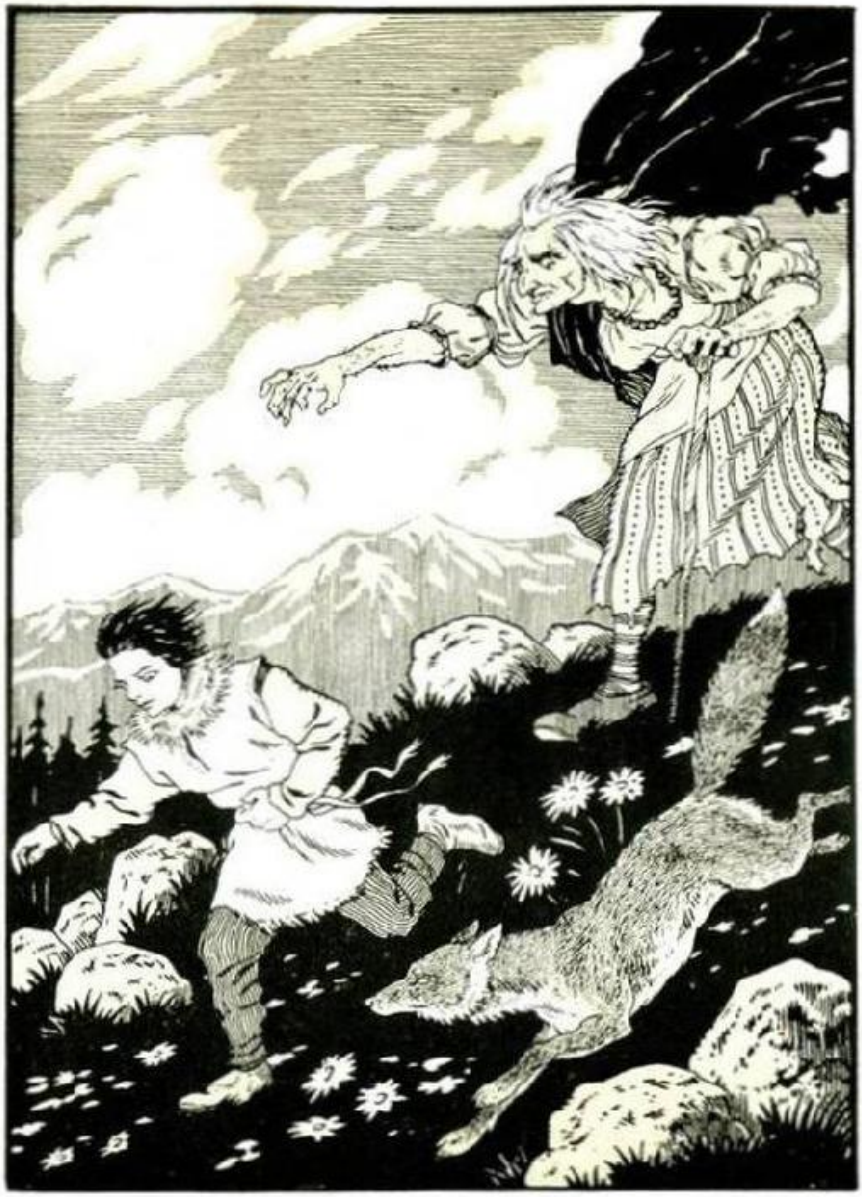
Lorsqu'il s'éveilla, son compagnon lui dit :

— Pendant ton sommeil, j'ai été jusqu'à la cabane des sorcières. C'est bien là qu'est le fils du roi. Les sorcières le tiennent enfermé tout le jour et ne le laissent sortir que vers la fin de la nuit, toujours accompagné de l'une d'elles. Tu sais que les sorcières ne veulent sortir que lorsqu'il fait noir, car si un rayon de soleil les atteint elles sont changées en pierre. Nous irons donc, la nuit prochaine, guetter près de leur maison.

Pendant toute la journée encore, le garçon suivit le renard ; à la

tombée de la nuit, ils arrivèrent enfin près de la cabane où le fils du roi était prisonnier. Le jeune voyageur était si las qu'il s'endormit tout de suite, laissant le renard veiller seul. Un peu avant le jour, le rusé animal éveilla son compagnon.

— Vite, lève-toi, les sorcières vont venir. Attends au coin du bois, moi, je vais près de la maison.



— Cours vers le bois, vite, dépêche-toi.

Ceci dit, le renard courut à son poste.

La porte de la maison s'ouvrit bientôt, le fils du roi sortit le premier, suivi aussitôt d'une des sorcières. Elle s'arrêta sur le seuil et remarqua en reniflant l'air avec inquiétude :

— Ne sens-tu pas une odeur de bête sauvage ?

— Non, répondit l'enfant, mais allons au milieu de la clairière, peut-être l'odeur sera-t-elle plus forte.

La sorcière le suivit à contre-cœur. Quand le renard les vit s'éloigner, il rampa derrière eux, puis les trouvant assez loin de la maison, il se redressa tout à coup en glapissant de son mieux. La sorcière effrayée se mit à courir çà et là. Le renard cria alors au petit garçon indécis :

— Cours vers le bois, vite, dépêche-toi.

L'enfant obéit et gagna le bois de toute la vitesse de ses jambes.

La sorcière, un peu remise de sa frayeur, appela ses deux compagnes et toutes trois se mirent à poursuivre le fugitif, mais il parvint à la forêt avant elles.

Le jeune homme apparut soudain agitant un énorme gourdin et le renard de son côté glapissait toujours sinistrement. Le jour commençant à poindre acheva d'affoler les trois femmes ; craignant le soleil, elles regagnèrent leur cabane en poussant des cris de rage.

Le fils du roi dit au renard :

— Tu m'as délivré de ces horribles vieilles. Viens avec moi à la cour de mon père. Tu auras tout ce que tu voudras à manger.

Le renard répondit simplement :

— J'ai déjà eu un coq de bruyères pour récompense. Si tu veux, tu m'en feras déposer un autre au coin du bois devant ta demeure et cela ira bien ainsi.

Les deux garçons revinrent ensemble au château où la joie causée par ce retour inespéré fut grande. Le fils du roi n'oublia pas le renard et il envoya un valet porter au coin du bois le cochon le plus gros qu'il put trouver. Mais le renard ne fut pas content.

— Pourquoi m'apportes-tu un cochon ? dit-il au domestique ; j'avais demandé un coq de bruyères bien gras. Tu peux repartir avec ton cochon.

Le valet retourna au château disant :

— Il ne veut pas de cochon, mais un simple coq de bruyères.

On se dépêcha de chercher le plus gras des coqs que l'on put trouver et on l'apporta au coin du bois. Cette fois l'animal fut content, il saisit sa proie et partit la manger dans son terrier.

Le roi fit charger un cheval d'or et d'argent et le donna au garçon. Celui-ci retourna chez lui à la grande joie de sa mère et devint ainsi l'homme le plus riche de la contrée. Il continua toute sa vie à donner du pain aux pauvres gens et aussi de l'argent quand il le fallait.

Les habitants de Hölmölä

HÖLMÖLÄ était un village légendaire de Finlande, où, dit-on, les gens n'étaient pas très fins. Aussi chaque fois qu'il se fait une sottise, chaque fois qu'on rapporte un mot qui, par sa naïveté, prête à rire, on rejette toujours actes et paroles sur le dos des habitants de Hölmölä. Femmes, hommes, enfants, vieillards, tous y avaient la même gaucherie, la même ignorance, la même absence de jugement.

C'est dans ce village, qu'une vieille femme, après avoir fabriqué des chandelles de suif, s'impatienta de les voir sécher trop lentement à son gré, et les mit dans son four à pain bien chauffé. Elle fut très étonnée, en ouvrant la porte quelques instants après, de ne trouver que des mèches noirâtres à la place de ses bougies.

Les ménagères de Hölmölä n'étaient pas davantage d'adroites couturières. On raconte que l'une d'elles avait confectionné pour son mari une couverture que, par mégarde, elle avait coupée trop courte, si bien qu'elle ne recouvrait pas les pieds, aussi la bonne vieille décida-t-elle de l'allonger. Elle ne trouva aucun autre moyen que de couper la partie supérieure de la couverture et d'ajouter ce morceau à la partie inférieure :

— Ah ! Mon cher homme, dit-elle, le soir, au moment de se coucher, tu n'auras pas froid aux pieds cette nuit, j'ai allongé ta couverture, elle te couvrira maintenant tout entier.

Une autre villageoise, qui avait cousu une chemise neuve pour son mari, avait oublié de faire une échancrure pour passer la tête. Pour réparer son inadvertance, elle ne songea pas un instant à ses ciseaux, mais elle s'avisa de frapper sur la tête de son mari, recouverte de la chemise, à grands coups de bâton.

— Aussi, disait-elle, l'étoffe finira bien par céder, et la tête par passer.

***

Écoutez aussi le désastre que provoqua, dans ce drôle de village, un petit chat pourtant bien ordinaire.

Il y avait un jeune garçon, qui, après la mort de ses parents, avait reçu comme unique héritage un beau chat gris. Après avoir erré longtemps, son chat tous le bras, il arriva, un jour, au village de Hölmölä. Il aperçut entre les branches d'un sapin une petite maisonnette, et comme il se faisait tard, il y entra demander l'hospitalité pour la nuit.

— Nous n'avons, lui répondirent les habitants de la maison, aucune place disponible, si ce n'est dans la grange. Mais comment oser offrir un tel logis, les souris y pullulent à tel point que, bien sûr, vous n'en sortiriez pas vivant.

— Peu importent les souris, répondit le jeune homme, je ne les crains pas, et je trouverai bien un aide pour m'en défendre.

Et sous les yeux effarés des villageois, il alla sans hésiter s'étendre dans la grange.

Fatigué de sa longue marche, il s'y endormit paisiblement, pendant que son chat gris, sans perdre une seconde, chassait et tuait d'innombrables souris qu'il apportait proprement devant la porte de la grange, si bien que le lendemain matin, les habitants de la maisonnette virent dans leur cour, en s'éveillant, un monceau de souris mortes.

— Quelle étrange et précieuse bête ! s'écrièrent-ils en admirant le chat sans se lasser – car c'était la première fois que les habitants de Hölmölä voyaient un animal de cette espèce –, jamais nous n'aurions pu croire un tel prodige ! Quel tueur de souris merveilleux !

— Pourrais-tu nous dire qu'elle est cette bête si jolie et si utile ? demanda l'un des villageois plus curieux que les autres.

— C'est un chien de souris, répondit le jeune homme sans hésiter.

— Est-il à vendre ? demandèrent avec envie plusieurs des assistants.

— Oui, répondit le garçon.

— Et quel prix en veux-tu ?

— Il vaut un tas d'argent haut comme lui, je ne le laisserai pas à moins, répondit le garçon d'un air résolu.

— C'est bien cher, repartit le maître de la maison, et je ne suis pas assez riche pour me payer un cadeau si coûteux, mais je vais avertir mes voisins et nous arriverons bien, en nous cotisant, à acquérir pour la paroisse ce chien de souris.

Pour réunir tout le monde afin de discuter cette importante affaire, on sonna, sur la place, la grosse cloche de bois. De toutes parts, les villageois accourent, et après avoir admiré le chat gris et appris ses hauts faits, tous, d'un commun accord, décident l'achat du destructeur de souris.

Quand arriva le moment de payer, l'astucieux garçon leva bien haut la queue de son chat, et les habitants de Hölmölä durent faire monter le tas d'argent jusqu'à cette hauteur.

Le jeune homme ramassa toute cette fortune dans son sac à provisions, et se hâta de quitter le village, craignant que les habitants, regrettant leur marché, ne le poursuivent pour lui faire rendre ce qu'il jugeait, non sans raison, avoir mal acquit.

Pendant ce temps, les gens de Hölmölä se rappellent soudain qu'ils avaient oublié de demander de quoi se nourrissait le chien de souris. Des hommes se mirent à courir derrière le jeune garçon. Mais celui-ci ne s'arrêtait pas. Enfin, l'approchant d'un peu plus près, les villageois lui crièrent :

— De quoi se nourrit notre chien ?

Sans se retourner, le jeune homme leur cria :

— Hiiriä.

Ce qui, en finnois, signifie : de souris.

Les hommes crurent qu'il avait dit « miehiä », ce qui veut dire : d'hommes.

Quand les messagers rapportèrent à leurs camarades l'horrifiante réponse, tous furent atterrés. Que faire, se demandaient-ils, sinon tuer ce dangereux animal ?

Alors, armés de pieux, ils essayèrent d'attraper le chat pour l'assommer, mais en vain, car celui-ci se hâta de grimper sur le faîte d'une maison, d'où ni fourches, ni pioches ne pouvaient l'atteindre, et là, d'un air diabolique, il se léchait les pattes.

En vain, les villageois essayèrent d'attraper la terrible bête. Quand ils virent que tous leurs efforts étaient inutiles, les habitants de Hölmölä prirent la triste résolution d'incendier la maisonnette sur laquelle le chat gris s'était réfugié.

Mais au moment où les flammes atteignirent les poutres du toit, notre minet sauta d'un bond par terre et avant même que ses ennemis eussent l'idée de le poursuivre et de le frapper, l'agile animal était déjà grimpé sur une autre maison. Celle-ci encore fut incendiée. De nouveau, le chat recommença son manège. Il sautait, en miaulant furieusement, de toit en toit, à mesure que l'incendie s'allumait sous lui, si bien qu'après une longue journée d'angoisse et de désespoir, toutes les habitations de Hölmölä ne furent plus qu'un triste amas de décombres fumants.

— Il n'y a rien à faire, disaient les pauvres gens tête basse, cet

animal mangeur d'hommes est comme un oiseau, il vole de toit en toit, nous ne pouvions faire autrement que de brûler tout ce qui pouvait lui servir de perchoir.

Après cette triste aventure, les habitants de Hölmölä n'ayant plus de foyer dans leur pays natal, durent se disperser dans le monde, pour tâcher de gagner leur vie. C'est pourquoi, dit-on, il est bien des endroits sur la terre où l'on trouve des gens, qui, sans aucun doute, sont de la race des habitants de Hölmölä.

Sampo Lappalainen
d'après Z. Topelius

Il y avait une fois un Lapon et une Laponne qui habitaient tout au fond de la Laponie près du fleuve Tenojoki, dans une contrée sauvage appelée Aimio.

Regardez une carte de Finlande, c'est dans cette partie où la Laponie ressemble à un immense et blanc bonnet de nuit posé sur la grosse tête de la Finlande, que se trouve Aimio. C'est un lieu triste et désolé, mais le Lapon et la Laponne ne pensaient pas qu'il pût y en avoir un plus beau sur terre. Aussi, vivaient-ils heureux dans leur pauvre hutte, bâtie non pas de grosses poutres, car il n'y a pas de forêt si haut dans le Nord, mais faite simplement de peaux de rennes soutenues par quelques piquets fichés tout bonnement dans la neige et attachés au sommet ; elle ressemblait de loin, cette hutte, à un immense pain de sucre grisâtre oublié là, sur la neige.

Le Lapon y avait pratiqué deux petites ouvertures, une en haut pour laisser s'échapper la fumée de son feu de mousse, l'autre sur le côté pour servir de porte, et il ne trouvait rien de plus beau, de plus chaud, et de plus confortable que cette demeure primitive.

Le Lapon et la Laponne avaient un petit garçon nommé Sampo, ce qui, en Lapon, signifie bonheur. Sampo Lappalainen était un bonhomme de sept à huit ans, avec des cheveux noirs, des yeux marrons, un gros nez camus et une large bouche, ce qui, dans son pays, est une marque de beauté.

C'était un heureux garçon, qui possédait déjà ses propres skis, son propre renne qu'il pouvait atteler à son propre petit traîneau. Hue ! Il fallait le voir descendre les pentes glacées et se lancer à travers les tas

de neige qu'il faisait voltiger si haut et si bien qu'on n'apercevait plus dans ce nuage blanc qu'une tignasse noire sortant en mèches raides du chaud bonnet de fourrure.

Un jour, Sampo entendit parler d'un renne dont les bois étaient en or.

— Ce doit être un bien beau renne, pensa-t-il, et depuis lors il ne rêva plus que d'aller jusqu'à la haute et sévère montagne de Raslekaisa située sur la frontière norvégienne, à une dizaine de kilomètres d'Aimio, et sur les pentes de laquelle, disait-on, paissait l'animal merveilleux.

— Ne sais-tu pas, petit sot, disait la Laponne à son fils que Raslekaisa est le repaire des ogres, et le royaume de Hiisi.

— Quel est cet Hiisi ? demanda Sampo.

— C'est le roi de la montagne, qui ne fait qu'une bouchée d'un renne entier, et avale les petits garçons comme des moustiques. Surtout ne t'aventure jamais jusqu'à Raslekaisa.

Sampo contre son habitude ne répliqua rien, mais il pensait en lui-même :

— Je veux voir ce roi de la montagne, oh ! d'un peu loin, bien sûr, mais je le veux.

Noël était déjà passé depuis plus de quatre semaines, pourtant les ténèbres de la longue nuit polaire enveloppaient encore la Laponie du Nord, qu'éclairaient seuls les froids rayons de la lune, les étoiles, et les feux étincelants de l'aurore boréale.

Un jour le Lapon dit à son fils :

— Viens, Sampo, je vais te montrer quelque chose.

En sortant de la hutte, ils aperçurent alors vers le Sud de longues raies rougeâtres barrant à l'horizon le ciel bleuté.

— Qu'est-ce ? demanda Sampo étonné, sachant bien qu'on ne voyait jamais d'aurore boréale dans cette direction.

— L'annonce du soleil, dit le père, demain ou après-demain apparaîtra l'astre du jour lui-même. Regarde comme le sommet de Raslekaisa brille d'une étrange lumière.

Et Sampo contemplait, bouche bée. En même temps il se sentait pris une fois encore de l'irrésistible désir d'atteindre cette montagne dont la neige rougeoyait, et d'apercevoir le cruel Hiisi. Il y pensa tout le jour, et après une nuit sans sommeil, n'y tenant plus, il se glissa dans l'aube sombre et froide et, sans bruit, attela son jeune renne ; et voilà le petit traîneau où Sampo s'est installé chaudement vêtu de son costume, de ses mouffles et de son bonnet en peau, qui glisse sur la plaine blanche et glacée.

— Hue ! mon renne, hue ! approchons-nous un peu de Raslekaisa, pour apercevoir, oh ! de loin seulement. Hiisi, le fameux roi de la montagne !

Et le renne trottait, et Sampo chantait ; bientôt une troupe de grands loups suivit à la course le traîneau rapide, mais Sampo ne les craignait guère, sachant bien que son gentil renne courait plus vite que les plus grands loups du monde.

— Hue ! hue ! mon renne ! Et le petit attelage volait de collines en collines, dévalant les pentes, disparaissant parfois dans un tourbillon blanc.

Mais voilà que soudain, Sampo sentit une grande secousse et se retrouva seul à moitié enseveli dans la neige ; le renne, sans se douter de la triste aventure, continuait de courir par les solitudes glacées avec son léger traîneau vide. Pauvre Sampo ! Il ne comprit pas tout de suite son malheur ; il se releva, se frotta les yeux et ne vit, éclairé par les froids rayons de la lune, qu'un immense désert immaculé, et tout près le sommet neigeux du royaume de Hiisi.

En se rappelant la cruauté du roi de la montagne, le petit garçon se mit à trembler, et de grosses larmes roulèrent sur ses joues lorsqu'il pensa à ses parents et à sa bonne hutte chaude. Pourrait-il jamais y revenir ? Sans doute Hiisi l'avalerait comme un vulgaire petit moustique. Pourtant Sampo, en brave Lapon, ne se découragea pas ; il jugea, qu'après tout, le mieux était de continuer sa route jusque chez le roi, autant être mangé par lui, que de mourir de froid dans la solitude. D'ailleurs peut-être pourrait-il faire comprendre à Hiisi qu'un ours serait plus gras et meilleur que lui. Et notre Sampo commençait à escalader les pentes glissantes, quand il vit, le suivant de près, un énorme loup gris. Le cœur du petit garçon battit à se rompre, il essaya pourtant de paraître brave.

— Ne cours pas ainsi sur mon chemin, cria-t-il hardiment au vieux loup. J'ai une mission auprès du roi de la montagne, aussi gare à toi si tu me fais mal.

— Je ne t'en ferai pas, dit le loup, mais qui es-tu, petit paquet sorti d'un tas de neige ?

— Mon nom est Sampo, répondit l'enfant, et toi ?

— Moi, je suis le maître-loup du roi Hiisi, et j'ai couru de place en place pour inviter tous les animaux à venir célébrer avec lui la grande fête du soleil ; puisque nous allons au même endroit, monte donc sur mon dos, et tu arriveras chez Hiisi sans fatigue.

Sampo n'hésita pas, et grimpa sur son coursier velu.

— Quelle est cette fête du soleil dont tu parles ? questionna-t-il.

— Ne sais-tu pas, s'étonna le loup, qu'ici en Laponie toutes les bêtes, les trolls et les ogres du Nord se réunissent à Raslekaisa au moment où le soleil se montre à nouveau après les longues ténèbres de l'hiver, nous jurons tous de ne faire de mal à personne ce jour-là ; tu as de la chance, Sampo, de m'avoir rencontré aujourd'hui, car en temps ordinaire, je n'aurais fait de toi qu'une bouchée.

— Le roi de la montagne a-t-il fait la même promesse ? demanda Sampo.

— Depuis l'heure qui précède le lever du soleil jusqu'à l'heure qui suit son coucher, Hiisi lui-même ne peut toucher personne, dit le loup. Mais gare à toi, petit Lapon, si, ce temps écoulé, tu n'as pas quitté Raslekaisa : alors cent mille loups et mille ours te déchireront de leurs griffes pointues, et le roi de la montagne t'engloutira comme un misérable moucheron.

— Mais puisque tu es si gentil, loup, dit Sampo d'une voix tremblante, peut-être m'aideras-tu à fuir quand le danger se fera pressant.

Alors le loup éclata d'un grand rire mauvais.

— Ha ! ha ! petit Lapon, ne compte pas sur moi, je serai au contraire le premier à me jeter sur toi. Tu me parais gras et appétissant, et je vois bien que tu as été nourri avec du bon lait et du bon fromage de renne.

Sampo se demandait s'il ne vaudrait pas mieux sauter à terre, et mourir là, tout seul, dans la neige, mais son terrible coursier arrivait déjà au but.

Quel étrange et magnifique spectacle s'offrit alors aux yeux de Sampo ! Majestueux, Hiisi se tenait sur un trône fait de blocs de rochers montant jusqu'aux nuages. Autour de lui s'affairait tout un peuple d'ogres et de gnomes apeurés et tremblants, car ces êtres malfaisants, qui accomplissent leurs forfaits dans l'ombre, craignent la claire lumière du soleil : il y avait toutes les bêtes petites et grandes de Laponie : les loups, les ours, les rennes, les renards blancs et les bleus, les rats, les puces et bien d'autres encore, seuls manquaient les moustiques que le froid de l'hiver avait tués.

Alors Hiisi leva bien haut sa tête altière, qui se confondait avec la cime de la montagne et secoua la neige qui la recouvrait. À ce moment même une aurore boréale étincelant de mille feux ceignit son large front. Il frappa dans ses mains de glace qui rendirent un son de tonnerre, et ogres, gnomes et bêtes se mirent à rugir de crainte.

— C'est ainsi, hurlait le roi, c'est ainsi, l'hiver éternel, la nuit éternelle nous envelopperont jusqu'à la fin des temps, c'est leurs ténèbres que j'aime, c'est en eux seulement que je vis.

— Ils régneront éternellement, reprirent en chœur les ogres et les gnomes.

— Et le soleil est mort, reprit le roi avec sûreté.

Sampo, qui écoutait, caché derrière une grosse pierre, ne put se contenir en entendant un tel mensonge ; d'un bond il se campa devant Hiisi et lui dit de sa voix claire :

— Tu mens, roi de la montagne, j'ai vu hier dans le ciel le présage du soleil, aujourd'hui peut-être, il apparaîtra vivant et chaud, et bien

sûr avant la Saint Jean, il aura fondu ta grande barbe.

En entendant ces paroles, le front du roi se couvrit d'un épais nuage noir ; dans sa colère, oubliant sa promesse, il s'élança pour saisir le petit Lapon. Mais à cet instant, une lumière éblouissante éclaira le ciel et frappa en plein visage Hiisi, qui, aveuglé de clarté, laissa, découragé, retomber ses longs bras tendus haineusement vers Sampo.

Et le soleil se leva lentement, éclairant les montagnes, les plaines, les génies malfaisants, les bêtes grandes et petites et le brave Sampo ravi. Tous admiraient et se recueillaient, les ogres eux-mêmes émerveillés, clignant de leurs petits yeux sous leur bonnet de nuit rouge, grimpaient pour mieux voir sur les tas de neige qui s'effondraient, cependant que la barbe de glace du roi de la montagne coulait en deux longs ruisseaux sur son épais manteau de mousse.

Le temps passait, Sampo n'y prenait garde, une douce voix le tira de son extase :

— Viens, disait-elle, cher petit, hâtons-nous, voici venir l'heure où les bêtes féroces nous dévoreront.

Et Sampo vit, penché vers lui, le superbe renne aux bois d'or dont il avait tant rêvé dans sa hutte ; sans attendre il sauta sur le dos du joli animal, qui dévala aussitôt les pentes abruptes de la montagne.

Au bout d'un instant, Sampo s'écria, le cœur battant :

— N'entends-tu pas, beau renne aux bois d'or, ce bruit terrible qui s'approche ?

— Ce sont mille ours qui nous poursuivent, répondit l'animal, mais ne crains rien, petit Lapon, jamais encore un ours n'a pu m'atteindre.

Mais bientôt un fracas plus effrayant encore résonna dans les solitudes silencieuses.

— Qu'est-ce donc, beau renne aux bois d'or ?

— Ne crains rien, petit Lapon, ce sont cent mille loups qui courent après nous, mais jamais encore un loup n'a pu me gagner à la course.

Un instant après le sol se mit à trembler, de rocher en rocher se répercutait un roulement épouvantable.

— Mon beau renne, n'est-ce pas le tonnerre lui-même qui nous poursuit ?

Et le renne, aux bois d'or, s'était mis à trembler.

— C'est, dit-il angoissé, le roi de la montagne lui-même qui nous en veut, et jamais personne encore n'a pu lui échapper.

« Une seule chose peut nous sauver : arriver avant lui sur le bord du lac Inari où nous trouverons un refuge au presbytère contre lequel la colère d'Hiisi ne peut rien.

— Alors, cours, cours, mon beau renne, vole par-dessus monts et vallées et je te donnerai un boisseau d'avoine d'or.

Et l'animal, rapide comme l'éclair, arriva à la maison du pasteur juste avant le roi de la montagne. Alors celui-ci, fou de rage, fit

tomber tant et tant de neige que le presbytère où Sampo et le renne s'étaient réfugiés faillit être enseveli, mais quand vint le matin le clair soleil, de ses chauds rayons, fondit les amas de neige. Du méchant roi Hiisi il ne restait plus trace, sans doute avait-il regagné le sommet du Raslekaisa, son royaume.

Quant au fier petit Sampo, il attela le renne aux bois d'or à un traîneau prêté par le pasteur, et il partit vers sa hutte natale, le cœur content et les yeux encore éblouis par la grande fête du soleil.

Haut-comme-les-Nues et Barbe-de-Nuages

traduit de Z. Topelius

Conte d'hiver

DANS l'immense forêt, tout là-bas, au milieu des solitudes de Finlande, se dressaient, côte à côte, deux pins élevés. Ils étaient si vieux, si vieux, que personne plus ne savait quand ils avaient été jeunes, et il y avait aussi bien longtemps que nul ne se souvenait de l'époque où leurs cimes sombres avaient commencé à s'élever si haut, au-dessus de tous les autres arbres.

En été, les grives chantaient dans leurs branches les plus douces chansons, et d'en bas les petites fleurs roses des bruyères leur jetaient des regards tendres et humbles, comme pour dire :

— Seigneur ! Est-il donc possible de pousser si haut et de devenir ici-bas si grands et si vieux !

Mais en hiver, quand le mauvais temps recouvrait de neige toute la contrée, que l'herbe se flétrissait et que la bruyère dormait profondément sous une blanche couche de neige amoncelée, alors la tempête sauvage traversait les cimes des deux pins et balayait la neige de leurs branches éternellement vertes ; et l'ouragan jetait à bas de grandes maisons et dévastait toute la forêt, mais les deux grands pins se tenaient inébranlables, sans jamais se courber ni se briser quand tout craquait autour d'eux. C'est quelque chose d'être ferme et fort.

Non loin de là, on voyait aussi dans la forêt une colline et, sur son penchant, une maisonnette avec un toit de gazon et deux petites fenêtres. Un pauvre tenancier y habitait avec sa femme. Ils avaient un

champ de pommes de terre et un peu de terre labourable à côté de la cabane, mais pendant l'hiver, le tenancier abattait des arbres dans la forêt et les transportait à la grande scierie, quelques kilomètres plus bas. Grâce à ce travail, il gagnait juste assez pour donner à ses enfants du beurre, du pain, du lait et des pommes de terre. Et c'était bien beau, alors que tant de gens devaient se contenter de pain d'écorce et n'avaient pas le plus petit morceau de beurre à mettre dessus.

Il y avait dans la cabane deux enfants, un petit garçon, qui se nommait Sylvestre, et une petite fille que l'on nommait Sylvie. C'était bien étrange qu'ils aient reçu de tels noms ; peut-être était-ce en l'honneur de la forêt, puisqu'en latin forêt se dit sylvia. En tout cas, Sylvestre figure sur le calendrier et au dernier jour de l'année ; ainsi la fête de l'enfant tombait, chaque année, la veille du jour de l'an.

Il arriva, un jour d'hiver – c'était justement la saint-Sylvestre – que les deux enfants sortirent de la maison pour aller regarder les pièges qu'ils avaient posés dans la forêt, car le temps était bon pour les lièvres et les perdrix de neige ; justement un lièvre blanc s'était pris au piège de Sylvestre et une blanche perdrix à celui de Sylvie.

Les deux animaux, n'ayant été pris que par la patte, vivaient encore… Ils se mirent, en voyant les enfants, à piailler si lamentablement que Sylvestre et Sylvie en furent tout interdits.

— Relâche-moi, disait le lièvre, et tu apprendras quelque chose d'utile.

— Oui, relâche-moi et tu apprendras quelque chose d'utile, répétait la perdrix.

Les deux enfants se laissèrent apitoyer et délivrèrent les deux pauvres bêtes. Le lièvre fila dans les bois aussi vite qu'il put et la perdrix se mit à voler de toute la force de ses ailes, et tous les deux criaient :

— Demandez à Haut-comme-les-Nues et à Barbe-de-Nuages, demandez à Haut-comme-les-Nues et à Barbe-de-Nuages.

— Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire, s'indigna Sylvestre, les ingrates bêtes ne nous ont pas même dit merci.

— Elles nous ont dit d'interroger Haut-comme-les-Nues et Barbe-de-Nuages, dit Sylvie, qui est-ce ? Je n'ai jamais entendu ces noms bizarres.

— Moi non plus, répondit Sylvestre.

À ce moment, un âpre vent d'hiver traversa les deux grands pins qui poussaient côte à côte et un murmure descendit de leurs couronnes sombres. Les enfants dans ce murmure reconnurent de merveilleuses paroles :

— Tiens-tu encore, frère Haut-comme-les-Nues ? disait l'un des pins.

— Sûrement je tiens, répondit l'autre, et toi comment vas-tu, Barbe-de-Nuages, mon frère ?

— Je commence à me faire vieux, repartit Barbe-de-Nuages, le vent a brisé une de mes hautes branches.

— Tu n'es pourtant qu'un enfant à côté de moi, remarqua Haut-comme-les-Nues, tu n'as que trois cent cinquante ans, moi j'ai terminé mes trois cent quatre-vingt-huit. Rien qu'un enfant, rien qu'un enfant !

— Voilà de nouveau la tempête, dit Barbe-de-Nuages, il serait bon que nous chantions un peu pour occuper nos branches.

Et ils chantèrent ensemble dans la tempête :

— Écoute notre voix. Haut dans le Nord, loin dans le temps et profond dans la terre plonge notre racine, s'enfonce notre pied.

« C'est pourquoi nous tenons ferme dans la tempête. Les hivers neigent, les étés bruinent, les siècles devant nos yeux s'estompent, le nuage passe.

« Les hommes, naissent et meurent, nous demeurons. Enfant des hommes, pousse comme nous grand et fort, enraciné dans la montagne et la terre.

« Pousse dans le vent vers les nuages, pousse dans la lumière vers le sein de Dieu, pousse, le front comme notre cime, levé haut vers le ciel !

— Si nous causions un peu maintenant avec les enfants des hommes ? chuchota ensuite Haut-comme-les-Nues.

— Je suis bien curieux de savoir ce qu'ils veulent nous dire ! s'écria Sylvestre.

— Non, viens, rentrons à la maison, murmura Sylvie, j'ai peur de ces grands arbres et de leurs chants étranges.

— Attends un peu, je vois père venir avec sa hache sur l'épaule, dit Sylvestre.

Au même moment, le tenancier arrivait en effet.

— Tiens, dit-il, voici justement deux arbres tels que j'en ai besoin.

Et il levait sa hache pour abattre Haut-comme-les-Nues, lorsque les enfants se mirent à pleurer.

— Cher papa, n'abats pas Haut-comme-les-Nues, disait Sylvestre.

— Mon bon papa chéri, n'abats pas Barbe-de-Nuages, disait Sylvie, ils sont si vieux et ils nous ont chanté une si jolie chanson.

— En voilà des enfantillages, remarqua le tenancier, comme si de vieux arbres pouvaient chanter ! Enfin, cela ne fait rien, puisque vous me suppliez pour eux je peux bien en chercher deux autres.

Et il s'en alla plus loin dans la forêt.

Les enfants restèrent où ils étaient, curieux de savoir ce que les deux pins avaient à leur dire. Ils n'attendirent pas longtemps, car le vent revint souffler dans les rameaux et les arbres recommencèrent à bruisser. Au bout d'un instant les enfants les entendirent parler distinctement :

— Vous nous avez sauvé la vie, disaient-ils, c'est une bonne action

de votre part. Maintenant nous allons vous faire un cadeau, nous vous donnerons ce que vous désirez le plus.

Le frère et la sœur furent bien contents, mais aussi bien indécis. Ils pensaient que, justement, ils n'avaient au monde rien à désirer. À la fin pourtant Sylvestre se décida :

— Je voudrais, dit-il, un petit rayon de soleil pour que nous puissions mieux voir les traces des lièvres sur la neige.

— Oui, dit Sylvie, et moi je voudrais que ce soit bientôt le printemps et que les grands tas de neige commencent à fondre, parce qu'alors les oiseaux chanteraient à nouveau dans les bois.

— Enfants fous, dirent les arbres, vous auriez pu souhaiter avoir ce qu'il y a de plus beau au monde et, à la place, vous demandez qu'arrive ce qui, de toute façon, serait venu sans votre souhait. Mais vous nous avez sauvé la vie et à cause de cela vos désirs seront exaucés de la manière la meilleure et la plus magnifique.

« Toi, Sylvestre, tu recevras ce don : partout où tu iras et regarderas, un rayon de soleil viendra autour de toi. Et toi, Sylvie, reçois ce présent : partout où tu seras et où tu ouvriras ta petite bouche, le printemps commencera, et la neige fondra.

« Est-ce bien ainsi ? demandèrent les pins.

— Oui, oui, s'écrièrent les enfants transportés de joie ; c'est plus que nous n'avons demandé. Merci, merci, chers arbres, pour vos cadeaux merveilleux.

— Adieu donc, maintenant, répondirent les pins, soyez heureux.

— Adieu, adieu, crièrent les enfants en prenant le chemin de leur maison.

Pendant le trajet, Sylvestre, comme il en avait coutume, regardait souvent autour de lui, pour tâcher d'apercevoir des perdrix blanches. Et voyez comme c'était extraordinaire, chaque fois qu'il regardait, un rayon de soleil, qui, comme de l'or, brillait clair et lumineux dans les branches, courait tout de suite devant lui.

Quant à Sylvie, elle n'était pas moins étonnée de remarquer que les tas de neige commençaient à fondre des deux côtés du sentier :

— Vois-tu ! vois-tu ! criait-elle à son frère, et à peine ouvrait-elle la bouche, que l'herbe verte commençait à pointer sous ses pieds, que les arbres se mettaient à bourgeonner et que, haut dans le ciel, ils entendirent la première alouette chanter sa chanson.

— Non ! comme c'est amusant ! criaient les enfants, et, sautant de joie, ils coururent à la maison vers leur mère.

— Je peux voir un rayon de soleil, criait Sylvestre.

— Je peux faire fondre la neige, criait Sylvie.

— C'est bien, mais n'importe qui peut en faire autant, répondit la mère en riant.

Cependant il ne fallut pas longtemps pour qu'elle ouvrit de grands

yeux. Bien que le soir commençât à s'assombrir, il ne faisait pas nuit dans la pièce, mais un clair soleil y luisait et cela jusqu'à ce que Sylvestre eût sommeil et que ses deux yeux se fussent doucement fermés.

Et bien qu'on fût au début de l'hiver, il y avait dans la maison un tel parfum de printemps que le balai lui-même se mit à verdir dans son coin, et que le coq fut si troublé qu'il commença à chanter au milieu de la soirée. Et cela dura jusqu'à ce que Sylvie se fût endormie.

— Écoute un peu, père, dit la femme, lorsque le tenancier rentra à la maison, cela ne va pas bien avec les enfants ; j'ai peur qu'ils n'aient rencontré quelque troll dans la forêt.

— Tu te fais des idées, chère femme, répondit le tenancier. J'ai une nouvelle à te raconter. Peux-tu la deviner ? Eh bien, le roi et la reine passeront demain devant notre église. Que penserais-tu si nous prenions avec nous les enfants et que nous allions là-bas voir les époux royaux ?

— Je suis bien de ton avis, répondit la femme, ce n'est pas tous les jours que l'on peut voir un roi et une reine.

Le lendemain, en temps opportun, le tenancier, sa femme et leurs enfants se mirent en route pour l'église. Ils étaient si occupés de ce qu'ils allaient voir qu'aucun d'entre eux ne songeait à ce qui s'était passé la veille. Ils ne remarquaient même pas qu'un rayon de soleil courait devant le traîneau et que les bouleaux bourgeonnaient autour d'eux, tout le long du chemin.

Lorsqu'ils arrivèrent à l'église, ils y trouvèrent beaucoup de gens rassemblés, tous effrayés et pleins d'angoisse. Le roi, racontait-on, était très mécontent d'avoir trouvé la contrée si déserte et si sauvage, et comme il était très rude, il allait sûrement s'en prendre au peuple et lui infliger une dure punition. Quant à la reine, on savait qu'elle avait froid, en Finlande, et qu'elle avait été mélancolique et souffrante durant tout le voyage.

Tout le monde connaissait ces nouvelles, c'est pourquoi tous tremblèrent lorsque les traîneaux royaux arrivèrent en trombe sur la route.

Le roi semblait sombre et la reine pleurait et ils restaient silencieux devant l'église pendant qu'on changeait les chevaux. Néanmoins ils regardaient autour d'eux, car les capotes ornées d'argent avaient été baissées.

— Voyez donc, dit le roi, quel joli rayon de soleil se joue là sur ce cheval.

Et il se mit à rire fort gracieusement et tout à fait comme aurait pu le faire un homme ordinaire.

— Je ne comprends pas, continua-t-il, comment il se fait que je sois si content, tout à coup.

— Ce doit être parce que Votre Majesté a fait un bon déjeuner ce matin, dit la reine, je suis d'ailleurs très heureuse, moi aussi.

— C'est sans doute parce que Votre Majesté a bien dormi la nuit dernière, répondit le Roi. Regardez dont comme le soleil brille sur ces deux grands pins, là-bas dans la forêt. Il faudra que nous nous fassions bâtir un château ici.

— Oh oui ! faites faire cela, monseigneur et mon roi, s'écria la reine, le climat doit être très doux, voyez comme au cœur de l'hiver des feuilles vertes poussent aux aulnes.

À ce moment, ils aperçurent Sylvestre et Sylvie, qui, pour mieux voir le couple royal, étaient grimpés sur un talus contre une haie. Dans sa joie, Sylvie parlait tant, qu'autour d'elle la haie sèche s'était couverte de vert feuillage.

— Regardez donc ces deux gentils enfants, dit la reine, qu'on les fasse vite approcher.

Le frère et la sœur vinrent près des traîneaux, les doigts à la bouche, car c'est en de semblables occasions qu'il faut le plus grand courage.

— Écoutez-moi, dit le roi, vous me plaisez ; quand je vous vois, je me sens tout heureux et réchauffé ; montez avec moi dans le traîneau, vous viendrez à notre cour royale, vous serez habillés d'habits dorés et vous rendrez tout le monde heureux.

— Non, merci, monsieur le Roi, répondirent Sylvestre et Sylvie, nous préférons rendre heureux papa et maman, ici chez nous. Et puis à la cour, nous regretterions Haut-comme-les-Nues et Barbe-de-Nuages.

— Cela n'irait-il pas d'emmener avec vous Haut-comme-les-Nues et Barbe-de-Nuages ? demanda la reine, qui, maintenant, se sentait inexplicablement réchauffée.

— Non, merci, madame la reine, dirent les enfants de nouveau, c'est tout à fait impossible, ils poussent au milieu de la forêt.

— Qu'est-ce que des enfants peuvent bien se mettre en tête ? dirent le roi et la reine et ils rirent si fort que le traîneau en était tout secoué.

Là-dessus ils donnèrent l'ordre de bâtir un château à l'endroit même et ils furent si joyeux et aimables que tous en furent émerveillés.

Tous les pauvres reçurent une pièce d'or et l'on donna à Sylvestre et à Sylvie le grand gâteau royal que le cuisinier de la cour avait fait pour le voyage. Il était si gros qu'il avait fallu quatre chevaux pour le transporter. Le frère et la sœur partagèrent leur gâteau avec tous les enfants du village, mais il leur en resta encore tant, que c'est à peine si le cheval du tenancier put en traîner le reste jusqu'à leur maison.

Pendant le chemin du retour, la mère murmura à son mari :

— Sais-tu pourquoi le roi et la reine étaient si contents ?

— Non, répondit l'homme.

— Eh bien, c'est parce que Sylvestre et Sylvie les regardaient. Ne te rappelles-tu pas ce que je t'ai dit hier soir ?

— Tais-toi, dit le père, ne parle pas de cela devant les enfants, il vaut mieux qu'ils ne sachent rien de leur étrange pouvoir qu'aucun être humain ne peut comprendre.

En effet, dans la joie d'avoir reçu cet énorme gâteau, Sylvestre et Sylvie oubliaient tout à fait qu'ils pouvaient créer du soleil et faire fondre la neige. Ils ne savaient pas eux-mêmes que tous ceux qu'ils regardaient se sentaient le cœur chaud et joyeux, et comme ils étaient de bons et aimables enfants, les gens croyaient que c'était de cette bonté qu'émanait la joie.

Il est certain que le père et la mère étaient bien heureux à cause de leurs enfants et que tout autour de la cabane, la contrée inculte se transformait peu à peu en riches et belles terres labourables, à côté de verts pâturages. Les oiseaux du printemps y chantaient tout l'hiver ; des oiseaux de cette sorte, personne n'en avait encore vu.

Quelques années passèrent et Sylvestre devint forestier du château royal pendant que Sylvie avait la charge du grand verger. Et c'était vraiment remarquable comme tout ce que regardaient ces jeunes gens venait à bien et prospérait.

Un jour Sylvestre et Sylvie vinrent rendre visite à leurs vieux amis, Haut-comme-les-Nues et Barbe-de-Nuages. Il soufflait justement un vent de tempête mugissant, cela bruissait et sifflait dans les hautes et sombres couronnes des pins, et les arbres chantaient de nouveau une vieille chanson :

— Oho ! oho ! Nous sommes bien vieux ! Nous sommes bien gris, mais nous sommes grands et forts.

« Nous tenons dans la tempête depuis des centaines d'années, en automne et au printemps, dans le froid de l'hiver et la chaleur de l'été, dans le gel et la neige, le dégel et la pluie, dans la nuit et le brouillard, dans les rayons de soleil du matin.

« Oho ! oho ! Nous sommes bien vieux ! Nous sommes bien gris, mais nous sommes grands et forts…

Mais au moment même où ils arrivèrent à cet endroit de leur chanson, on entendit un craquement suivi d'un grand fracas et, patatras, là s'affaissèrent sur le sol, tous deux à la fois, Haut-comme-les-Nues et Barbe-de-Nuage. Le premier avait alors trois cent quatre-vingt-trois ans et le second trois cent cinquante-cinq. Ils n'avaient pas, eux-mêmes, remarqué que leurs racines, à la longue, s'étaient desséchées et pourries, et c'est pourquoi le vent du ciel était venu à bout des deux colosses.

Émus, Sylvestre et Sylvie s'approchèrent amicalement des troncs moussus des deux pins morts et leur dirent des mots si affectueux que la neige fondit tout autour et que des bruyères roses poussèrent par-dessus les arbres étendus. Et c'est ainsi que Haut-comme-les-Nues et Barbe-de-Nuage eurent leurs tombes au milieu des fleurs.

Il y a maintenant longtemps que je n'ai rien entendu de plus sur Sylvestre et Sylvie ; certainement ils sont devenus vieux et gris depuis de longues années, car voilà bien longtemps qu'aucun roi et qu'aucune reine n'ont traversé la Finlande… Mais, chaque fois que je vois deux joyeux et bons enfants qui regardent gentiment tout le monde, alors je pense que ce doit être Sylvestre et Sylvie auxquels Haut-comme-les-Nues et Barbe-de-Nuage ont donné ce gai et clair regard.

Donner, c’est être riche

SUR l’une des rives du lac était une grosse ferme, sur l’autre se trouvait une petite cabane de tenancier. Le lac était glacé et la neige au-dessus tourbillonnait en nuage blanc, car c’était l’hiver et Noël.

— Père, dit la maîtresse de la plus riche des fermes à son mari, ne mettras-tu pas une gerbe de blé non battu pour les moineaux, maintenant, pour Noël ?

— Nous n’avons pas les moyens, répondit l’homme.

— Pourtant, nous l’avons fait tous les ans, et cela porte bonheur.

— Nous n’avons pas les moyens, répéta l’homme sèchement.

— Mais là-bas, sur le toit de la cabane du tenancier, je vois déjà une gerbe ; cependant le pauvre homme ne sème que six boisseaux, pendant que toi tu sèmes seize quintaux.

— Bavardage que tout cela, répliqua l’homme, n’ai-je pas assez de monde à nourrir sans jeter la nourriture que nous accorde Dieu à ces sottes bestioles ?

— Tu dis cela, soupira la femme, mais si ce blé est un don de Dieu, les moineaux n’ont-ils pas, eux aussi, été créés par le même Dieu ?

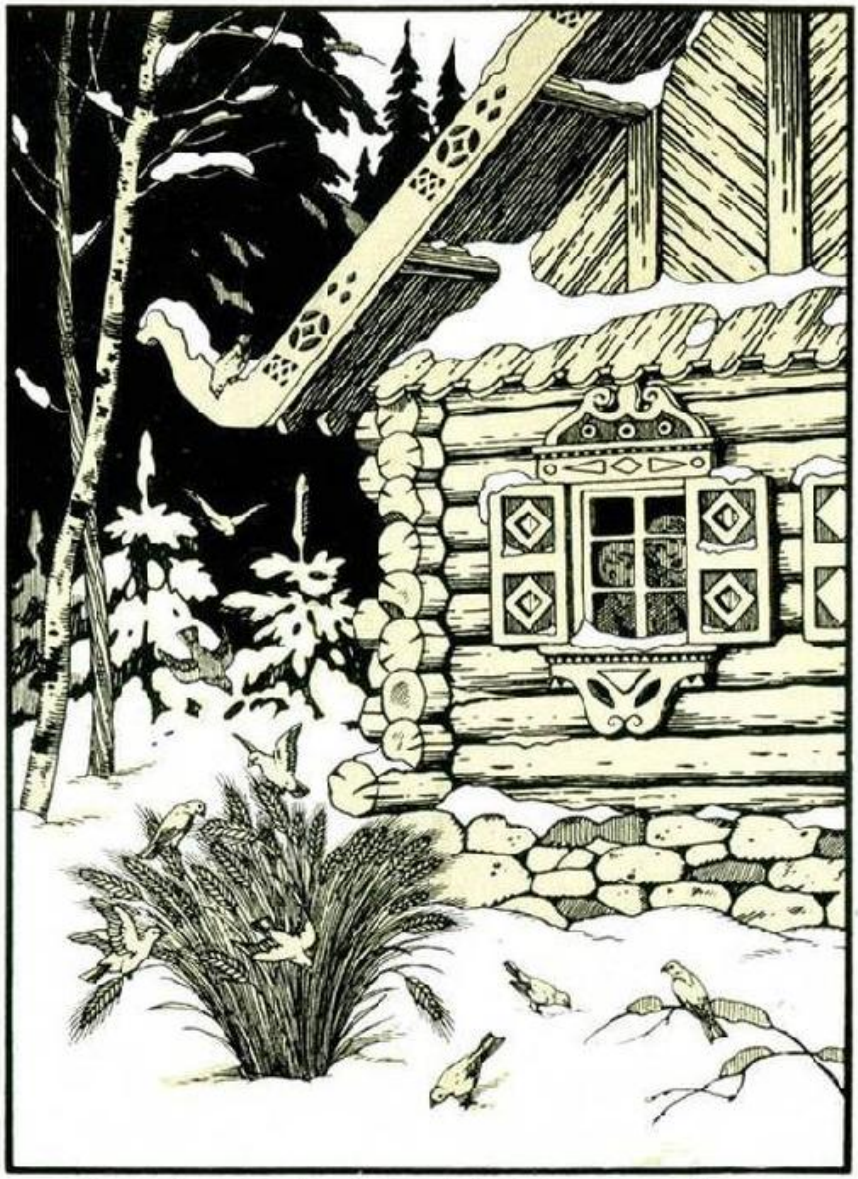
— Pétris donc le pain de Noël et regarde si le jambon est gras. Que nous importent ces moineaux ! grommela le fermier.

Ce qui avait été dit, fut fait. Dans la riche demeure il y eut, le jour de Noël, un grand festin, avec de nombreux plats, cependant que les moineaux affamés volaient au-dehors, l’estomac vide, dans les tourbillons de neige.

Pendant ce temps, dans la chaumière, c’était la pauvreté à la maison et la richesse sur le toit. Car les oiseaux du ciel y volaient joyeux

autour d'une gerbe de blé et les enfants avaient une grande joie à regarder au-dehors, sur la neige, les fines traces des pattes des moineaux et à entendre leur gai pépiement sur le faîte du toit.

— Si nous avions battu la gerbe de blé au lieu de la donner aux moineaux, soupira la femme du tenancier, nous aurions pu avoir une miche de pain frais à donner aux enfants pour leur Noël.



Les oiseaux du ciel volaient joyeux autour d'une gerbe de blé.

— Ne sais-tu donc pas que celui qui est charitable est riche ? répondit le vieux et pieux tenancier, avec un bon regard vers sa femme chagrine.

— Mais, de là, à laisser les oiseaux du ciel manger notre pain ! soupira encore la vieille femme.

— Oui, et que dirais-tu donc si c'étaient les bêtes sauvages de la forêt ? répliqua l'homme. D'ailleurs, j'ai assez épargné pour que nous puissions acheter quatre gâteaux de Noël, frais, et un pot de lait. Envoie les enfants au village avec leur traîneau sur le lac glacé, ils seront de retour avant la nuit.

— Mais s'ils rencontrent des loups sur la glace ? s'inquiéta la mère.

— Je donnerai un bon bâton à Daniel, répondit le père, il saura bien se défendre.

Ce qui fut fait, et le petit Daniel s'en alla au village avec sa sœur Anna, acheter les gâteaux et le lait. Cependant la neige s'était amoncelée sur la glace et les enfants avaient peine à tirer leur traîneau derrière eux ; il commençait déjà à faire nuit lorsqu'ils prirent le chemin du retour vers leur cabane, avec leurs provisions.

Ils avançaient du mieux qu'ils pouvaient, dans la neige, mais elle formait des tas de plus en plus hauts, la nuit était tombée et ils avaient encore un bon bout de chemin à faire avec leur traîneau.

Alors, quelque chose de noir remua dans l'obscurité. Cela vint de plus en plus près et les enfants comprirent que c'était un loup.

— N'aie pas peur, dit Daniel à sa sœur, j'ai un bon bâton.

Et, en disant ces mots, il leva en l'air son bâton menaçant.

Le loup s'approcha encore mais ne chercha pas à faire du mal aux enfants. Il gémissait seulement, et d'une manière si étrange que cela formait des mots qu'ils comprenaient.

— Il fait si froid, si froid, disait le loup, et mes petits louveteaux n'ont rien à manger ; donnez-moi un peu de pain, pour la miséricorde de Dieu.

— Puisque c'est ainsi, dit Anna, nous voulons bien te donner deux de nos gâteaux ; pour nous, nous mangerons du pain dur ce soir ; mais père et mère doivent avoir chacun leur gâteau de Noël.

— Grand merci, dit le loup, et il se glissa dans le bois avec son cadeau.

Les enfants reprirent leur marche, mais au bout de quelques instants ils entendirent de nouveau, derrière eux, des pas furtifs et cette fois, c'était un ours.

L'ours grommelait en son langage quelque chose que les enfants avaient bien du mal à saisir ; à la fin cependant ils comprirent que lui aussi demandait un cadeau de Noël.

— Il fait si froid, si froid, disait-il, toutes les sources sont gelées ; mes pauvres petits oursons n'ont rien à boire. Donnez-moi un peu de

lait pour la miséricorde de Dieu.

— Et quoi maintenant ? dit Daniel, pourquoi ne dors-tu pas dans ta tanière comme le font tous les autres ours en hiver ? Mais c'est ton affaire. Nous te donnerons la moitié de notre lait. Anna et moi, nous pourrons bien boire de l'eau ce soir, pourvu que papa et maman aient quelque chose de bon pour leur Noël.

— Grand merci, dit l'ours.

Puis il prit le lait dans un pot d'écorce de bouleau qu'il portait entre ses pattes de devant, après quoi il s'enfonça dans l'obscurité à pas majestueux.

Les enfants se mirent en route, dans la neige, avec d'autant plus de hâte qu'ils voyaient la flambée de Noël briller à travers les vitres de leur maison. Mais ils n'avaient pas été bien loin quand un vilain hibou se mit à battre des ailes derrière eux.

— Je veux du pain et du lait, je veux du pain et du lait ! criait le hibou, et il étendait ses longues pattes, pour griffer les enfants.

— Ah, c'est ainsi, dit Daniel, puisque c'est ta manière, je vais t'apprendre la politesse.

Et en même temps, il donna au hibou, sur les ailes, un bon coup de bâton, si bien appliqué, que l'oiseau poursuivit sa route en criant.

Peu de temps après, les enfants étaient chez eux et secouaient gaiement, dans l'entrée, la neige attachée à leurs pieds.

— Nous avons donné à manger à un loup, criait Anna.

— Et donné à boire à un ours, continuait Daniel.

— Mais le hibou a reçu un coup de bâton, éclatait de rire Anna.

Et ils racontèrent leurs aventures. Les parents se regardaient l'un l'autre, étonnés. Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire, pensaient-ils, nos enfants ont fait la charité aux bêtes sauvages de la forêt !

Maintenant c'était le soir, et la famille se mit à lire la Bible. Il y avait là de belles paroles sur la charité que même le plus humble doit exercer envers tout le monde, même envers ses ennemis, même envers les animaux. On y disait aussi que la valeur de ce qui est donné vient de la bonté du cœur.

Lorsque la lecture fut finie, toute la famille se mit à table, loua Dieu et se mit à manger ce qui restait des bonnes choses que les enfants avaient rapportées de la ville. Et c'était plaisir de voir comme les enfants auraient voulu manger du pain dur et boire de l'eau pour laisser à leurs parents tout ce qu'il y avait de bon. Mais ceux-ci ne l'acceptèrent pas et partagèrent avec leurs enfants les deux pains tendres et le demi-pot de lait qui étaient tout leur festin.

Mais en mangeant, ils remarquèrent quelque chose d'extraordinaire. Ils avaient beau rompre morceau sur morceau, les miches tendres ne diminuaient pas et ils avaient beau se verser rasade sur rasade, il restait toujours autant de lait dans le pot de bois.

Pendant qu'ils s'étonnaient de ce prodige, ils entendirent gratter à la fenêtre, et voyez donc ! là se tenaient le loup et l'ours, leurs pattes contre la vitre. Ils montraient leurs dents et faisaient des signes de tête, d'un air plein de malice et de reconnaissance ; derrière eux on entendait le hibou voler dans l'obscurité et crier à Daniel, d'une voix enrouée :

— Petite correction, hou, hou, m'a rendu sage.

Alors le père, la mère et les enfants comprirent que c'était une bénédiction sur leur petit festin, et de nouveau, ils joignirent les mains et remercièrent Dieu.

Le matin de Noël lorsqu'ils revinrent de l'église, croyant qu'ils n'auraient rien d'autre que du pain sec et l'eau du seau, ils virent, stupéfaits, que les deux gâteaux de Noël et le lait dans le pot étaient encore intacts et aussi frais que la veille avant d'avoir été entamés.

Et il en fut toujours ainsi désormais. Aussi longtemps que la cabane fut debout et que ces braves gens y vécurent, les pains frais de Noël et le lait se renouvelèrent d'eux-mêmes sans fin.

Les joyeux pépiements des moineaux appelaient chaque année les rayons de soleil sur les petits champs autour de la cabane, si bien que là, le blé multipliait vingt fois, cinquante fois, alors que la plupart des autres champs ne portaient que de mauvaises récoltes. Et dans la chaumière basse du tenancier ce fut la prospérité et le bien-être, la prière, le travail, la charité et la joie.

***

Pendant ce temps, à son festin de Noël, le riche paysan avait trop mangé de jambon et s'était senti mal à l'aise. Pour se réconforter, il but par là-dessus trop de bière et devint plus triste encore.

Le soleil ne brillait plus comme auparavant sur ses grandes propriétés, les récoltes furent maigres et les granges restèrent souvent vides.

— Cela vient de ce que nous donnons trop aux pauvres, répétait-il, nous n'avons pas les moyens, femme, nous n'avons pas les moyens, chasse tous les mendiants.

Ils firent ainsi, mais les greniers n'en devinrent pas moins de plus en plus vides.

— Nous mangeons trop, pensa le paysan.

Il retrancha un repas dans la journée, mais cela n'en alla pas mieux. Les loups et les ours dévoraient ses chevaux, ses vaches et ses moutons ; la pauvreté était à la porte et le paysan ne pouvait comprendre comment cela était possible, alors que tout était si bien organisé à la ferme.

— Bien sûr, nous mangeons beaucoup trop, dit-il de nouveau, il faut pétrir du pain d'écorce d'arbres et faire des soupes d'airelles. Mais avant tout, femme, ne donne rien aux vagabonds et aux mendiants. Nous n'avons pas les moyens d'être charitables, nous autres.

— Je veux aller voir la famille du tenancier, là-bas, de l'autre côté du lac, proposa la femme, et leur demander comment il se fait qu'ils ont ce qu'il leur faut de pain, alors qu'ici c'est la famine.

— Fais-le donc, répondit l'homme, je suis sûr qu'ils doivent mener leur maison mieux que nous.

La femme s'en alla et revint avec cette réponse que souvent, chez le tenancier, on donnait aux pauvres le dernier pain et, malgré cela, ils ne souffraient jamais de la disette, car la bénédiction de Dieu le rendait au décuple.

— C'est bien bizarre, pensa le paysan, enfin essayons ; tiens, prends notre dernière miche et jette-la à cette troupe de mendiants, qui est là-bas, près de la grand-route, et dis-leur en même temps de s'en aller à mille lieues.

— Non, répondit la vieille, car il faut quelque chose de plus, il faut donner de bon cœur.

— Est-ce que cela peut bien être possible ? s'étonna le vieux, enfin donne-leur donc de bon cœur, mais avec le ferme espoir que Dieu nous en donnera dix fois plus. Nous n'avons certes pas les moyens de rien donner sans paiement.

— On doit cependant donner sans aucune arrière-pensée, dit la femme.

— Comment, on ne doit pas même espérer recevoir un merci en retour ?

— Souvent on rencontre des ingrats, mais l'on donne tout de même.

— C'est vraiment extraordinaire, reprit le paysan en secouant la tête, comment peut-on en avoir le moyen ?

Et la vieille continua :

— Le roi David dit dans ses psaumes : « J'ai été jeune et je suis devenu vieux et je n'ai pas encore vu le juste abandonné, ni ses enfants rester sans pain. »

— Écoute, femme, dit l'homme, il y a au grenier une gerbe de blé qui n'a pas été battue. Mettons-la de côté jusqu'à Noël pour les moineaux. Ce sera toujours un commencement.

L’Alphabet merveilleux
traduit de Anni Swan

EKKA se hâtait vers la grande porte rouge. Il tenait, d’une main, une petite bêche, de l’autre un alphabet. De temps en temps, il jetait un regard derrière lui. C’était extraordinaire, on aurait dit que quelqu’un le poursuivait. La vieille porte rouge grinça méchamment lorsqu’il l’ouvrit :

— Où vas-tu, Pekka ? demanda-t-elle.

— Au bois, très loin, répondit Pekka.

La porte geignit de nouveau lorsque Pekka la ferma.

— Que vas-tu faire au bois, Pekka ?

— Je vais enterrer mon alphabet, répondit Pekka, et d’une main, il serrait son livre, et de l’autre sa bêche.

Puis il continua sa course, le long du sentier sinueux. La vieille chèvre à la barbe pointue, qui mordait du tussilage sur le haut de la colline, regarda Pekka et bêla amicalement.

— Bê, bê, où vas-tu, Pekka ?

— Je vais au bois pour enterrer mon alphabet, répondit Pekka.

La chèvre secoua si fort sa tête aux cornes recourbées, que sa barbe en trembla.

— Pekka, Pekka, pourquoi fais-tu cela ?

— Papa et maman veulent que j’apprenne à lire, répondit Pekka. Mais c’est difficile et ennuyeux. J’enfouirai mon livre dans la terre, alors il mourra et je n’aurai plus besoin d’étudier.

Et il continua sa course. Il était maintenant dans le bois, dans le grand bois verdoyant. Les oiseaux y chantaient gaîment, et les vieux arbres, de haut, regardaient le petit garçon.

Pekka s'arrêta an pied d'un sapin touffu, il enfonça sa bêche dans le sol, et se mit à creuser.

Ah ! c'était un dur travail ! C'était extraordinaire combien la terre était dure, et combien il y avait de pierres dans le bois. À la maison, dans le tas de sable, c'était bien plus facile de faire des trous.

Un petit lièvre vint, en courant, regarder la besogne de Pekka.

— Eh ! Pekka, que fais-tu là ?

— J'enterre mon alphabet, répondit Pekka.

Pupu pencha sa tête, et s'étonna.

— Le caches-tu pour le manger cet hiver ?

— Non, répondit Pekka, mais cela m'ennuie. C'est un vilain objet, et je ne veux plus jamais le revoir.

Quand Pekka eut creusé le trou, il y mit son alphabet, et le recouvrit de terre.

Alors il entendit trottiner et chuchoter derrière le grand sapin, au pied duquel il creusait, et à travers les branches vertes, du rouge étincela.

Hop, hop ! trois petits tomtes en bonnet et veston rouges vinrent en trottinant près de Pekka.

Pekka fut si abasourdi qu'il en laissa tomber sa bêche de ses mains. La bouche grande ouverte, il regardait fixement les tomtes.

— Êtes-vous de vrais tomtes vivants ? demanda-t-il. Des tout à fait vrais, comme ceux dont on parle dans les contes ?

— Oui, répondirent les tomtes, nous sommes de véritables tomtes. Regarde-nous donc !

Ils se placèrent devant Pekka, se tournèrent, pirouettèrent, firent la révérence, et soulevèrent, bien haut, leur bonnet rouge.

C'était vrai, c'était des tomtes, de véritables tomtes vivants, comme ceux dont on parle dans les contes.

— Que fais-tu ? demandèrent les tomtes. Ils parlaient tous les trois à la fois.

— J'enterre mon alphabet, répondit Pekka.

Alors les trois tomtes poussèrent un cri, et levèrent les bras.

— Un alphabet ! crièrent-ils, et lentement, et solennellement, ils s'inclinèrent sept fois, devant le trou où, recouvert de terre, reposait l'alphabet, dont on ne voyait plus qu'un seul coin.

— Pourquoi l'enterres-tu ? demandèrent-ils, presque bas. Crains-tu que des voleurs ne te le prennent ?

Alors Pekka se mit à rire. Il rit si fort, que des larmes coulaient de ses yeux, et que ses joues devinrent rouges comme l'airelle.

— Est-ce que les voleurs emportent les alphabets ? Je ne l'ai jamais entendu dire, disait-il.

Puis, de nouveau, il se mit à rire.

Les tomtes se regardaient, les uns les autres, étonnés.

Ils lissaient leur longue barbe, se tapaient le front avec leur index, et se grattaient le nez avec leur pouce.

— Étrange ! disaient-ils, pourquoi enfin l'as-tu mis dans la terre ?

— Je ne veux pas apprendre à lire, dit Pekka, et cela m'est égal que n'importe qui prenne mon livre.

Alors les trois petits tomtes furent encore plus étonnés. Ils marchèrent en trottinant sur la pointe de leurs pieds devant Pekka, ils inclinèrent leur bonnet rouge, et regardèrent un moment le petit garçon, sans dire un seul mot.

Enfin ils chuchotèrent très, très bas :

— Pouvons-nous, pouvons-nous prendre l'alphabet ?

— Vous le pouvez, dit Pekka, vous le pouvez et grand bien vous fasse.

Alors les tomtes firent de grands sauts, et poussèrent un cri de joie si perçant, qu'on aurait cru entendre dix pics noirs qui criaient ensemble.

— Merci ! s'exclamaient-ils, mille fois merci !

— Il n'y a pas de quoi, dit Pekka.

Les tomtes se baissèrent pour creuser et sortir l'alphabet du trou ; mais tout d'un coup, ils se retirèrent tous les trois ensemble, comme tirés par une ficelle.

— Non, dirent-ils, nous n'osons pas y toucher. Allons chercher Tietoviisas.

Tous les trois, ils se glissèrent précipitamment dans le bois, et ils revinrent aussi rapidement. Il y avait avec eux un petit vieux voûté, à la barbe blanche, qui portait sur son nez crochu d'énormes lunettes à la monture en corne. Il tenait d'une main un gros bâton noueux, surmonté d'une tête de hibou, et il avait un air si sage et si savant, que Pekka, en le voyant, voulut lever son chapeau, mais il s'aperçut qu'il était parti de la maison tête nue.

— Hum ! dit Tietoviisas, et il regardait Pekka derrière ses lunettes, hum, hum, es-tu un petit enfant d'homme ?

— J'ai déjà six ans, expliqua Pekka, tu peux m'appeler homme, et en outre, je suis beaucoup plus grand que toi, ajouta-t-il, plus bas.

Le tomte Tietoviisas fit semblant de ne pas entendre cette dernière remarque. Il regardait le trou, d'où un coin de l'alphabet dépassait un peu, et il se mit à gratter la terre avec son bâton.

Puis il sortit l'alphabet du trou et il enleva de dessus, en soufflant, jusqu'à la plus petite parcelle de terre.

Ceci fait, il dit :

— Allons chez le roi.

— Puis-je vous suivre ? demanda Pekka.

— Oui ; comme récompense pour nous avoir donné la source de sagesse, il te sera permis de contempler ce que, jusqu'alors, aucun

regard humain n'a pu voir, repartit Tietoviisas.

Lorsqu'ils eurent fait quelques pas, Tietoviisas frappa trois fois une grosse pierre avec son bâton noueux, – toc, toc, toc, et au même moment un si grand nombre de tomtes sortirent du bois, que Pekka en eut le vertige. Et ils se ressemblaient tous, comme des souris entre elles. Un d'eux cependant dépassait les autres d'un pouce, son bonnet était orné d'un pompon d'or, et ses souliers de boucles d'or ; en outre sa barbe était dorée.

C'était le roi des tomtes. Tietoviisas s'inclina devant lui, et dit :

— Grand et puissant souverain, il est arrivé aujourd'hui, au peuple des tomtes, un événement important et merveilleux. La source de sagesse, un alphabet, est tombé entre nos mains.

Le roi se leva, éleva ses bras, et dit d'une voix criarde :

— Je me réjouis infiniment de cette nouvelle, et j'ordonne que Tietoviisas commence, immédiatement, à enseigner les lettres à mes chers sujets.

Des chuchotements et des papotages s'élevèrent parmi les tomtes. Les uns étaient tout à fait joyeux, faisaient des culbutes, et se pinçaient l'oreille les uns aux autres, ce qui, chez les tomtes, est un signe de grande joie, les autres semblaient soucieux, et, avec application, se grattaient le nez avec le bout de leur pouce.

— Ce sont naturellement de ces paresseux qui ne veulent pas apprendre à lire, devina Pekka, qui, à l'ombre d'un grand genévrier, regardait curieusement les manières du peuple des tomtes. Puis Tietoviisas sortit un fifre de sa ceinture et s'y mit à jouer un air étrange.

Tous les tomtes accoururent près de lui, s'assirent en rond, si bien que Tietoviisas se tenait au milieu.

Après cela, Tietoviisas ouvrit l'alphabet, cria d'une voix retentissante :

— A a.

Et avec son bâton, il traça deux traits sur l'alphabet.

— A a ! crièrent tous les tomtes, d'une seule voix.

Et en même temps – Pekka n'en croyait pas ses yeux, – la lettre a sauta de l'alphabet, et devint une petite fille qui se mit à danser sur la mousse couverte d'airelles.

Les tomtes regardaient ses bonds, l'examinait attentivement de tous les côtés, et sans arrêt, ils criaient d'une voix perçante :

— A a.

Seul, le roi ne disait rien. Il appuyait sa tête sur une vieille souche et ronflait.

Puis Tietoviisas cria :

— B.

Et la lettre b sauta par terre et se mit à frapper sur un petit tambour.

Toutes les lettres sautèrent ainsi de l'alphabet, l'une après l'autre, et les tomtes apprirent bientôt à les connaître.

— C'est vraiment une façon extrêmement agréable d'apprendre à lire, pensait Pekka, et avec les tomtes, à qui mieux mieux, il se mit à crier le nom des lettres.

Tietoviisas ouvrit l'alphabet.

— Il ne faut pas crier si fort, dit à Pekka un tomte d'un air sévère.

— Je ne crie pas, répliqua Pekka vexé, d'ailleurs l'alphabet est à moi.

— Qui est-ce qui trouble la leçon ? demanda Tietoviisas.

— C'est l'homme, crièrent tous les tomtes ensemble, et le roi s'éveilla, bâilla, et dit :

— Pourquoi ne puis-je pas dormir en paix !

— Si l'homme n'est pas sage, il sera puni, dit Tietoviisas.

Alors Pekka se tint tout à fait tranquille, et cela ne lui fut plus longtemps difficile, car la dernière lettre ö sauta justement par terre et s'assit sur les genoux du plus petit des tomtes.

Mais Tietoviisas ordonna à ö de retourner dans l'alphabet, et quand toutes les lettres y eurent repris chacune leur place, Tietoviisas ferma le livre et dit que la leçon était finie.

Alors tous les tomtes commencèrent à bâiller et ils se jetèrent sur la mousse pour dormir ; après avoir tiré sur leur nez leur bonnet pointu, ils tombèrent dans un profond sommeil.

Pekka aussi s'endormait. Il appuya sa tête sur le gazon moelleux et, avec les tomtes, il dormit à qui mieux mieux.

Lorsqu'il se réveilla, le soleil brillait droit sur son bout de nez, et la vieille chèvre avec ses cornes lui piquait le côté.

Pekka se frotta les yeux.

— Où sont les tomtes ? demanda-t-il à la chèvre.

La chèvre branla la tête, et prit un air mystérieux.

— Mais, dit Pekka, c'est mon alphabet qui est là.

Et en même temps il se souvint que, maintenant, il connaissait toutes les lettres.

Il saisit l'alphabet, et courut près de sa mère.

— Maman, cria-t-il, je sais déjà toutes mes lettres.

Il ouvrit l'alphabet et se mit à rire.

Elles étaient là, toutes, vraiment, a, et e et les autres.

— Oui, vraiment, je les connais, tu sais, les lettres si drôles, dit Pekka.

Elles étaient maintenant sagement rangées à leur place. Mais Pekka les lut toutes du commencement à la fin, au grand étonnement de sa mère.

Et bientôt Pekka sut son alphabet d'un bout à l'autre, mais il ne revit plus de tomtes.

Le Noël de Matti
d'après Hilda Huntuvuori

Il y avait à la ferme de Tapiola un gentil garçon nommé Matti. C'était un heureux petit homme, qui avait pour lui seul un superbe chien noir, Musti, un petit chat gris, Mirri, et un solide cheval de bois, Teppo, sur le dos duquel il pouvait monter, et avec lequel il allait souvent glisser pendant l'hiver, sur la pente de la colline glacée près de Tapiola. Où était Matti, là était Musti, où était Musti, là était Mirri, où était Mirri, là était Teppo.

On ne les voyait jamais les uns sans les autres. Ils jouaient, se promenaient, mangeaient et discutaient ensemble et même le soir ne se quittaient point pour aller dormir.

Teppo, au lieu de rejoindre l'écurie se couchait dans le lit, à côté de son jeune maître, pendant que Mirri se pelotonnait à leurs pieds, ne tardant pas à les bercer de son ronron monotone, et que Musti, en bon chien de garde, dormait d'un sommeil léger sur un vieux tapis près de la porte.

Le matin, c'était des miaous, des aboiements, des rires joyeux quand, en ouvrant les yeux, les quatre bons amis se retrouvaient et s'apprêtaient pour un long jour de jeu.

Ce matin-là, Matti, Musti, Mirri et Teppo se levèrent particulièrement joyeux, car c'était la veille de Noël. La mine réjouie, ils rôdèrent autour du poêle dans la cuisine chaude, où la maman cuisait les galettes de fête, puis ils suivirent, dans la cour blanche de neige, le valet Tauno qui allait hisser sur une branche du vieux bouleau la gerbe de Noël pour que les oiseaux de Finlande prissent aussi leur part de la joie générale. Toute la journée fut un

enchantement. Le sapin de Noël mêlait son âcre parfum à celui de la paille fraîchement répandue sur le parquet de la salle, selon la coutume ; et quand vers le soir, le maître de Tapiola appela Matti pour l'étuve, les bêtes y accompagnèrent le petit garçon, et se tinrent oreilles baissées, dans la vapeur sifflante et bouillante que Matti, en vrai petit Finnois, ne trouvait jamais assez chaude.

Après le repas du soir, lorsque père et mère eurent chanté les cantiques de fête, le bonhomme Noël, en personne, vint distribuer autour du grand sapin, où brillaient étoiles en papier d'or et bougies multicolores, des cadeaux et des friandises que Matti partagea sur-le-champ avec ses trois amis ; Teppo, le cheval, eut bientôt, suspendu à son cou, un superbe tambour dont il ne sut que faire ; Mirri, le chat gris, eut bien vite appris à faire rouler de sa patte un superbe ballon rouge tandis que Musti, plus grave et plus gourmand, se cassait les dents sur des bonbons roses. Mais voilà que, pour finir la fête, père appela son petit garçon et lui dit :

— Matti, te voilà un homme, demain c'est Noël, tu nous accompagneras, ta maman et moi, à l'église.

Matti sauta de joie.

— Hé, s'écria-t-il, hé ! Musti, Mirri et Teppo, écoutez ! Je vais demain à la grande église du village, nous prendrons le grand traîneau, nous traverserons le lac gelé, et j'entendrai les beaux cantiques de Noël.

Mais les bêtes se tinrent muettes, serrant leur queue, baissant leurs oreilles ; de grosses larmes roulaient dans les yeux graves de Musti, et Teppo semblait triste et sombre.

Le reste de la soirée s'écoula sans entrain, Matti se sentit pris d'une indéfinissable tristesse, il s'empressa autour de ses amis devenus silencieux, il caressa le dos gris de Mirri, le dos noir de Musti, monta un instant sur Teppo, pour lui faire comprendre qu'il était toujours un bon et brave coursier, mais la même gêne glaçait le chien, le chat et le cheval de bois.

— Mais qu'avez-vous donc ? s'écria Matti soucieux.

Mirri, du coin de l'œil regarda Musti, et Musti regarda Mirri. Finalement le chien dit tristement :

— Écoute, Matti, si demain tu vas à l'église, nous allons donc rester à la maison sans toi, et alors, nous allons nous ennuyer si affreusement !

Matti ne répondit rien, mais demeura songeur. À l'heure où les enfants sages vont au lit, les quatre amis regagnèrent leur chambre en silence. Matti embrassa tendrement Musti, Mirri et Teppo, dont il tint sous la couverture la grosse patte en bois. Mais Teppo semblait repousser la caresse de son petit maître ; au pied du lit Mirri, le chat, au lieu de s'endormir en ronronnant doucement, roulait dans l'ombre

ses yeux phosphorescents.

Matti lui aussi était éveillé. N'y tenant plus, il s'assit sur son séant et murmura :

— Mirri et Musti, dormez-vous ?

— Pas encore, répondirent aussitôt deux voix attristées.

Matti commença, le cœur battant :

— Écoutez, j'ai quelque chose d'important à vous dire.

Mirri dressa ses oreilles pointues et Musti s'approcha du lit.

— J'ai pensé, continua Matti, que nous devrions aller ensemble à l'office de Noël ; sans doute père et mère ne voudront pas, alors il faut y aller sans eux.

Musti approuva de la tête et Mirri miaula doucement.

— Oui, Matti, oui, sans eux.

— Mais, continua le petit garçon, il faut organiser notre voyage, je n'ai jamais été jusqu'à l'église, et bien sûr, je me perdrai avant d'arriver au village ; mais toi, Musti, n'as-tu pas suivi bien des fois le traîneau de père jusque-là ? Tu connais donc la route.

— Bien sûr, je la connais, affirma Musti.

— Est-elle longue ? demanda Matti.

— Quatre kilomètres au moins, dit le chien noir.

— Tant que ça ! soupira le petit garçon. Oui, tu as des jambes qui sont longues et rapides, Musti, mais Mirri, comment ferait-il ces quatre kilomètres ?

— Miaou, miaou, murmura le chat, je les ferai sans peine, je les ferai sans peine.

— Et Teppo, comment le porterai-je si longtemps sans tomber de fatigue sur la neige glacée ? s'écria Matti désemparé, à moins que toi, mon chien, tu ne veuilles le prendre sur ton dos quand je n'en pourrai plus.

Le chien réfléchit un instant.

— Non, Matti, dit-il, j'ai une idée, je prendrai dans l'écurie une grosse corde, dont tu attacheras un bout à mon collier et l'autre bout au cou de Teppo, tu monteras sur le dos de ton cheval, et Mirri dans tes bras, je vous traînerai sur la route glacée jusqu'à l'église. N'as-tu pas coutume de glisser avec Teppo du haut en bas de la colline ?

— Oui, oui, s'écria Matti, joyeux. Et il serra dans ses bras le cou du brave Musti.

Et bientôt tout fut calme dans la chambre qu'éclairait un rayon de lune. Mais au premier chant du coq, le chien qui n'avait guère dormi pour être prêt de grand matin avant le lever des maîtres de Tapiola, s'approcha doucement du lit, et frappa d'un coup de patte léger la tête bouclée de Matti et la chaude fourrure de Mirri.

— Bonjour, amis, leur dit-il à voix basse, bon Noël ; je vous éveille peut-être un peu tôt, mais Matti, sans sa maman, mettra sans doute

longtemps à s'habiller.

Le petit garçon sauta bien vite à bas du lit, et se lava tant bien que mal ; le chien se tenait près de lui, debout sur ses pattes de derrière, il lui tendait la serviette, l'essuie-main, pendant que Mirri, près du lit, frottait de sa patte de velours les bottes de son petit maître.

Tout marcha parfaitement, bien que veste et manteau fussent boutonnés un peu de travers et que les boucles folles n'eussent pas été peignées. Pendant que le petit garçon finissait ses derniers préparatifs, le chien faisait à travers la maison un tour de reconnaissance, allait jusqu'à l'écurie où il trouva facilement une corde et revenait annoncer en courant :

— Vite, vite, voilà le moment, j'entends du bruit dans la chambre des maîtres ; le valet Tauno vient de sortir le traîneau et d'ouvrir la grande porte, partons !

Les quatre amis sortent à tâtons et, dans la pénombre du matin le curieux petit attelage s'organise. Voilà Mirri, le petit chat gris, qui ronronne de joie dans les bras de Matti et Matti grimpé sur le dos du solide Teppo que le brave Musti tire de toutes ses forces.

— Hue ! mon chien, s'écrie Matti. Et les voilà glissant dans la bise glacée de Noël sur la route blanche et silencieuse encore.

Pendant ce temps il règne à la ferme un grand branle-bas, une désolation sans borne.

— Allons, Matti, c'est l'heure, avait dit la maman en pénétrant dans la chambre de son petit garçon pour le réveiller.

Mais aucun petit bras rose ne s'était tendu vers elle, le lit en désordre était vide, plus de Matti, plus de cheval de bois, plus de chien, ni de chat. Et la maison fut fouillée de fond en combles, on cria, on appela en vain. Finalement le père attela le traîneau, ne sachant dans son égarement où diriger sa course. Quand après avoir parcouru quelque deux cents mètres sur le chemin du village, il aperçut dans le lointain un petit dos rond surmonté d'un bonnet pointu filant de toute la vitesse d'un cheval pas plus haut que trois pommes. Il eut tôt fait de rejoindre le petit cavalier et de ramener en le grondant, mais sans pouvoir cacher sa joie, Matti à sa mère désolée.

En le tenant embrassé, elle lui demanda la raison de cette folle équipée, mais Matti, silencieux et des larmes dans les yeux, regarda sans répondre ses amis malheureux et penauds. Aussi leur joie à tous les quatre fut grande quand le maître de Tapiola, après avoir hissé son petit garçon dans le grand traîneau près de sa maman, y plaça également Mirri et Teppo.

Cette fois la famille entière glisse sur le chemin de l'église et Musti, joyeux, suit le grand cheval à la course.

Le chemin parut court à tous. On fut bientôt dans l'église où les flammes claires de mille bougies, la voix troublante de la musique

enchantèrent Matti, dont le cœur tressaillait d'allégresse en songeant que ses trois amis entendaient et voyaient comme lui tant de merveilles. Musti en effet était couché bien sage aux pieds du petit garçon, qui tenait son cheval de bois sur ses genoux, pendant que Mirri, le chat, dormait en boule sous la chaude pelisse de père. Et cette promenade, suivie de cette longue heure de lumière et de chant, fut pour Matti, Musti, Mirri et Teppo le plus beau des cadeaux de Noël.